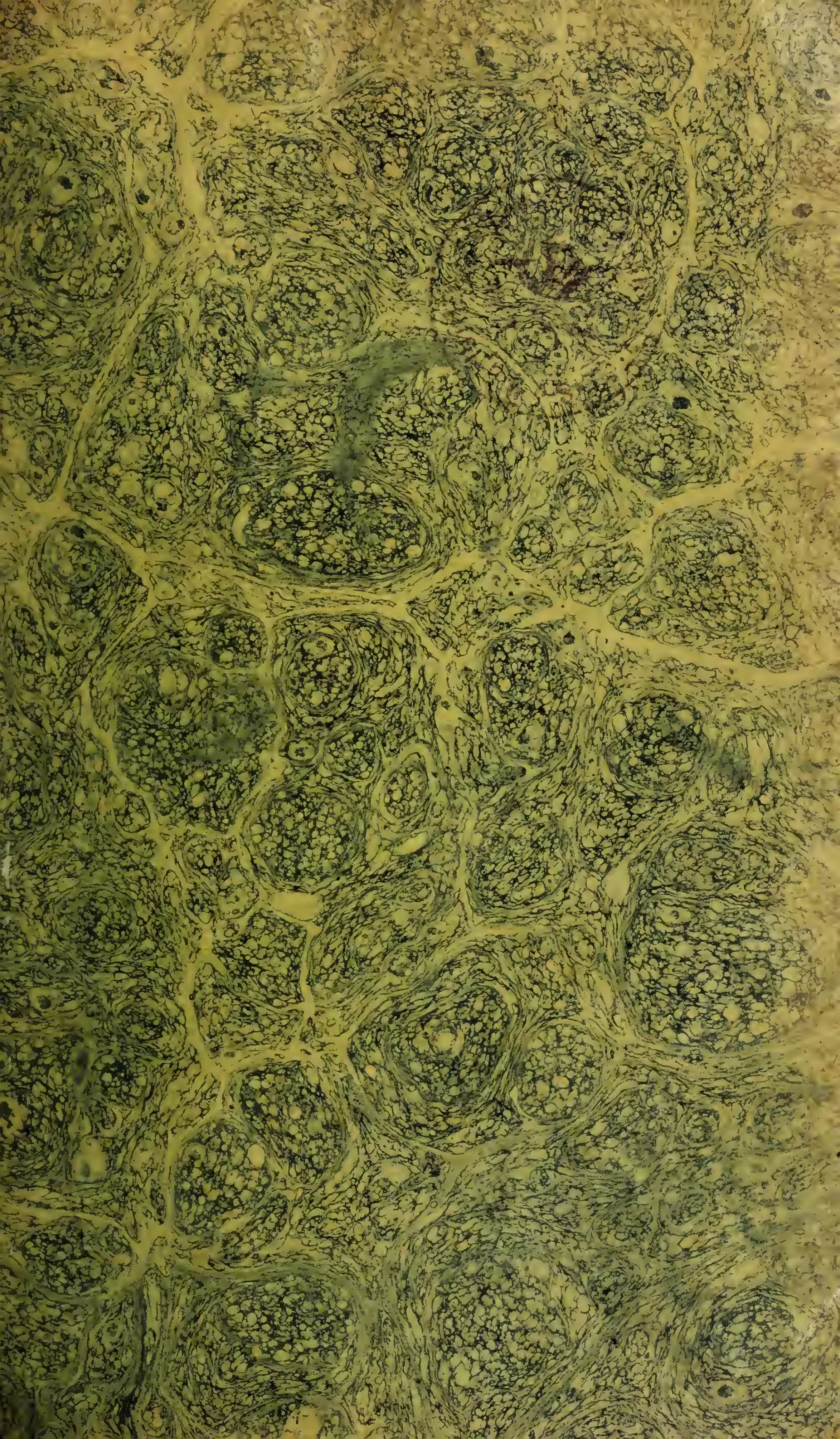

U d'/of OTTAWA
39003002332061





ŒUVRES
DE
SAINT-LAMBERT.



Imprimerie de
Jules Didot, l'aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

LES SAISONS

POËME

PAR

SAINT-LAMBERT.

Puissent mes chants être agréables à l'homme vertueux et champêtre, et lui rappeler quelquefois ses devoirs et ses plaisirs !

WIELAND.

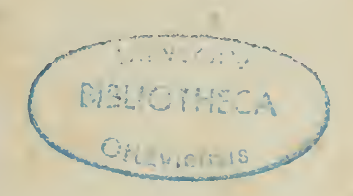
NOUVELLE ÉDITION,
ORNÉE D'UNE GRAVURE.





A PARIS,

CHEZ JANET ET COTELLE, LIBRAIRES,
RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, N° 17.
M. DCCCXXIII.



NOTICE

SUR

SAINT-LAMBERT.

Charles-François de Saint-Lambert, membre de l'académie françoise, étoit de Nanci. Il naquit en 1717, de parents honorés. Attaché, jeune encore, au roi Stanislas, par un service qui n'occupoit qu'une foible partie de ses journées, il profita de son loisir pour étudier les poëtes et les philosophes : les Grecs et les Romains ne séparoient point ces deux études.

On a dit que les rois n'aimoient pas trop les hommes d'esprit. Est-ce parceque l'esprit est une sorte de puissance qui fait ombrage à la leur? Ne seroit-ce pas plutôt parcequ'ils voient avec quelque dépit un avantage qu'ils ne sauroient donner ni ravir?

Au reste, il entre un peu d'humeur dans le sentiment qu'on leur prête : mais, pour établir l'opinion contraire, on auroit tort de citer Frédéric II. Les hommes de lettres appelés à sa cour payoient cher la vanité d'y paroître. « Venez, faisoit-il écrire à Diderot, venez à Berlin, phi-« losophes affamés de persécutions ; je ne vous en laisse-« rai pas manquer. »

Frédéric leur tenoit parole.

Le roi Stanislas faisoit peut-être d'aussi mauvais vers que le grand Frédéric, mais il étoit meilleur homme. Il aimoit les gens d'esprit, et les rendoit heureux. On a vu dans sa petite cour le même cercle réunir la marquise de Boufflers, Devaux, Tressan, Saint-Lambert, la marquise du Châtelet, Voltaire. « Je n'ai jamais été plus libre, « écrivoit ce dernier à M. d'Argental, quoique la bonté « du roi nous captive. »

Le séjour de Voltaire à Lunéville offrit à Saint-Lambert, qui doutoit encore de son talent, une occasion de s'en assurer. Il lui soumit ses vers, et l'approbation de ce grand juge l'enhardit.

Il débuta par une comédie-ballet, intitulée *les Fêtes de l'Amour*. En 1764, il fit imprimer un écrit sur le luxe, et l'année d'après il publia *les quatre Parties du Jour*. Un auteur allemand (1) a fait un long poëme sur ce sujet. Les quatre petites esquisses de Saint-Lambert ne sortent point de la classe des piéces qu'on appelle fugitives; mais le coloriste pur et brillant s'annonçoit déja, sur-tout dans la peinture des beaux effets du matin et du soir.

Le peintre des Saisons essayoit sa palette.

Ce grand poëme parut en 1769, et plaça Saint-Lambert au rang de nos premiers écrivains. Thomson eut un rival. On admira la marche majestueuse de cette composition, la noblesse des pensées, la richesse et la vérité des tableaux, l'élégance continue du style, la

(1) Zacharie.

pompe et l'harmonie de la versification. On vit avec intérêt l'homme placé toujours au milieu de ces riants paysages, répandant sur toutes les parties du dessin le mouvement et la vie. Ce qui ne fut point assez loué, ce qui mérite de l'être plus que tout, c'est le soin que Saint-Lambert a pris de persuader aux possesseurs des terres que le plaisir, la paix du cœur, la santé, les attendent au sein de leurs domaines, et parmi leurs habitants, heureux de leur bonheur, aisés de leur superflu, reconnoissants de leur présence. Il revient sur cette idée toutes les fois que son sujet l'y ramène. Il fait aimer à ces dédaigneux citadins des voluptés qui ne laissent de vide ni dans la journée, ni dans l'ame. Il déploie devant eux tous les trésors de l'agriculture, tout le luxe de Cérès, tous les présents des saisons.

Virgile eut un but non moins utile; il écrivit ses immortelles Géorgiques pour apprendre aux cultivateurs à chérir leur sort:

> O fortunatos nimiùm, sua si bona norint,
> Agricolas!

Voilà deux poëmes que l'intention qui les a dictés recommande aux bons esprits, ainsi qu'aux bons cœurs, tout autant que leur supériorité littéraire.

Les Saisons étoient connues long-temps avant leur publication, par des lectures particulières. Rien n'est aussi dangereux, comme on sait, pour le succès réel et solide que ces succès prématurés. Le poëme de Saint-Lambert brava la bonne opinion qu'on en avoit conçue. *Les Mois* de Roucher ne résistèrent pas à cette épreuve:

vantés d'avance par tous ceux qui les connoissoient, ils tombèrent en paroissant, et ce fut, comme a dit un homme d'esprit, « un des plus beaux naufrages en poésie « qu'on eût vus. »

Les Saisons étoient assez bien reçues du public pour irriter la critique. Il plut des épigrammes; une des plus modérées finissoit ainsi:

Comment, sans grelotter, lire un froid Saint-Lambert,
Qui de quatre Saisons a fait un long hiver?

Enfin Clément (de Dijon), qui s'étoit attribué la mission d'Aristarque, et qui la remplissoit en Zoïle, entreprit de démontrer, dans un gros livre, que *les Saisons* de Saint-Lambert, le poëme de *la Déclamation* de Dorat, le poëme de *la Peinture* de Watelet, *les Géorgiques* de Delille, ne méritoient qu'un profond mépris. Plusieurs de ses observations n'étoient pas sans justesse; mais la censure avoit pris le ton de la satire; et, soit que le gouvernement eût voulu venger des hommes de lettres grossièrement insultés, soit qu'un d'entre eux eût provoqué sa rigueur, le critique subit quelques jours de prison.

A la suite de son poëme, Saint-Lambert donna des opuscules en prose: *Ziméo*, *l'Abenaki*, *Philips et Sara*, *Fables orientales.* Toutes ces fictions annoncent un philosophe sensible, et sont d'un bon écrivain.

Son dernier ouvrage a pour titre, *Principes des mœurs chez toutes les nations, ou Catéchisme universel.* On s'étonne qu'en composant ce livre, l'auteur ait oublié cette pensée de Marc-Aurèle: « Toute vertu vient d'en-haut; la mo-

« rale n'est que l'enseignement de la vertu : donc toute « morale a sa source au sein des dieux. »

On sait que, lorsque madame du Châtelet habitoit Lunéville, Saint-Lambert lui rendit des soins assez pressants pour alarmer Voltaire. Ce grand homme n'en a pas été moins favorable, en tout temps, au chantre des Saisons, qui, de son côté, l'a mis au-dessus de Corneille et de Racine, dans un parallèle que l'équité n'avoue pas.

Saint-Lambert a passé de longues années à Franconville, soigné par madame ***, qui lui fut constamment fidèle, et que « l'éloquence passionnée de Rousseau, dont « elle étoit adorée, ne put qu'émouvoir, sans la sé- « duire. (1) »

Il est mort le 11 février 1803, âgé de 85 ans, après avoir été rappelé dans le sein de l'académie françoise, où M. Suard a prononcé son éloge.

D.

(1) Galerie des Contemporains (Bruxelles, art. *Saint-Lambert.*)

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Je présente au jugement du public un ouvrage d'un genre dans lequel les François ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres et de goût ont pensé que les détails de la nature et de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois : mais j'avois fait peu de réflexions quand je commençai mon poëme; j'étois jeune, et ce que ces hommes éclairés jugeoient impossible ne me parut pas même difficile.

Élevé à la campagne, dans un pays peuplé d'heureux cultivateurs, je n'ai vu dans mon enfance que des objets champêtres et des hommes contents de leur état; j'ai vu de bonne heure les révolutions, les phénoménes, les beautés, les bienfaits de la nature, et je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide, Virgile, Lucréce, Horace, me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages; j'essayai de les imiter : les couleurs d'un beau soir, l'éclat et la fraîcheur du matin, le moment d'une récolte abondante, devinrent les sujets

de mes vers. J'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime; j'avois un plaisir à peindre les objets qui avoient frappé mes sens; j'avois la passion de peindre. Si j'ai pris ma passion pour du talent, c'est un malheur que je partage avec plus d'un artiste, et qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter est un plaisir pour tous les hommes tant qu'ils restent sensibles. Il y a peu de jeunes gens qui n'aient fait des vers; il n'y a pas de peuplades de sauvages en Amérique et en Afrique, de peuples barbares en Asie, et de nation policée en Europe, qui n'ait sa poésie et ses poëtes.

Les habitants d'une contrée féconde, sous un climat tempéré, cultivèrent les premiers la poésie champêtre (1): Daphnis et Théocrite étoient de Sicile.

(1) L'auteur anglois qui embellit ce qu'il traduit de ma prose et de mes vers pense que la poésie pastorale n'a pu naître que chez des peuples policés depuis long-temps, et qui avoient comparé les avantages et les inconvénients du séjour des campagnes et des villes.

Je crois que la poésie pastorale n'a pu être perfectionnée que chez des peuples policés, et que si Théocrite et Virgile n'avoient pas vécu, l'un à la cour de Ptolémée-Philadelphe, et l'autre à la cour d'Auguste, ils auroient moins senti le prix de la campagne et les charmes d'une vie libre et pure.

Mais je suis persuadé que l'abondance des fruits ou des moissons, le retour du printemps, etc., ont été chantés d'abord par des peuples cultivateurs et pasteurs.

Chez ces peuples heureux, dont les occupations étoient douces et tranquilles, les hommes qui étoient nés avec le talent de la poésie célébrèrent leur bonheur et leur tranquillité; en chantant leurs plaisirs, ils parlèrent de la nature, à qui seule ils les devoient: contents de leur état, ils en rappelèrent les circonstances; toutes les intéressoient: il n'y eut aucun détail de la vie pastorale qui leur parût indigne de leurs chants; ils n'imaginoient pas une autre nature que celle de ces campagnes qui suffisoient à leurs besoins, ni d'autres mœurs que celles de ces parents, de ces amis, de ces voisins, qui leur étoient chers. Leurs peintures étoient naïves comme leurs mœurs; elles avoient de la vérité, mais de la rusticité. Ils peignoient avec exactitude, quelquefois même avec

La poésie est plus naturelle à tous les hommes qu'on ne le pense; elle est commune chez les peuples sauvages, qui sont plus près que nous de la nature.

La guerre, menaçant toujours d'une destruction entière leurs foibles sociétés, y est accompagnée d'une crainte et d'une fureur excessives.

Leur passion pour la vengeance est extrême, parceque, n'étant protégés ni par une puissance réelle ni par les lois, la terreur qu'ils inspirent est leur seule protection.

Souvent menacés de la disette, souvent réduits à souffrir les plus grandes extrémités de la faim, une pêche, une chasse heureuse, la récolte des fruits, leur donnent une joie que les mêmes évènements n'excitent point parmi nous; ils s'assem-

grace: mais ils peignoient pour eux; et leurs poëmes, qui devoient charmer de simples pasteurs, devoient moins plaire à des peuples polis.

blent souvent, et leurs passions communes, éclatant librement dans leurs assemblées, s'augmentent, s'exaltent, et deviennent de l'enthousiasme.

Leurs passions, qui sont en petit nombre, mais extrêmes, et qui ne sont point gênées par la contrainte, paroissent donc dans toute leur énergie.

Les mots de leur langue, qui n'ont point encore passé d'un idiome à l'autre, sont plus véritablement les signes des choses, ils sont plus imitatifs.

Les sauvages généralisent peu, n'ont que peu d'idées abstraites, connoissent peu les distinctions, les nuances des passions et des différentes qualités de l'ame. Ils n'ont guère de mots que pour exprimer les objets sensibles, et c'est des objets sensibles qu'ils empruntent nécessairement leurs expressions lorsqu'ils ont à peindre les nuances des passions, des caractères.

C'est dans ce langage qu'ils parlent de leurs victoires, de leurs haines, de leurs desseins, de leur joie, etc.

Que manque-t-il à des discours passionnés, figurés, remplis de métaphores et d'images, pour être de la poésie? la mesure; et elle est naturelle à tous les hommes.

Par-tout l'homme se plaît à partager le son et le mouvement en temps égaux. Si je parcours un espace étendu et libre, j'y tourne et reviens sur le même terrain.

Je vois l'homme désœuvré, tranquille sur son siège, balancer par des mouvements périodiques ou sa jambe ou son bras; j'entends le laboureur en traçant ses sillons, l'artisan à son

Lorsque plusieurs petites nations sont englouties par une seule, quand les guerres et le luxe ont succédé au calme et à la simplicité de la vie champêtre,

atelier, chanter et répéter un air sans paroles, un air monotone, et dont la mesure est le seul mérite.

Cette passion d'asservir à la mesure les discours, les sons, les mouvements, a peut-être des causes physiques; la vie s'entretient par les mouvements réglés de plusieurs muscles, et ces mouvements déterminent peut-être à d'autres mouvements du même genre.

La mesure ajoutée au mouvement et au son donne le moyen de continuer l'un et l'autre sans y faire beaucoup d'attention; alors on fait à-la-fois usage de plusieurs de ses facultés: on chante et on travaille; l'esprit pense, et le corps agit; on a plus vivement le sentiment de son existence, et par cette raison seule on est plus heureux.

Voilà une cause morale de notre amour pour la mesure: il en a d'autres du même genre.

Les hommes se sont aperçus que la mesure ramenoit forcément leur attention au discours, au chant mesuré; et ils se sont servis d'elle pour fixer les esprits de ceux qui les écoutoient.

Ils ont connu que la mesure donnoit du secours à la mémoire, et ils y ont soumis les discours qu'ils craignoient d'oublier.

Ils ont vu que, lorsque la mesure n'ôtoit rien à la vérité et à la justesse de l'expression, elle donnoit le plaisir d'admirer la difficulté vaincue, et ajoutoit à l'énergie.

Ils ont donc mesuré les discours qui célébroient leurs victoires ou leur joie, et qui exprimoient leurs douleurs ou leurs craintes.

aussitôt que les habitants de la campagne ont été opprimés, et que les agriculteurs n'ont été que des esclaves, leur vie et leurs mœurs ont cessé d'être les objets de la poésie.

Dans ces beaux siècles où le génie féconde les arts, polit le luxe, embellit les villes et la société, la campagne est oubliée : ceux qui la chantent ne sont pas

Ils ont eu des poëmes, et ils ont senti que le chant ou le récit des vers les remplissoit des mêmes sentiments qu'ils auroient éprouvés au moment même des évènements que célébroient les vers.

Quand ils n'ont pas eu des évènements réels à chanter, ils ont imaginé des poëmes qui excitoient en eux de fortes émotions; et ce besoin de produire ou de reproduire en soi des sentiments, ce besoin qui a souvent donné la naissance aux arts d'imitation, a fait naître la poésie d'invention.

La plupart des poëtes ont inventé des sujets effrayants ou pathétiques, parceque le plus constant des besoins de l'homme est de se trouver sensible, et que la douleur lui fait connoître toute l'étendue de sa sensibilité.

Mais les poëtes ne se sont pas bornés aux chants lugubres. La mémoire du plaisir est une des consolations que nous donne la nature : plusieurs poëtes ont chanté leurs plaisirs, parceque les chanter c'étoit en jouir encore : dans l'enthousiasme que leur inspiroient le printemps après un long hiver, une récolte abondante après la disette, la vie douce et paisible après les dangers, les habitants de la campagne ont célébré leur bonheur, ou, dans les temps moins heureux, ils se sont consolés par des fictions agréables.

écoutés : trop peu d'hommes s'occupent de la nature pour que les poëtes soient tentés de la peindre.

Mais dans les siécles de discussion et de raison qui doivent succéder à ceux du génie, quand les plaisirs du luxe sont réduits à leur juste valeur, lorsqu'ils inspirent moins d'enthousiasme parcequ'ils sont mieux connus, on sent davantage le prix de la vie champêtre; on sait mieux ce qu'on doit à l'agriculture: ses occupations sont honorées; la paix, l'innocence, qui les accompagnent, sont regrettées.

Des sybarites, ennuyés de leurs vices et de leurs intrigues, aiment à voir l'homme simple et sans artifice découvrant sa manière de sentir et de penser. Ils aimeroient les tableaux de la campagne, quand ils n'auroient que le mérite de présenter des objets nouveaux.

C'est dans un temps à peu près semblable à celui dont je parle que Virgile a fait ses Églogues et ses Géorgiques (1). La poésie champêtre est donc cultivée avant que les sociétés se forment en grands peuples, et lorsque ces peuples ont presque usé les plaisirs communs dans les grandes sociétés.

Je sais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces situations lorsqu'elle a donné l'Aminte, la

(1) Ceux qui ne savent pas le latin peuvent aujourd'hui lire ce poëme avec plaisir dans la traduction facile, élégante et harmonieuse de M. Delille.

Philis de Sciro, le Pastor fido: mais ces poëmes n'ont de champêtre que le nom; on n'y trouve ni les tableaux de la campagne, ni les mœurs de ses habitants. Dans les Églogues de Racan, de Segrais, et de Fontenelle, on voit que les auteurs ont imité les anciens et les Italiens, et non pas la nature.

Dans ce siècle, le simple, l'élégant, l'harmonieux Métastase et l'abbé Frugoni ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne les plus riants et les plus vrais; en Angleterre, Thomson et Philips ont relevé la poésie champêtre; en Allemagne, MM. Haller et Gessner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la rusticité qu'elle avoit autrefois; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'esprit faux, qu'elle a eus dans les deux siècles précédents: elle peint la nature et des mœurs vraies, mais embellies. Les poëtes que je viens de nommer ne fardent pas leurs personnages, mais ils les choisissent; ils ne les déguisent point, mais ils les présentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs et leurs bergers ce que Racine et Voltaire ont fait pour leurs héros. Nous trouvons dans les uns et les autres notre espèce ennoblie, et jamais exagérée: ce sont des hommes qu'on n'a point vus, mais qu'on peut se flatter de rencontrer. Ils sont tels qu'on les demande, tels qu'ils devroient être, et qu'on les espère.

La poésie champêtre s'est enrichie dans ce siécle d'un genre qui a été inconnu aux anciens.

La philosophie a, pour ainsi dire, agrandi et embelli l'univers; on peut le regarder avec plus d'enthousiasme que dans les siécles d'ignorance. Le progrès des sciences comprises sous le nom de physique, l'astronomie, la chimie, la botanique, etc., ont fait connoître le palais du monde et les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la nature des richesses nouvelles, il a soupçonné qu'il en pouvoit découvrir encore, et il a observé tous les êtres avec une attention curieuse. Des philosophes éloquents ont rendu la physique une science agréable; ils en ont répandu les idées, elles sont devenues populaires. Le langage de la philosophie, reçu dans le monde, a pu l'être dans la poésie; on a pu entreprendre des poëmes qui demandent une connoissance variée de la nature, et leurs auteurs ont pu espérer des lecteurs. Les Anglois et les Allemands ont créé le genre de la poésie descriptive : les anciens aimoient et chantoient la campagne; nous admirons et nous chantons la nature.

Ce genre nouveau a sa poétique, qui n'est pas fort étendue; il a sans doute ses régles, ses principes. Je ne prétends pas les donner : mais qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

La poésie descriptive doit, comme toutes les au-

tres, se proposer d'émouvoir, et de graver dans le cœur et la mémoire des hommes des vérités et des sentiments utiles ou agréables.

Le spectacle de la nature peut donner différentes émotions.

Elle est sublime dans l'immensité des cieux et des mers, dans les vastes déserts, dans l'espace, dans les ténèbres, dans sa force et sa fécondité sans bornes, et dans la multitude infinie des êtres. Elle est sublime dans les grands phénoménes, comme les tremblements de terre, les volcans, les débordements, les tempêtes. Elle est sublime dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement et la crainte.

Elle est grande et belle lorsqu'elle nous présente un espace étendu, mais que l'imagination peut terminer; de riches plaines, de belles montagnes, un pays varié, cultivé, peuplé, qui nous promet des biens, la sécurité, et le bonheur. Elle est grande et belle, lorsqu'elle nous donne des sensations qui excitent l'admiration et l'amour.

Elle est aimable et riante dans un espace fertile et borné, dans un vallon frais et orné de fleurs, sur un coteau parsemé de différentes sortes de verdure, dans un jardin que le luxe n'a point trop paré; enfin dans les lieux où elle nous promet du plaisir, et nous donne d'abord des sensations agréables.

Elle est triste et mélancolique lorsqu'elle excite en nous peu de sensations et nous donne peu d'idées; lorsqu'elle nous occupe de bruits monotones; lorsqu'elle est peu variée; lorsqu'elle nous laisse trop à nous-mêmes; lorsqu'elle est moins un vaste désert qui nous effraieroit, qu'une solitude qui nous laisse tranquilles; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses ni plaisirs.

D'après ces observations, le poëte peut connoître comment ses descriptions peuvent émouvoir, et quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des descriptions que des tableaux, et il faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractère. Dans le moment où le poëte veut peindre, il doit se pénétrer d'un seul sentiment, et composer de manière que toutes les parties et la couleur de son tableau concourent à exciter ce sentiment. Il ne parlera pas du geai et de la pie dans la peinture des concerts agréables du printemps. Il oubliera les querelles grossières des paysans lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson.

Il faut faire pour la nature physique que nous avons sous nos yeux ce qu'Homère, le Tasse, nos poëtes dramatiques, ont fait pour la nature morale; il faut l'agrandir, l'embellir, la rendre intéressante.

Vous agrandirez la nature si vous la montrez de temps en temps dans le moment où elle est sublime;

et si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces moments, jetez à travers vos paysages les idées de l'espace, de l'ordre général, de l'infini, du mouvement ou du silence universel.

Vous embellirez la nature, si vous rassemblez dans un espace étendu, mais limité, ses beautés et ses richesses : c'est ce qu'Ovide a fait dans sa description de la vallée de Tempé; Homère dans les jardins d'Alcinoüs; l'Arioste dans l'île d'Alcine; le Tasse dans l'île d'Armide; Milton, mieux qu'eux tous, dans la description du jardin d'Éden.

Vous rendrez la nature intéressante si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles; si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique et de morale, quelques idées qui éclairent les hommes, des principes d'économie, des sentiments honnêtes; enfin si vous ne la peignez jamais sans être rempli vous-même du sentiment qu'elle doit inspirer comme sublime, grande, triste, pauvre, riche, agréable, ou belle.

Il faut ménager des contrastes; ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux, une forêt fraîche et sombre, après avoir peint l'excès de la chaleur : le lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages; il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant et à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au lec-

teur un sentiment nouveau, une sensation nouvelle, dans le moment où il les demandoit.

Les contrastes du riant au beau, du grand à l'agréable, de l'agréable au mélancolique, ne donnent pas de vives émotions; mais ils plaisent parcequ'ils répandent de la variété, et il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraste qui fera le plus d'impression, c'est celui du sublime et du terrible avec le riant et le beau: mais il faut rarement en faire usage; 1° parceque ce contraste est rare dans la nature; 2° parceque le premier effet du sublime est l'étonnement, et que si le sublime devient fréquent il n'étonne plus.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de temps en temps la sensibilité du lecteur. Après avoir éprouvé de la crainte, une sorte de peine, de l'étonnement, il se trouvera plus sensible, il recevra plus vivement les impressions agréables.

Je crois qu'au milieu des descriptions on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui rassembleroient une foule d'images voluptueuses et terribles, qui agiteroient l'ame en sens contraires, et la feroient passer rapidement du plaisir à la douleur: tel seroit le tableau d'une bataille livrée dans le printemps, et au milieu d'une plaine enrichie et parée de tous les présents de cette saison.

Une suite de descriptions champêtres lasseroit l'attention du lecteur le plus amoureux de la campagne. Après avoir parcouru votre galerie de paysages, il demandera des tableaux d'histoire; il s'ennuiera de vous suivre dans vos solitudes; il voudra voir l'homme, et quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les paysages et dans les intervalles l'homme champêtre, ses mœurs, ses travaux, ses peines, et ses plaisirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux paysans; ils n'intéressent que par leurs malheurs; ils n'ont pas plus de sentiments que d'idées; leurs mœurs ne sont pas pures; la nécessité les force à tromper: ils ont cette fourberie, cette finesse outrée, que la nature donne aux animaux foibles et qu'elle a pourvus de foibles armes. Parlez d'eux, mais ne les mettez que rarement en action, et sur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs, des paysans aisés: ceux-là ont des mœurs. Ce sont, dit Cicéron, des philosophes auxquels il ne manque que la théorie: la peinture de leur état et de leurs sentiments doit plaire à l'homme de goût, c'est-à-dire à l'honnête homme éclairé et sensible.

Il y a un ordre d'hommes dont les poëtes champêtres n'ont jamais parlé: ce sont les nobles, dont les uns vivent dans les châteaux et régissent une terre, et dont les autres habitent de petites maisons

commodes, et cultivent quelques champs. Je suis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces bergers d'Arcadie, de Sicile, des bords du Lignon ; personnages fantastiques, aussi loin de nous que les sylphes et les salamandres. M. de Fontenelle, en choisissant les acteurs de ses Églogues dans la noblesse, auroit pu leur donner sa délicatesse et son esprit sans blesser la vraisemblance ; ils auroient pu être galants sans être ridicules. Ils seroient intéressants pour les lecteurs, parcequ'ils sont des hommes plus près d'eux et de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus et des lumières aux nobles de la campagne ; ils s'éclairent de jour en jour, et n'en sont que plus heureux. Le tableau du bonheur dont jouissent ceux d'entre eux qui ont l'esprit sage pourroit charmer les ames honnêtes, que blesse dans les villes le spectacle des succès du vice. Combien d'hommes, et même dans les premières classes, ont senti que les jouissances de la vanité et des plaisirs frivoles retranchoient à leur liberté, à leur repos, et quelquefois à leur vertu ! Combien d'habitants des villes, s'ils voyoient le tableau du gentilhomme champêtre, ne se diroient-ils pas : Je ne suis pas aussi heureux que lui, et je pourrois l'être !

On doit assortir les épisodes aux paysages.

Il y a de l'analogie entre nos situations, les états

de notre ame, et les sites, les phénoménes, les états de la nature.

Placez un malheureux dans un pays hérissé de rochers, dans de sombres forêts, auprès des torrents, etc.; ces horreurs feront une impression qui doit s'unir aux impressions de terreur ou de pitié qu'inspire le malheureux, et augmenter l'émotion du lecteur.

Placez de jeunes gens amoureux sous de riants berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur et serein, etc.; les charmes de la nature ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies; mais elles se présenteront à tout le monde, et il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage et le lieu de la scène, placer le plaisir au milieu des horreurs, la tristesse dans le jardin des délices; et vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en sens contraires, qui la touchent et la font rêver.

Si la poésie descriptive doit émouvoir, elle doit instruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un poëme des sentiments honnêtes et des maximes vertueuses.

Il faut lui donner un but moral: c'est lui donner

à-la-fois un mérite et une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout et dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'inspirer à la noblesse et aux citoyens riches l'amour de la campagne et le respect pour la vie champêtre; aucune de mes digressions, aucun de mes tableaux, ne feront oublier ce but aux lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes, et non pour ceux qui les cultivent: ce n'est point aux agriculteurs que j'ai parlé, ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile, et les Géorgiques plus détaillées de Vanière, ne peuvent être d'aucun usage aux paysans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier est un travail inutile; mais il sera utile à jamais d'inspirer à ceux que les lois élèvent au-dessus des cultivateurs la bienveillance et les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il est utile, sur-tout dans ce moment, d'inspirer aux premières classes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe, les arts des villes, une multitude d'emplois, n'enlèvent que trop d'habitants aux campagnes.

La noblesse ne sent plus assez le prix de la vie libre et innocente des châteaux; on veut des charges,

des emplois; *il faut être quelque chose*, disent des hommes qui par eux-mêmes ne seroient rien.

Le ministre éclairé qui, en changeant la forme de notre militaire, a diminué le nombre des officiers, a rendu un grand service; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui peuvent y être utiles.

Peut-être la noblesse pensera-t-elle enfin que, dans les moments où elle n'est pas nécessaire à nos armées, elle peut employer son temps à éclairer ses vassaux, à perfectionner l'agriculture, et à s'enrichir par des moyens qui enrichissent l'état.

Le sujet de mon poëme est la marche de la nature; je dois la suivre depuis l'équinoxe du printemps jusqu'au-delà du solstice d'hiver, et peindre ses promesses, ses bienfaits, sa décadence et ses rigueurs.

Le choix de mon sujet a divisé mon poëme: il y a quatre saisons; j'ai dû faire quatre chants.

La nature, au commencement du printemps, est sombre et majestueuse; bientôt elle est aimable et riante. Elle est grande, belle et touchante en été; mélancolique en automne; sublime et terrible en hiver.

J'ai dû ne donner à chacun de mes chants que le caractère de la saison que j'avois à peindre.

Le sujet de ce poëme est sans doute intéressant;

mais, pour en augmenter l'intérêt, il a fallu peindre l'état de l'homme dans les différentes saisons; il a fallu observer l'homme dans ses rapports avec la nature. Cette manière nouvelle de l'observer a dû me donner quelques idées nouvelles, et me faire apercevoir des vérités qui devoient échapper à des moralistes plus habiles que moi. Celles de ces vérités qui pouvoient être entendues facilement, qui pouvoient être senties, je les ai exprimées en vers, et j'ai rejeté dans les notes celles qui demandoient quelques preuves et de l'attention.

La lecture de ces notes n'est point nécessaire à l'intelligence ou à l'effet du poëme; et j'avertis ceux de mes lecteurs qui n'aiment point à penser de ne pas se donner la peine de les lire.

J'avois senti que si la philosophie devoit être un des principaux ornements d'un ouvrage tel que le mien, il falloit une philosophie à l'usage du grand nombre, claire, et sur-tout sensible. J'ai cherché quels sentiments la suite des phénoménes inspiroit à l'homme dans les divers moments de l'année, et j'ai exprimé ces sentiments. Ils sont l'ame du poëme.

Thomson, dans chacun de ses chants, voit la nature sublime et grande; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela est-il plus aisé. Quand on peint les grands phénoménes et la nature sublime, tous les mots sont poétiques, et il ne s'en

présente pas d'autres : quand le tableau ne seroit pas achevé, il auroit encore de l'effet. Il est plus difficile d'ennoblir les objets communs que de peindre les grands objets, et d'animer un paysage que de décrire de belles horreurs.

Thomson n'étoit pas obligé de ramener souvent son lecteur au but moral que je me suis proposé : il chantoit la nature chez un peuple qui la connoît et qui l'aime; et je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec indifférence. Le poëte anglois parle à des amants de leur maîtresse; il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, et je montre son portrait. Thomson veut qu'on admire la nature, et je voudrois la faire aimer.

Je me suis presque toujours imposé de ne peindre que les campagnes de nos climats. Si j'avois peint souvent celles des climats étrangers, il auroit fallu trop enchâsser des descriptions dans des descriptions. J'ai préféré pour épisodes les tableaux des mœurs et quelques actions susceptibles d'intérêt; souvent j'ai fondu mes descriptions dans ces épisodes, de manière qu'elles en sont une partie essentielle. Souvent je les ai abrégées pour donner place à quelques uns de ces vers simples qu'on aime à répéter dans les différentes circonstances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire passer dans mon

ouvrage les beautés que Thomson a prodiguées dans le sien. Les dessins de nos poëmes n'étoient pas les mêmes ; et la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorsque nous avons peint les mêmes objets, ce n'est pas dans les mêmes proportions ; et, lorsque nos tableaux se ressemblent par le dessin, ils ne peuvent avoir la même couleur.

LES SAISONS,

POËME.

LE PRINTEMPS.

ARGUMENT.

Exposition du poëme. Invocation. Dédicace du printemps. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'équinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiseaux; les vents s'apaisent, et la navigation n'est plus dangereuse. Premiers effets du printemps sur les animaux et sur l'homme. Naissance des fleurs. Pluie de mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du printemps; on l'éprouve moins dans les jardins parés. La variété, attribut du printemps, qu'on ne trouve pas dans les jardins symétriques. Jardin à-la-fois utile et agréable. Le printemps rend la santé. Tableau d'une belle matinée vue dans la convalescence. La campagne dans sa beauté, et le printemps dans sa perfection. Foule de sensations délicieuses. La guerre vient souvent au printemps opposer ses horreurs aux charmes de la nature. L'empire de l'amour sur les animaux et sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.

LES SAISONS,

POËME.

LE PRINTEMPS.

Je chante les saisons, et la marche féconde
De l'astre bienfaisant qui les dispense au monde:
Il prodigue au printemps la grace et la beauté;
Du trésor des moissons il enrichit l'été;
L'automne les enléve aux campagnes fertiles;
Et l'hiver en tribut les reçoit dans nos villes.
O toi qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils sans nombre éclairas l'univers,
Qui diriges la course éternelle et rapide
Des mondes emportés dans les plaines du vide,
Arbitre des destins, maître des éléments,
Toi dont la volonté créa l'ordre et le temps;
Ton amour paternel veille sur notre asile;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile:
Mais l'homme a négligé les présents de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains,

Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer,
Accepte mon hommage, et daigne m'inspirer.
  Et toi qui m'as choisi pour embellir ma vie,
Doux repos de mon cœur, aimable et tendre amie,
Toi qui sais de nos champs admirer les beautés,
Dérobe-toi, Doris, au luxe des cités,
Aux arts dont tu jouis, au monde où tu sais plaire;
Le printemps te rappelle au vallon solitaire :
Heureux si près de toi je chante à son retour
Ses dons et ses plaisirs, la campagne et l'amour!
  L'homme s'éveille encore à la voix des tempêtes :
Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes
Des brûlants Africains traversa les déserts;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs;
Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages;
Il agite, balance, et presse les nuages,
Qui, sur les prés blanchis, sur les coteaux glacés,
Divisent en tombant les frimas condensés.
J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées
En torrents orageux rouler dans les vallées,
Les fleuves déchaînés sortir de leurs canaux,
Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.
Neptune a soulevé ses plaines turbulentes.
La mer tombe et bondit sur ses rives tremblantes;
Elle remonte et gronde, et ses coups redoublés

Font retentir l'abyme et les monts ébranlés.
Sous un ciel ténébreux, Borée et le Zéphire
Des campagnes de l'air se disputent l'empire;
Et des champs dévastés les tristes habitants,
Les yeux levés au ciel, demandent le printemps.
Mais les sombres vapeurs qui retardoient l'aurore
S'entr'ouvrent aux rayons du soleil qui les dore;
L'astre victorieux perce le voile obscur
Qui nous cachoit son disque et le céleste azur;
Il se peint sur les mers, il enflamme les nues:
Les groupes éclatants de ces eaux suspendues
Semblent des monts en feu l'un sur l'autre entassés.
Enfin d'un long repos les moments sont passés,
Le premier des beaux jours succède à l'ombre humide.
Le berger vigilant, l'agriculteur avide,
De la nature oisive observent le réveil,
Et loin de leurs foyers vont jouir du soleil.
L'un voit en souriant ces prés, ce pâturage,
Où bondiront encor les troupeaux du village;
Et l'autre en méditant contemple ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérès.
Déja Progné revient, et cherche à reconnoître
Le toit qu'elle habita, les murs qui l'ont vu naître;
Déja le peuple ailé s'essayant dans les airs,
D'un vol timide encor rasant les champs déserts,
Se ranime, s'égaie, et d'une aile hardie
Il s'élance en chantant vers l'astre de la vie.

Ce retour des oiseaux apprend au nautonnier
Qu'aux promesses d'Éole il peut se confier.
Vous qu'aux portes du jour la fortune rappelle,
Partez, allez braver l'élément infidèle:
L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux:
Des flots moins élevés retombent sur les flots,
Et des astres plus doux calment les vents et l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives de Golconde;
Cueillez dans l'Yémen ce fruit délicieux
Dont les sels irritants, les sucs spiritueux,
Des chaînes du sommeil délivrent la pensée.
Du brûlant équateur à la zone glacée
Allez porter nos arts, nos plaisirs, et nos lois;
Et du Nègre indolent, du farouche Iroquois,
Dissipant l'ignorance, écartant les misères,
Expiez, s'il se peut, les fureurs de vos pères.
Brillant astre du jour, de climats en climats
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas:
Tu conduis le zéphir dans les airs qu'il épure.
Il trace autour du globe un cercle de verdure;
Et des bords du Niger, des monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux,
Cet émail qui s'étend de contrée en contrée
Arrive aux bords glacés de l'onde hyperborée.
En tapis d'émeraude il borde les ruisseaux,
Et rampe des vallons au penchant des coteaux,
Jusqu'aux monts odorants où la brebis charmée

Goûte du serpolet la séve ranimée:
Le bercail endormoit ses esprits languissants;
L'air libre et les beaux jours ont réveillé ses sens.
Je la vois qui bondit sous la garde fidéle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle;
Et la jeune bergère, assise au coin d'un bois,
Chante, et roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
Tandis que mes regards erroient sur ces campagnes,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce verd sombre et foncé des humbles végétaux
Doit bientôt revêtir les chênes, les ormeaux;
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.
Quels chants vont éclater sous son toit de verdure!
Déja le rossignol fait retentir les bois;
Il sait précipiter et ralentir sa voix;
Ses accents variés sont suivis d'un silence
Qu'interrompt avec grace une juste cadence.
Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé,
Souvent j'écoute encore, et son chant a cessé.
Enfin dans les forêts la chaleur plus active
Redonne un libre cours à la séve captive;
Ce rapide torrent, gêné dans ses canaux,
Ouvrant, pour s'échapper, l'écorce des rameaux,
Du bouton déployé fait sortir le feuillage,
L'éléve et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois;
Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix:

Ce vêtement nouveau de la nature entière,
Cette aimable couleur dans sa beauté première,
Réjouit à-la-fois et repose mes yeux,
Que fatigue au printemps l'éclat brillant des cieux.
O vallons, ô coteaux, champs heureux et fertiles,
Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asiles!
Oh! de quel mouvement je me sens agité
Quand je reviens à vous du sein de la cité!
Je crois rentrer au port après un long orage,
Et suis prêt quelquefois d'embrasser le rivage;
Tous mes jours sont à moi, tous mes fers sont rompus:
Ici les vrais plaisirs me sont enfin rendus;
J'y sens renaître en moi le calme, l'espérance,
Et le doux sentiment d'une heureuse existence.
Ah! le monde frivole ou j'étois entraîné,
Et son luxe, et ses arts, ne me l'ont point donné.
Tout me rit, tout me plaît dans ce séjour champêtre;
C'est là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.
Je ne jouis pas seul. Le retour du printemps
Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs:
Les entends-tu, Doris, bénir leur destinée,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année?
Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur,
Éclater dans les yeux du jeune agriculteur?
Content de voir finir les jours de l'indolence,
Il veut par le travail mériter l'abondance,
Il se plaît dans sa peine; il craint la pauvreté;

Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs moments d'une inutile vie,
Le chant gai de l'oiseau qui monte au haut des airs
Pour donner aux oiseaux le signal des concerts
L'avertit de quitter sa couche fortunée.
Il hâte à son réveil l'emploi de sa journée;
Il dompte, en se jouant, ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte et céde en mugissant;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.
Il va semer ces grains si chers aux animaux
Compagnons éternels de ses nobles travaux:
La herse, en les couvrant sous la glébe amollie,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ses champs l'ivraie ou les chardons
Combattre le froment, usurper les sillons,
Il invite au travail sa compagne fidéle.

Elle assemble aussitôt ses enfants autour d'elle;
L'aîné, le fer en main, a devancé ses pas;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras;
Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
Délivrer le froment opprimé sous l'herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle, et l'imite au hasard;
Et le fer que conduit sa main mal assurée
Blesse la jeune plante à Cérès consacrée.

Il voit autour de lui ses frères empressés
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés;
Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance,
Et chacun d'eux alors croit sortir de l'enfance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaieté,
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la nature.
Mais les moments sont chers; les beautés du printemps
Se succèdent en foule, et brillent peu d'instants:
Jouissons, le temps vole, et Flore nous appelle.
Le soleil, entouré d'une splendeur nouvelle,
Va dans sa route oblique embraser les gémeaux;
Conduit par la pléiade il sort du sein des eaux,
Sur nos champs embellis prodigue la lumière,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs;
Il nuance, varie, anime les couleurs.
La rose est en bouton, l'aubépine fleurie
Parfume le rempart qui défend la prairie.
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés,
Son cercle émaillé d'or, ses rayons argentés:
Ici la prime-vère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle et sa tige incertaine.
Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux,
Qui dort, s'éveille, chante, à l'ombre des berceaux,
Et, ravi des beautés qu'il voit dans la campagne,

Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne!
Églé va consulter dans le ruisseau voisin
Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein;
Ces trésors du printemps semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.
  Naissez, brillantes fleurs, sur ces vastes guérets;
Couronnez ces vergers, égayez ces forêts,
Réjouissez les sens, et parez la jeunesse;
En donnant les plaisirs, promettez la richesse.
Tempère, astre du jour, le feu de tes rayons,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages,
Et que la douce ondée arrose nos rivages.
  Ah! Doris, c'est alors qu'il faut voir le printemps;
Hâtons-nous, quittons tout: les vieillards, les enfants,
Pour voir tomber des cieux la vapeur printannière,
Sont déja rassemblés au seuil de leur chaumière.
Hélas! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs,
Ne flétrît dans ces prés l'herbe qui vient de naître,
Et ne retînt caché l'épi qui veut paraître:
Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil.
  Cet astre, en s'élevant de l'orient vermeil,
Se montre environné d'une vapeur légère
Qui monte dans les cieux, s'étend sur l'hémisphère,
Et, sans troubler les airs, répand l'obscurité.
Le feuillage du saule est à peine agité,

Et les foibles roseaux ne courbent point leurs têtes;
On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes;
Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux,
Et l'oiseau dans les bois chante sous les rameaux.
 La nue enfin s'abaisse, et sur les champs paisibles
Distille sa rosée en gouttes insensibles.
Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés,
Ni leur sein sillonné de cercles redoublés;
A peine je l'entends dans le bois solitaire
Tomber de feuille en feuille et couler sur la terre.
Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur
Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages;
Il séme de rubis le contour des nuages:
La campagne étincelle; un cercle radieux,
Tracé dans l'air humide, unit la terre aux cieux;
Et bientôt les vapeurs où brilloit la lumière
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
 La nuit, qui sur son char s'éléve au firmament,
Améne le repos, suspend le mouvement;
Et le bruit foible et doux du zéphyr et de l'onde
Se fait entendre seul dans le calme du monde.
Ce murmure assoupit les sens du laboureur:
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur,
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance;
Et des songes flatteurs, enfants de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.

Mais quels brillants tableaux étonnent son réveil!
Quel éclat! quels parfums! quels changements rapides!
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides;
Les arbustes des champs, tous les arbres féconds,
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons,
Et leur tige, à travers la blancheur la plus pure,
Laisse de son feuillage échapper la verdure.
Oh! que l'homme est heureux, qu'il doit être content
Des beautés qu'il admire et des biens qu'il attend!
L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
Plane sur ces coteaux, vole sur ces montagnes,
Erre dans ces vergers, et revient au printemps
Intéresser notre ame au spectacle des champs :
De raisins et d'épis sa tête est couronnée;
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux;
Le plaisir au jeune homme, au vieillard le repos.
Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre.
Elle m'y fait jouir des biens encore à naître :
En vain je la cherchois dans ces tristes jardins
Où des vases brillants surchargent cent gradins,
Où languit, enchaîné dans sa prison de verre,
Le stérile habitant d'une rive étrangère.
Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs?
La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,

L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,
Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.
Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Au pied de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au printemps les bienfaits de l'automne;
Dans ces murs, ces lambris, dont j'étois entouré,
Mon esprit inquiet se trouvoit resserré :
Ils bornent à-la-fois l'espérance et la vue;
J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moissons et les bois, les prés et les vallons,
Les troupeaux suspendus à la cime des monts,
Le pampre des coteaux. La nature féconde
Varie à chaque instant le théâtre du monde;
Et nous, dans nos enclos stérilement ornés,
Nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés :
Là j'admire un moment l'ordre, la symétrie;
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.
Oh! que j'aime bien mieux cet utile jardin
Où l'art, en se cachant, subjugue le terrain,
Prodigue la richesse, et veut que la parure
Ne semble à l'œil trompé qu'un jeu de la nature!
Raimond le gouverna : roi de ses plants nombreux,
Content de son empire, il y vivoit heureux.
Six arpents composoient son modeste héritage;

Les flancs d'une colline en repoussoient l'orage,
Et, recourbés en arc, embrassoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon.
Là, sur un sable d'or une onde pure et vive
Poursuivoit librement sa course fugitive,
Distribuoit la séve aux plants du potager,
Baignoit en murmurant les arbres du verger,
Et formoit un bassin dont la perche dorée
Troubloit, en se jouant, la surface azurée:
Le saule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.
Les regards du soleil, le ruisseau, les abris,
Fécondoient à l'envi ce lieu simple et champêtre:
Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître.
Raimond y recevoit le tribut des cités,
Et ses mets abondants n'étoient point achetés.
Mais le fils du vieillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succéde à l'enfance,
Sans la connoître encor cherchant la volupté,
Un jour vit dans les champs une jeune beauté
De guirlandes de fleurs composer sa coiffure.
Auprès d'elle un vieillard assis sur la verdure
D'un vallon parfumé respiroit les odeurs;
Et la jeune beauté lui présentoit des fleurs.
Lindor aima. Bientôt de retour chez son père,
Il trouve leur enclos trop simple, trop austère;
Il y manque des fleurs. Autour de son jardin
Le pêcher sous son ombre accueillit le jasmin,

Le ruisseau sur ses bords admit la giroflée,
A la fleur des gazons la jonquille est mêlée,
Et les humbles fraisiers rampent sous les œillets.
  Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquets,
Et les porte à Glycère, à la beauté qu'il aime;
Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même:
Il veut les rendre alors plus riants et plus beaux.
Il fait monter, tomber et serpenter les eaux;
Il les fait disparoître. Il sait l'art de surprendre
Par des plants, des aspects, qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté;
Les yeux sont satisfaits, et le goût est tenté;
Tout plaît aux sens, au cœur, et tout charme Glycère.
  Lindor apprend enfin que lui-même a su plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets;
Le lierre tapissa le fond d'un antre frais;
L'odorant chévre-feuille et le pampre flexible,
Composant de concert une alcove paisible,
Sous leurs rameaux unis, sous leurs fleurs en festons,
Déroboient au grand jour des fleurs et des gazons.
  Près de là le ruisseau roule, tombe en cascades,
Et fuit, sous des lilas recourbés en arcades,
Jusqu'au verger en fleurs qui se peint dans ses eaux.
Le mystère et la paix habitent ces berceaux.
Lindor y vient attendre ou regretter Glycère.
Au père de Lindor elle a conduit son père.
Les vieillards enchantés vont unir leurs enfants.

Cet hymen, ces beaux lieux, ces charmes du printemps,
Leur rendant l'espérance et de jeunes pensées,
Leur sang se rallumoit dans leurs veines glacées,
Et portoit dans leurs yeux le feu de la santé.
Charme de la jeunesse, ame de la beauté,
Compagne du travail et de la tempérance,
Santé, premier des biens, trésor de l'indigence,
Soutien de nos vertus, source de nos desirs,
Toi, sans qui la nature offre en vain les plaisirs,
Tu reviens consoler, dans la saison nouvelle,
Le mourant qui s'éteint, le vieillard qui t'appelle.
Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin:
Un art souvent funeste et toujours incertain
Alloit détruire en moi la nature affoiblie;
Le retour du printemps me rendit à la vie;
Je me sentis renaître; et bientôt sans effort,
Soulevé sur ce lit d'où s'écartoit la mort,
J'embrassai ces amis dont les soins pleins de charmes
Suspendoient mes douleurs, dissipoient mes alarmes:
Je revis mes vergers, ce ruisseau, ces forêts,
Que j'avois craint long-temps de perdre pour jamais.
Oh! que l'ame jouit dans la convalescence!
Je ne pouvois rien voir avec indifférence;
Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau:
Cet insecte, disois-je, est sorti du tombeau,
De sa cendre féconde il tire un nouvel être;
La nature à tous deux nous permit de renaître.

Sur la fleur du tilleul, sur la rose ou le thym,
Si je voyois l'abeille enlever son butin,
Elle revient, disois-je, errer sur ce rivage,
Après avoir langui dans un long esclavage;
Et moi, je viens m'unir à tant d'êtres divers,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore:
J'étois pressé de voir, pressé de me livrer
Au plaisir de sentir, de vivre, et d'admirer.
Je tressaillois, Doris, au moment où ma vue,
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue,
Démêloit les couleurs, et distinguoit les lieux.
Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux:
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentoit de loin de vapeurs entourée;
Un faisceau de rayons, détaché du soleil,
Couloit rapidement sur l'horizon vermeil;
Et l'astre lumineux, s'élançant des montagnes,
Jetoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée et les sens,
Marche, éclaire le monde, et prodigue au printemps
Des charmes, des plaisirs, dont je jouis encore!
C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore
De l'orient en feu j'admirois les beautés,
L'émail des gazons frais, les ruisseaux argentés,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides

Que dépose la nuit sur les vallons humides.
Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins,
M'apportant les parfums des champs et des jardins,
Mes sens étoient charmés, et mon ame ravie
Croyoit sentir la sève et respirer la vie.
J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
Résonner dans la plaine, éclater dans les bois:
Le berger ranimoit les chalumeaux antiques;
La pauvreté contente entonnoit des cantiques;
La bêlante brebis, le taureau mugissant,
Vers les monts émaillés couroient en bondissant.
Cependant les oiseaux errant dans les bocages
Remplissoient de leurs chants les voûtes des ombrages:
L'insecte, en bourdonnant, murmuroit son plaisir.
Ces sons qu'à mon oreille apportoit le zéphyr,
Les campagnes, les cieux, la nature embellie,
Tout me félicitoit du retour à la vie;
Et moi, je renaissois pour voir un monde heureux.
Ma voix mêloit ses chants aux chants harmonieux
Qui célébroient l'aurore et la saison nouvelle.
Oh! combien ces concerts, la joie universelle,
Augmentoient à mes yeux les charmes du printemps!
J'associois mon cœur à tous les cœurs contents;
Je m'égalois, Doris, à cet Être-Suprême,
Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime;
Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté;
Il jette dans l'espace un regard de bonté,

Et parcourt d'un coup-d'œil ces campagnes profondes,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.
  Ah! c'est ici, Doris, qu'il doit fixer les yeux.
Vois, admire, jouis.... O jours délicieux!
Le printemps dans sa gloire embellit tous les êtres;
Animaux, végétaux, tout dans ces lieux champêtres
Arrive en ce moment au jour de sa beauté.
Déja près du cancer le soleil est monté;
Ce ciel tranquille et pur que blanchit la lumière
En réfléchit l'éclat sur la nature entière.
Tandis que ce grand astre, aux deux tiers de son tour,
Est encor loin des mers où s'éteindra le jour,
Arrêtons-nous, Doris, au bord de ce bocage,
Et, du tertre émaillé que ce vieux chêne ombrage,
Regardons ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampre couronnés.
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer librement à sa noble énergie,
Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard,
Et son luxe échapper aux entraves de l'art;
Contemple cette plaine et riante et féconde,
Qui semble un autre Éden, et le jardin du monde.
Là, Bacchus a cédé la campagne à Cérès,
Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets;
Vois ces arbres en fleurs de leur cime agitée
Verser sur les sillons une pluie argentée,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphyrs,

Et le bluet flottant qui sème ses saphirs.
Ici les églantiers ont dessiné la route
D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte;
Plus loin l'astre du jour, les champs et les coteaux,
Ont pris du mouvement et tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
Mais aujourd'hui, Doris, est-il dans la nature
Des prés, des champs, des bois sans grace et sans beauté?
Est-il en ce moment un cœur sans volupté?
Pour moi, sous ces berceaux, tranquille, heureux de vivre,
Content du jour qui passe, et du jour qui va suivre,
Je jouis, sans choisir, des plaisirs renaissants
Que la saison nouvelle apporte à tous mes sens.
 Et c'est dans ces beaux jours que les rois de la terre
Évoquent des enfers le démon de la guerre!
C'est lorsque le printemps, précédé des zéphyrs,
Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs,
Que la voix des tyrans nous appelle au carnage!
Leurs esclaves cruels, ministres de leur rage,
Sur des bords consacrés aux transports les plus doux,
Vont lancer le tonnerre et tomber sous ses coups.
Là, le jeune guerrier s'éclipse à son aurore;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclore,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour;
Les regrets dont sa mort sera bientôt suivie
Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.

Là, périt un héros : ses enfants aujourd'hui
Vont vivre sans modèle et croître sans appui,
Et d'un maître inconnu la sagesse étrangère
Ne pourra remplacer les exemples d'un père.
Il meurt en prononçant les noms de ses enfants.
La fureur et la mort volent dans tous les rangs;
La discorde implacable, entassant ses victimes,
Y foudroie au hasard des guerriers magnanimes,
Des lâches au combat par la crainte entraînés,
D'utiles citoyens, des brigands effrénés.
Satellites des rois, assassins mercenaires,
Immolez, s'il le faut, ces monstres sanguinaires
Dévoués, comme vous, aux fureurs des tyrans;
Mais respectez du moins des mortels innocents,
Et ne poursuivez pas le citoyen champêtre
A travers les moissons que ses mains ont fait naître.
Faut-il que la victoire, enivrant les vainqueurs,
Au cri de la nature ait fermé tous les cœurs!
Hélas! sur les hameaux qu'il embrase avec joie,
L'un suit d'un œil content le feu qui se déploie;
L'autre, le front poudreux, le bras ensanglanté,
Profanant le plaisir, outrageant la beauté,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante,
Et massacre l'amant aux yeux de son amante.
Ceux-ci vont dépouiller, dans le champ des combats,
Leurs compagnons mourants qui leur tendent les bras.
O féroces humains! ô honte! ô barbarie!...

Mais un roi juste et sage a calmé leur furie.
Des peuples éclairés et polis par les arts
Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars;
Et déja le printemps ne craint plus que la guerre
Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.
Amour, c'est pour toi seul qu'il orne l'univers;
Viens remplir de tes feux l'air, la terre, et les mers.
Des graces, des plaisirs source aimable et féconde,
Principe de la vie, ame et ressort du monde,
Enflamme, réunis les êtres dispersés;
Rends heureux l'univers; qu'il aime, et c'est assez.
Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance:
La nature est enfin digne de ta présence;
Jeune, riante, et belle, elle attend tes faveurs;
Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs;
Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des coteaux aux vallons qui répondent.
Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
S'approcher, s'éviter, se combattre, et s'unir:
Ils semblent inspirés par une ame nouvelle;
Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.
Le coursier indocile, inquiet, agité,
Échappe en bondissant au frein qui l'a dompté;
Du haut de la colline il porte au loin la vue;
Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.
La génisse mugit de vallons en vallons,
Et le taureau fougueux suit ses pas vagabonds.

Par les sons étouffés d'un lugubre murmure
Il révéle aux échos le tourment qu'il endure.
La bergère effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.
Amour, tu sais dompter l'instinct le plus sauvage :
Le tyran de Libye, entouré de carnage,
Dans les sables brûlants, au fond des antres sourds,
Exprime en rugissant ses féroces amours.
A ses horribles feux sa compagne sensible
Lui répond par un cri lamentable et terrible;
Leur long rugissement roule au loin dans les airs;
Le berger de Zara tremble dans ses déserts;
Et, quand le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure,
Il semble en jouissant menacer la nature.
Le tigre à tes faveurs a long-temps résisté;
Auroit-il à regret senti la volupté?
Au plus doux des plaisirs mêlant sa barbarie,
Il caresse en grondant son amante en furie.
Mais dans ces champs, ces bois, sur le toit des hameaux,
Des sentiments plus doux animent ces oiseaux;
Je les vois s'empresser autour de leurs amantes,
Et les yeux enflammés, les ailes frémissantes,
Par des soins, par des chants, demander du retour,
Inspirer le plaisir, et mériter l'amour.
Sur ce dôme azuré, la colombe amoureuse
A son amant chéri se montre dédaigneuse;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein,

Et change en s'agitant leur émail incertain :
Le dédain l'éloignoit, un coup-d'œil le rappelle.
L'aigle, entouré des feux dont l'olympe étincelle,
Suit, atteint son amante, et jouit dans les cieux.
Le moineau téméraire, ardent, impétueux,
Vole à l'objet qu'il aime. Il presse, il sollicite;
D'un moment de rigueur il s'indigne, il s'irrite:
Le délai le consume, et l'instant des plaisirs
N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux desirs.
Le cygne a déployé ses ailes argentées,
Et, sillonnant les eaux mollement agitées,
Aux yeux de son amante étalant sa beauté,
Navigue avec orgueil, flotte avec majesté.
Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles,
Et, par des sons touchants, un murmure enflammé,
Exhaler le plaisir d'aimer et d'être aimé:
Se voir est leur bonheur, et l'amour est leur vie.
Des chants de son amant Philomèle est ravie:
Il a chanté pour plaire, il chante ses plaisirs.
Le serpent, rajeuni par le feu des desirs,
Fier de l'émail nouveau de sa robe éclatante,
Se déroule, s'élance, enlace son amante.
Les atomes vivants s'unissent dans les airs,
Tandis que la baleine et les monstres des mers
De leurs longs mouvements troublent le sein des ondes:
On les voit se jouer sous leurs voûtes profondes,

Et dans les flots tremblants se suivre et s'abymer.
Tout desire et jouit: l'homme seul sait aimer.
Il est souvent des sens l'esclave involontaire;
Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.
L'amour dans ces oiseaux meurt avec le printemps;
L'amour chez les humains revient dans tous les temps
Consoler les douleurs dont l'ame est poursuivie:
Il embellit l'aurore et le soir de la vie.
D'un sentiment confus dès l'enfance agité,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vieillard la beauté reçoit encor l'hommage;
Il vient, en rougissant, vanter son esclavage,
Et, des ans auprès d'elle oubliant le fardeau,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.
Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse
Que l'amour fait sentir sa fougue et son ivresse,
Sur-tout dans ces moments où les feux du printemps
Secondent ceux de l'âge et la force des sens;
Des charmes les plus doux l'image retracée
Revient à chaque instant occuper la pensée:
Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment;
Le besoin du plaisir est alors un tourment.
Amour, charmant Amour, la campagne est ton temple:
Là, les feux d'un ciel pur, le penchant et l'exemple,
Le doux esprit des fleurs, le souffle du zéphyr,
Les concerts amoureux, tout dispose au plaisir;
Tout le chante, le sent, l'inspire, et le partage:

Les vergers, les hameaux, le chaume, et le treillage,
Les bosquets détournés, les vallons ténébreux,
Tout devient un asile où l'Amour est heureux.
  Ici, dans leur enfance, au fond de la feuillée,
Et sur la mousse fraîche et mollement enflée,
Dans les bras l'un de l'autre, Hylas et Lycoris
Attendent que l'amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices,
Et, dans son vol léger, l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses d'un vallon.
  Là, dans un bois fleuri, Chloé, timide et tendre,
Opposoit la pudeur aux transports de Sylvandre;
Mais les oiseaux unis qui courbent ces rameaux,
Ces accents de l'amour dans tous les animaux,
Cette molle douceur dans les airs répandue,
Portent la volupté dans son ame éperdue;
L'incarnat de son teint, ses regards languissants,
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens;
Sourd à de foibles cris, à des refus timides,
Ses yeux étincelants et ses lèvres avides
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre, ivres de voluptés,
Tous leurs sens enflammés au même instant jouissent.
  Ces amants plus heureux que les vertus unissent,
Et dont les sentiments profonds, purs, et constants,
Résistent aux faveurs, sont respectés du temps,

Au plaisir de s'aimer trouvent de nouveaux charmes.
Un doux ravissement leur fait verser des larmes ;
Enchantés du présent, calmes sur l'avenir,
Savourant du passé l'aimable souvenir,
L'un et l'autre rend grace à l'objet qu'il adore,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit,
Sous un berceau de myrte où l'amour les conduit,
Au chant des rossignols dont les voix se répondent,
Leurs baisers, leurs soupirs, leurs ames se confondent.
Ils jouissent encor dans le calme des sens.

Ce feu puissant et doux, cette ame du printemps,
Ces chaînes de l'amour, ces fureurs mutuelles,
Vont donner l'existence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux
A leur postérité préparer des berceaux :
Sur les germes naissants la mère est établie,
Et le feu de son sein les dispose à la vie :
Ils vont briser leurs fers, ils vont jouir du jour.

Ce moment à la terre annonce un autre amour ;
Il a ses voluptés, ses transports, son ivresse.
Sentiment vif et pur, généreuse tendresse,
Protégez, conservez les êtres animés.
Nés pour aimer un jour, qu'ils soient d'abord aimés.
Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance ;
Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance ;
D'un être foible encor qu'un autre soit l'appui,

Qu'il prodigue des soins qu'on prodigua pour lui.
A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.
  O jeunesse des bois, sortez de vos berceaux,
Mêlez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux.
Parcourez la campagne, errez sous la verdure,
Jouissez de vos biens, possédez la nature.
Tous ses fruits sont à vous : le flambeau de l'été
Avance les moments de leur maturité,
Et déja le trésor des richesses champêtres
Promet des aliments à la foule des êtres.

NOTES

SUR LE PRINTEMPS.

PAGE 25, vers 16 et suiv..

Je viens de leur richesse avertir les humains,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture,
Leur apprendre à connoître, à sentir la nature.

C'est dans cet esprit que ce poëme est composé; on y fait sentir par-tout le prix des plaisirs simples, purs, faciles, et trop négliges. Pour jouir de ces plaisirs, la plupart des hommes manquent de lumières, d'attention, ou de liberté. Auroit-il été indigne des moralistes d'entrer dans quelques détails sur les sensations et les sentiments agréables dont la suite fait le charme de la vie? Mais peut-être n'a-t-on pu encore s'occuper assez des vérités d'usage. Le genre humain vient de passer à travers quinze siécles de ténèbres; quand il a commencé à en sortir, il a plus clutivé le raisonnement que la raison. De puissants génies ont employé leurs forces à donner de nouveaux fondements aux opinions reçues, que de puissants génies se bornent à renverser. Le temps d'édifier n'est peut-être pas arrivé. Il me semble que ce n'est guère encore qu'en combattant des erreurs qu'on établit des vé-

rités, et que les meilleurs livres n'éclairent que parce-qu'ils détrompent.

PAGE 27, vers 2 et 3:

Sous un ciel ténébreux, Borée et le Zéphyre
Des campagnes de l'air se disputent l'empire.

Le zéphyr est ici le vent du midi, et il est quelquefois très violent. Voyez l'Iliade, liv. IV: « Comme lorsqu'un « pasteur assis sur un cap élevé voit les nuages s'avancer « des extrémités de l'océan, et traverser la plaine liquide, « emportés par les coups du violent zéphyr, etc. » Les zéphyrs signifient toujours des vents frais et doux; on donne quelquefois le même sens au singulier, zéphyr.

PAGE 28, vers 17 et 18:

Brillant astre du jour, de climats en climats
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimas.

On a suivi dans ce poëme le système de Ptolémée, non qu'il ait encore des partisans, mais parcequ'il est le système que persuade la vue. Or ce n'est qu'en parlant aux sens qu'on frappe l'imagination, ce qui est l'objet de tout poëme; de plus, le système de Ptolémée est encore d'usage dans la sphère armillaire, où l'on place la terre dans le centre du monde, quoiqu'on soit bien sûr qu'elle décrit une ellipse autour du soleil.

PAGE 29, vers 25:

L'élève et le répand sur l'arbre qu'il ombrage.

« Sed trudit gemmas, et frondes explicat omnes. »
VIRG. Georg.

PAGE 29, vers 27:

Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.

« And the birds sing concealed. »

THOMSON.

PAGE 30, vers 23:

Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur...

Les animaux et l'homme éprouvent, autant que les arbres et les plantes, les effets de ce moment où le soleil, nous lançant des rayons moins obliques, rend la chaleur à nos climats, et ranime ces esprits et ces liqueurs qui sont la sève des végétaux sensibles, comme il anime la sève de la luzerne et du chêne. Les temps humides et sans chaleur de la fin de l'automne et de l'hiver affoiblissent dans les hommes la vivacité des perceptions, la rapidité des idées, l'activité de l'ame et des sens. Les hommes sentent moins vivement leur existence, et, par cette raison, ils ont moins de gaieté, d'espérance, de résolution, de sentiments énergiques. Le retour de la chaleur nous donne une activité physique, une tendance au mouvement, plus de force et de vie, et le besoin de faire usage de nos facultés.

PAGE 32, vers 25.

Heureux, cent fois heureux l'habitant des hameaux!

« Je ne souhaite point de posséder les richesses de Pé« lops ni de courir plus vite que les vents; mais je chan« terai sous cette roche, te pressant entre mes bras, et « regardant en même temps la mer de Sicile. » Théocrite, idylle 15.

PAGE 33, vers 8:

Réjouissez les sens, et parez la jeunesse.

L'odorat nous donne des sensations plus intimes, un plaisir plus immédiat, plus indépendant de l'esprit, que le sens de la vue. Nous jouissons profondément d'une odeur agréable au premier instant de son impression; le plaisir de la vue tient plus aux réflexions, aux desirs qu'excitent les objets aperçus, aux espérances qu'ils font naître, etc. Il y a pourtant un plaisir attaché à l'exercice de ce sens; c'est celui que nous donnent les couleurs douces, ou plusieurs couleurs vives qui s'adoucissent par leur mélange. Les surfaces rondes et polies, celles des corps dont les formes diminuent ou augmentent par des gradations sensibles, sont aussi très agréables à la vue; mais c'est uniquement par le plaisir qu'elles promettent au sens du tact.

PAGE 35, vers 10:

L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes.

Le printemps est la saison des promesses de la nature. L'espérance que nous donnent ces promesses n'est point accompagnée d'impatience, 1° parcequ'elle est vague, et qu'elle se porte sur une multitude d'objets; 2° parceque nous avons alors plusieurs jouissances nouvelles, les odeurs, la beauté des fleurs, le chant des oiseaux, et par-tout le spectacle du plaisir. Cette espérance n'est point accompagnée d'inquiétude, 1° parcequ'elle se porte, comme je viens de le dire, sur plusieurs objets; 2° parcequ'elle est fondée, et que la nature nous trompe

rarement. Enfin cette espérance est souvent un sentiment vif et délicat, parceque nous avons au printemps plus de sensibilité et de gaieté.

PAGE 35, vers 16:

Promet à tout mortel le prix de ses travaux.

La plupart des moralistes comptent au nombre de nos maux les fausses espérances; ils oublient que, tant qu'elles durent, elles donnent des plaisirs véritables, et que l'homme détrompé qui les perd les remplace par d'autres espérances. Ils comptent pour rien les illusions agréables, les sentiments doux que l'espérance répand sur tout le cours de la vie. Elle change la fatigue même en jouissance; elle attache du plaisir aux soins, aux jeux, à l'action, aux affaires.

La vieillesse n'ôte pas les espérances, mais elle les borne; le vieillard espère encore le plaisir du lendemain, celui de la semaine, de l'année même qui doit suivre; et si ces espérances sont moins étendues, elles sont plus rarement trompées.

Ce n'étoit pas par pudeur que Phryné ne recevoit ses amants que la nuit; elle retardoit jusqu'au soir la jouissance des plus grands plaisirs, afin que chaque moment du jour fût embelli par l'espérance.

PAGE 36, vers 12 et suiv.:

J'y regrettois des champs l'opulente étendue,
Les moissons et les bois, les prés et les vallons,

Les troupeaux suspendus à la cime des monts,
Le pampre des coteaux, etc.

Le premier qui transporta la symétrie dans les jardins fut un architecte, qui voulut trop étendre les limites de son art, faute de les connoître. Il vit qu'en prolongeant, alignant, cintrant des masses de verdure, en faisant couler les eaux dans de longs parallélogrammes, en les faisant jaillir en ligne droite, et retomber au centre d'un cercle parfait, il étonnoit, on l'admiroit; et si son talent fut employé dans de grands espaces où il devoit produire beaucoup d'effet, sans doute il s'admira lui-même.

Le Nostre porta son art à la perfection dans les jardins de Versailles, des Tuileries, et dans ceux de plusieurs riches particuliers : on eut alors dans ces jardins quelques uns des plaisirs que l'architecture peut donner.

Louis XIV, souvent admiré avec justice, étoit plus souvent encore imité ridiculement; il n'y eut guère de seigneur châtelain, de propriétaire de petite maison de campagne, qui ne fît faire ses jardins d'après ceux de Versailles.

Mais l'architecture est celui de tous les beaux arts qui donne le moins de plaisir aux sens, et qui touche le moins l'ame; si vous lui ôtez la grandeur et l'utilité, elle ne vous dit rien : ce n'est donc pas elle qu'il faut consulter pour embellir un terrain, c'est la peinture. Tandis que nos architectes nous bâtissoient des jardins, les paysagistes décoroient depuis deux mille ans ceux de la Chine.

Les paysagistes estimés des gens d'esprit choisissent et

disposent la nature pour produire certains effets. Les Poussin, les Claude le Lorrain, les Vernet, ont songé à faire des impressions sur l'ame; et, pour y réussir, il a fallu qu'ils connussent l'homme et la nature; il a fallu que l'art de nous donner par les paysages des émotions agréables, tristes, voluptueuses, terribles, mélancoliques, ou riantes, fût fondé sur une théorie: elle étoit connue à la Chine; cette nation avoit remarqué trois caractères principaux dans la nature, le riant, l'horrible, le romanesque, et elle donnoit ces caractères à ses jardins.

Sa théorie a été depuis perfectionnée par les Anglois; la seule peinture du paradis terrestre dans Milton devoit les éclairer sur les moyens d'assembler et de placer les productions et les beautés naturelles: mais c'est aux paysagistes et aux Chinois qu'ils ont dû l'art de caractériser l'ensemble et les différentes parties de leurs jardins.

Pour le caractère principal, ils consultent d'abord la situation, le genre de pays qu'ils ont à décorer; ils connoissent à merveille les effets des montagnes, des rochers, des escarpements, des forêts, des bocages, des torrents, des rivières, des ruisseaux, des cascades, des vallons, des coteaux, etc.; et c'est en contrastant, combinant, mêlant, séparant ces différentes formes de la nature, selon que l'exige la situation, le genre du pays, qu'ils donnent à leurs jardins le mérite de faire sur votre ame telle impression, de lui inspirer tel sentiment.

Dans un terrain de quelque étendue, il ne suffit pas de donner un caractère à l'ensemble; on retomberoit à quelques égards dans l'inconvénient des jardins arrangés

par l'architecture; il faut caractériser les détails. Les différentes sortes de verdure, d'arbres et de plantes, servent à fortifier le caractère du tout, et font quelquefois seuls le caractère des détails. Le pin est un arbre d'une verdure triste; le platane, d'une verdure gaie; tel arbre est difforme par sa tige et ses rameaux, tel autre est d'une forme agréable; tous peuvent plaire quand ils sont placés pour produire un certain effet.

Il en est de même des différents genres de plantes et de fleurs.

Les Anglois ajoutent encore aux caractères de leurs jardins par les bâtiments et les animaux. Ils placent des chèvres sur des rochers, des brebis sur une pelouse, quelques daims dans un bocage, des colombes près d'un lieu charmant qui respire la paix et l'amour.

Dans un jardin qui a le caractère de la richesse et de la fécondité, ils placent de petites fermes. Ils élèvent des temples de différents genres: dans un endroit riant, celui de Vénus; dans un paysage agréable, mais d'un caractère un peu plus sévère, celui de l'Amitié; dans un lieu majestueux, on trouvera les statues des grands hommes; dans un pays triste, on verra des ruines. Ils font un grand usage de la fable, dont les divinités président aux champs, aux troupeaux, aux saisons, etc. La nature prend quelquefois tous les caractères possibles autour du temple de Pan, qui est son emblème.

Les Anglois, et les Chinois encore plus, mettent de l'attention au choix des pierres, des rochers, des cailloux, qu'ils emploient; et il faut qu'ils conviennent au genre du bâtiment ou au terrain.

Non seulement ils possèdent l'art des contrastes, mais ils possèdent l'art plus difficile de vous faire passer, par une multitude de gradations et de nuances, de l'horrible au beau, du romanesque à la nature féconde et simple, du triste au gài, enfin d'un genre à l'autre. Ils savent mieux que nous faire usage des points de vue, les varier, les ménager; ils savent ne montrer du pays qui les environne que ce qui s'accorde ou contraste avec leurs jardins.

Les différentes parties de ces jardins ont donc de l'effet; les parties des nôtres n'en peuvent avoir.

Dans nos beaux jardins, l'effet principal de l'ensemble c'est l'étonnement; celui des jardins anglois c'est de vous donner une multitude d'idées, et de réveiller en vous une foule de sentiments.

Dans nos jardins, l'esprit saisit des proportions, des rapports; dans les jardins anglois, il voit des scènes, des tableaux, et il en imagine.

Les jardins françois, avec leurs parallèles, leurs angles, et leurs cercles, semblent faits pour des géomètres qui voudroient s'égayer; et les jardins anglois, pour des poëtes ou des philosophes sensibles.

Les nôtres se gravent d'abord dans la mémoire; ceux des Anglois vous inspirent le dessein de les étudier : les nôtres sont imposants; les leurs sont intéressants.

Ceux des Anglois promettent de la fécondité et des productions de toute espèce; ils sont le luxe d'un peuple sage et citoyen.

Les nôtres ne rappellent que la puissance de l'art sur la nature, la richesse du propriétaire et sa personnalité,

qui sacrifie les productions utiles aux hommes à des formes arbitraires et à de stériles ornements.

Il y a sans doute quelquefois du mauvais goût dans les jardins de plusieurs Anglois; leur antipathie pour la ligne droite vous fait trop souvent arriver par le plus long aux lieux où vous avez dessein d'aller; ils imaginent trop souvent produire de grands effets avec de petits moyens; plusieurs sacrifient trop les arbres utiles aux arbres d'une forme agréable, etc. Mais, en général, le système de leurs jardins ne peut être que celui d'un peuple plein d'esprit, qui connoît et qui aime la nature.

Page 36, vers 18:

Nous la bornons sans cesse à nos desseins bornés.

La vue d'un grand et beau jardin, comme celui de Versailles par exemple, nous donne un plaisir assez semblable à celui que nous donne la vue d'un bâtiment vaste et régulier; dans l'un et dans l'autre nous admirons les proportions et la symétrie, qui nous facilitent le moyen d'enregistrer dans notre mémoire cette collection d'idées que nous venons d'acquérir; le beau jardin nous plaît encore par les masses de verdure, couleur toujours agréable au sens de la vue, qui nous rappelle les promesses du printemps, et qui, dans le temps des chaleurs, nous annonce de la fraîcheur et de l'ombre. Ce jardin nous donne aussi une idée avantageuse de l'homme, qui a su disposer à son gré de la nature; mais il nous la donne moins que l'architecture même la plus imparfaite. La masse des bâtiments est d'abord ce qui excite notre admi-

ration ; elle tient la vue dans une forte tension ; et la sensation se fortifie, parcequ'elle est continuée sans mélange d'autres sensations. Les pyramides d'Égypte arrêtent les yeux du voyageur, étonnent ses sens, et lui inspirent une sorte de respect religieux. Après les avoir long-temps observées sans un sentiment distinct, il se dit : « Voilà pourtant ce que l'homme a fait! » Il ne tarde pas à ajouter : « Voilà ce qui durera toujours! » Les bâtiments gothiques imposent par leur masse, et par leur légèreté unie à la plus grande hardiesse. Ils jettent dans l'esprit des idées sombres, mais qui plaisent. La multitude de leurs ornements donne plutôt une suite de sensations qu'une sensation continuée, et par là nuit à la force de l'impression. L'architecture régulière d'un grand bâtiment nous frappe d'abord par l'étendue, par une suite d'ornements de même genre, par une sorte d'uniformité qui multiplie dans l'œil la même vibration. Elle rappelle la puissance et sur-tout le génie de l'homme ; elle réunit, comme l'architecture gothique, la légèreté et la hardiesse ; elle présente des surfaces polies, des rondeurs ; elle place les angles de manière à rappeler la pyramide, à laquelle tient l'idée de la solidité ; elle rappelle aussi les idées d'utilité, de commodité ; et de plus sa symétrie nous donne l'espérance de conserver l'image fidèle de tout ce que nous venons d'admirer.

Je reviens aux jardins symétriques ; et je dis qu'ils ne sont propres qu'à rassembler une foule, les habitants d'une grande ville qui s'y rendent pour s'y promener, se rencontrer, se reconnoître, etc. : mais j'ajoute que la symétrie même empêche que ces jardins ne fassent

long-temps un plaisir vif, puisqu'elle les a gravés dans notre mémoire ; bientôt ils n'ont plus rien de neuf à nous montrer, lorsque nous n'y allons que pour eux ; les plaisirs qu'ils nous donnent n'étant ni assez grands ni en assez grand nombre pour ne pas s'user en peu de temps, nous n'éprouvons plus que l'ennui dans ces lieux où le premier coup-d'œil nous a transportés.

PAGE 36, vers 21 :

Oh ! que j'aime bien mieux cet utile jardin...

Il résulte de ce que j'ai dit dans les notes précédentes, qu'il ne faut pas penser dans un petit jardin à étonner par l'ensemble, au mérite de la symétrie, et à celui de produire de grands effets sur l'ame. Vos monticules, vos petits rochers, vos petits déserts, vos petites chutes d'eau, n'auront jamais un grand caractère, et ne feront qu'en montrer la prétention.

Quelle est donc la parure d'un terrain médiocre ? l'excès de la fécondité. Tel est l'enclos de Raimond : il est varié, il est à-la-fois riant et riche, utile et voluptueux. Multipliez les plants et les productions de votre jardin : si vous en variez le terrain, que ce soit pour ménager des abris ; qu'il produise enfin l'utile et l'agréable ; que les fleurs même, qui sont déja utiles par les plaisirs qu'elles donnent aux sens de la vue et de l'odorat, aient encore, s'il est possible, un autre objet d'utilité ; placez sous vos arbres quelques ruches d'abeilles, seule espèce d'êtres vivants qui puisse animer un petit jardin.

PAGE 37, vers 15:

Et ses mets abondants n'étoient point achetés.

.... Dapibus mensas onerabat inemptis.

VIRGILE.

PAGE 41, vers 23:

J'associois mon cœur à tous les cœurs contents.

Nous sommes organisés pour vivre en société, comme les perdrix pour vivre en compagnie. Un des phénoménes qui me prouvent le plus cette vérité, qui n'a jamais été contestée que dans ce siécle, c'est cette disposition que nous avons tous à partager le sentiment des autres.

Les signes forts et énergiques des passions, soit les gestes, les mots, les cris, etc., tyrannisent nos organes; ils entraînent cette espèce d'imagination passive que les sens subjuguent souvent, et qui subjugue la raison même.

L'aversion, l'amour, la joie, la douleur, l'audace, la crainte, le sentiment du ridicule, etc., passent aisément d'un homme à l'autre. Nous ne voyons presque jamais un homme ému, sans partager son émotion. C'est l'une des causes du pouvoir de la poésie.

Le poëte est un homme passionné; et s'il s'exprime avec vérité, avec énergie, s'il n'emploie que le mot propre ou des figures qui réveillent une foule d'idées et de sentiments accessoires, s'il a l'harmonie de son sujet, il vous fera partager nécessairement son émotion, à moins que son sujet ne soit trop étranger à votre caractère, à vos occupations, à vos goûts, etc.

Si nous partageons ainsi l'émotion, la passion d'un seul, nous recevons plus promptement et plus fortement les impressions d'une multitude.

Quand les hommes sont rassemblés, souvent un enthousiasme rapide passe d'un individu à l'autre ; tous les cœurs deviennent sensibles de la sensibilité des autres. L'émotion augmente en proportion du nombre de ceux qui la partagent, et de la force des signes que l'assemblée donne de son émotion.

Voyez jouer Mérope ou Zaïre à Versailles, où le respect pour le prince ne permet pas aux spectateurs de manifester les impressions qu'ils reçoivent, vous serez moins touché qu'au théâtre de Paris, où le public exprime librement ce que l'auteur et l'acteur lui font sentir. Lisez seul les belles scènes de Corneille, vous en sentirez moins le sublime que si vous les lisiez avec quelques hommes de goût, ou que si vous les entendiez au théâtre.

Dans une assemblée, le même sentiment passe dans des hommes dont la situation, les caractères, les opinions, ne sont pas les mêmes. Alors le philosophe le plus ferme est du plus au moins comme cet homme sensé qui rougissoit de mêler ses larmes à celles d'un auditoire que faisoit pleurer un mauvais prédicateur; il répétoit souvent: « Il ne sait ce qu'il dit, il ne sait ce qu'il dit, » et n'en pleuroit pas moins.

Il conservoit du moins assez de bon sens pour sentir l'ineptie de l'orateur : mais ces impressions générales troublent souvent le jugement des hommes qui en ont le plus.

La persuasion de nos semblables porte en nous le sen-

timent de la persuasion. La croyance est un sentiment contagieux, et les passions le donnent plus souvent que la raison.

Aussi les anciens, qui sentoient ces vérités, cherchoient-ils, en parlant au peuple, à exciter les passions : dans leurs démocraties, les orateurs du premier ordre, les Cicéron, les Démosthène, les Eschine, employoient bien plus la force de l'imagination que celle du raisonnement. C'est par de grands mouvements, par du pathétique, par des figures sublimes, qu'ils maîtrisoient une assemblée. Ils avoient plus de charmes que de logique. Ils savoient persuader, et négligeoient de convaincre.

Mais, depuis l'invention de l'imprimerie, depuis qu'il est devenu rare de parler à un grand peuple assemblé, l'éloquence a dû changer. Quand il a fallu se borner à se faire lire, il a fallu discuter et raisonner plus qu'émouvoir. Aussi plusieurs de nos écrivains médiocres sont-ils supérieurs en méthode et en logique aux plus grands orateurs de l'antiquité. Il est vrai que nos meilleurs écrivains leur sont inférieurs dans le genre d'éloquence propre à exciter les passions.

Cinq cents personnes qui liront séparément un discours le liront de sang froid. Le sentiment de croyance, qui a ses degrés de force et de foiblesse comme tous les autres, ne deviendra pas en eux un enthousiasme insensé, l'amour effréné de leur propre opinion. On n'échauffe point un public épars comme un public assemblé; on discute les livres, on les approuve, on les réfute froidement. C'est avec transport ou indignation qu'on embrasse ou que l'on condamne l'opinion de l'orateur :

nos raisonneurs dont on lit les ouvrages ne peuvent donc être dangereux; et, chez les nations les plus éclairées, un orateur pourroit encore inspirer à la multitude ses opinions, ses passions, et ses erreurs.

Page 41, vers 26:

Il jouit dans nos cœurs, c'est là sa volupté.

Puisque l'Être-Suprême a fait de l'amour du plaisir et de la crainte de la douleur les ressorts qui meuvent les êtres, il est digne de sa bonté de leur donner plus de moyens de jouir que d'occasions de souffrir, d'autant que le sentiment de la douleur physique est plus vif en nous que celui du plaisir physique. Il me semble que souvent l'homme seul empêche l'homme de jouir : les mauvaises lois, les usages absurdes, les fausses opinions, certaines erreurs qui semblent attachées à notre espèce, font plus de malheureux que la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'idée consolante d'un Dieu bon, d'un Dieu qui se plaît au spectacle de nos plaisirs, doit nous rendre bons; parcequ'il est de la constitution de l'homme d'imiter ce qu'il respecte, ce qu'il admire, ce qu'il adore.

Page 43, vers 14:

Et c'est dans ces beaux jours que les rois de la terre...

Je me suis étonné plus d'une fois que, dans les républiques modernes, le droit de faire la guerre ou la paix fût déposé entre les mains d'un petit nombre, et que l'action la plus importante des sociétés fût décidée par des hommes qui ont souvent des intérêts opposés à celui de la société. Combien de ministres, pour se rendre né-

cessaires, ou pour contrarier un ministre, ont imaginé d'embraser le monde ! De dix guerres qui affligent l'Europe, à peine y en a-t-il une qui puisse être de quelque avantage au peuple qui la commence. Souvent une nation est attaquée par celle des nations qui auroit le plus d'intérêt d'être son alliée ou de rester en paix. L'incertitude où l'on est toujours des intentions de ses voisins oblige les gouvernements à entretenir des armées toujours subsistantes ; mais ces armées menacent autant les lois, le prince ou la liberté, qu'elles rassurent le citoyen contre l'étranger.

PAGE 45, vers 8 :

Des graces, des plaisirs, source aimable et féconde.

Lucrèce dit :

Nec sine te quicquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, neque amabile quicquam.

Ibid., vers 13 :

La nature est enfin digne de ta présence.

La sève en action et surabondante dans les végétaux leur a fait pousser ces fleurs qui doivent les reproduire. Une surabondance d'esprits, un superflu de vie, un excès de sensibilité active, sollicitent en même temps les animaux aux plaisirs de l'amour. On peut suivre les gradations par lesquelles les hommes passent, de l'engourdissement et de la tristesse dans laquelle ils se trouvoient vers la fin de l'hiver, à cet état de vie et de joie où ils se trouvent lorsque le soleil entre du signe du bélier dans celui du taureau. Nous avons commencé par avoir un

nouveau sentiment de nos forces et plus d'activité. Nous avons reçu une multitude de sensations nouvelles qui ont exercé agréablement nos facultés. Bientôt l'espérance ajoute en nous, et peut-être dans la plupart des animaux, à la vivacité des sentiments et des sensations. Enfin le sixième sens se déclare dans ce moment où les êtres animés sont dans une joie vive qui s'augmente dans chacun d'eux par le sentiment de la joie universelle.

PAGE 45, vers 16, 17:

Des chants multipliés dans les airs se confondent,
Et volent des coteaux aux vallons qui répondent.

Le plaisir que nous fait le chant des oiseaux n'est pas précisément de la même sorte que celui que nous fait une belle musique: le chant des oiseaux n'a que de la mélodie sans mesure, sans accord, sans harmonie; mais cette mélodie, sur-tout dans le rossignol et la fauvette, est très touchante, et porte à l'ame une impression voluptueuse. Le chant de l'alouette, composé de transitions subites d'un ton à l'autre, et de sons aigus qui se succèdent rapidement, a le caractère de la gaieté. Le mélange des chants de tous les oiseaux est agréable, c'est le cri de la joie et de l'amour; il en rappelle l'idée, et toute idée d'un sentiment le réveille en nous plus ou moins vivement, selon notre situation, notre âge, notre caractère.

PAGE 45, vers 20:

Ils semblent inspirés par une ame nouvelle.

Un caractère que leur donne le sentiment dont ils sont remplis, c'est la confiance. Les oiseaux les plus timides,

les plus sauvages, ne cherchent point alors à s'éloigner de l'homme et de ceux des animaux qui ne sont point trop ennemis de leur espèce. Pleins du sentiment d'amour, ils semblent l'étendre sur tout ce qui respire. Il semble qu'ils ne puissent ni craindre ni fuir aucun des êtres qui peuvent aimer. Alors le rossignol, le pinson, le chardonneret, chantent sur les arbres sous lesquels je me repose. Ils me regardent avec une sorte de curiosité et de bienveillance, et ma présence ne suspend ni leurs chants ni leurs caresses.

Page 48, vers 2 :

Tout desire et jouit : l'homme seul sait aimer.

La pudeur est naturelle à la femme, puisque, par la résistance, elle excite les desirs, et qu'elle ajoute un prix aux faveurs qu'elle doit accorder : ce sentiment, joint à la durée que doit avoir entre l'homme et la femme l'association que commence l'amour, et que prolonge l'éducation des enfants, fait entrer nécessairement dans l'amour de l'homme plus de moral que dans l'amour des animaux. Quand le jeune homme, plein de forces et d'espérances, se découvre une puissance nouvelle, une faculté de plus, un nouveau moyen de jouir, s'il n'est point contrarié sur les desirs que son nouveau sens fait naître, il est au moment le plus heureux de sa vie ; la confiance, la franchise, le courage, l'amitié, la bonté, toutes les passions qui d'ordinaire tiennent au contentement, se manifestent en lui ; elles brillent dans ses yeux, elles s'expriment par des manières douces et vives, par des plaisanteries, par des jeux. Le moral de l'amour ajoute

encore à ses plaisirs; l'amour d'une femme estimable le rassure contre la défiance de lui-même; il jouit de l'admiration qu'il a pour elle, et du bonheur de posséder ce qu'il admire; son amour est une sorte d'enthousiasme qui donne à son ame de l'énergie et de l'étendue. Cet amour inspire à la jeunesse le desir et les moyens de plaire; il lui fait sentir le prix de l'opinion, il plie l'humeur, il contient l'amour-propre, il le dirige, il le rend généreux; enfin il donne, augmente, ou rend plus aimables, des vertus qui font le charme de la société. C'est un de ces remèdes que la nature ne se lasse point d'opposer à tant d'institutions, de lois, de coutumes, d'usages, d'opinions, qui nous rendent tristes et barbares.

Page 51, vers 2, 3:

A l'amour maternel la nature confie
Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

Dans toutes les espèces, l'amour de la mère pour les enfants est beaucoup plus tendre et plus énergique que celui du père : cet amour est accompagné dans les femmes d'une activité inquiète, souvent de l'abandon de soi-même, et presque toujours des plus étranges illusions. La mère, plus foible, voit dans ses enfants un nouvel appui : lassée d'obéir, elle voit des êtres tendres dont elle va recevoir les premières caresses. De plus, les femmes sont plus sensibles que nous à la pitié, qui donne une sorte d'amour pour l'être foible et souffrant qu'on peut soulager; enfin il est fort probable qu'elles ont encore pour leurs enfants un sentiment non raisonné, effet de l'instinct, de l'organisation, et fondé, au moins en

partie, sur la douleur que leur cause l'abondance du lait dont leurs enfants les délivrent : cet instinct, cet amour, s'aperçoivent moins dans les sociétés polies que chez les sauvages que la superstition ou quelque opinion absurde n'ont pas dénaturés. On voit chez eux des mères désolées de la perte d'un enfant de quelques jours ; elles vont se rendre, plusieurs mois après sa mort, aux lieux où il est inhumé; elles y poussent des cris, elles s'y pressent le sein, et arrosent le tombeau de leur lait et de leurs larmes.

LES SAISONS,

POËME.

L'ÉTÉ.

ARGUMENT.

Le soleil et la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les éléments. Caractère de grandeur et d'opulence que l'été donne à la nature. Elle est moins variée qu'au printemps; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche et vaste paysage fait pour être vu pendant l'été; ses effets sur l'ame. Éloge de l'agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les laboureurs; leurs mœurs. L'été dans sa force. Puissance et majesté de la nature sous la zone torride; la chute du Nil; une forêt. Paysages tels qu'on les desire pendant la chaleur, et leurs effets sur les sens et sur l'ame. Tondaison. Fenaison, et gaieté des travaux champêtres. Un gentilhomme que la guerre avoit ruiné prend une ferme. Maturité des blés. Corvée et ses horreurs. Orage. Grêle. Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Épisode dans lequel sont renfermées plusieurs circonstances de l'été; un bain; la moisson; actions de graces après la moisson, etc.

L'ÉTÉ.

O TOI dont l'Éternel a tracé la carrière,
Toi qui fais végéter et vivre la matière,
Qui mesures le temps et dispenses le jour,
Roi des mondes errants qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble et brillante image,
Les saisons, leurs présents, nos biens, sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité
Quand tu la revêtis de grace et de beauté;
Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte;
Et des traits plus ardents répandus sur ta route
De l'équateur au pôle ont pénétré les airs,
Le centre de la terre, et l'abyme des mers;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut, s'organise, et sent son existence:
Le sable et le limon se sont-ils animés?
Dans les bois, dans les eaux, sur les monts enflammés,
Les germes des oiseaux, des poissons, des reptiles,
S'élancent à-la-fois de leurs prisons fragiles.
Ici le faon léger se joue avec l'agneau;
Là le jeune coursier bondit près du chevreau;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères

Résident des tribus l'une à l'autre étrangères;
Les calices des fleurs, les fruits, sont habités;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités;
Et des eaux de la nue une goutte insensible
Renferme un peuple atome, une foule invisible.
Comme un flot disparoît sous le flot qui le suit,
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent, Dieu puissant, lorsque ta voix féconde
Les appelle à leur tour sur la scène du monde:
Dévorés l'un par l'autre, ou détruits par le temps,
Ils ont à tes desseins servi quelques instants.
Mais si l'été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie,
Il augmente, il achève, il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.
Quel aspect imposant il donne à la nature!
Il ne la flétrit pas, il change sa parure:
Sans doute elle a perdu de sa variété;
Mais, simple avec grandeur, belle avec majesté,
Elle a pour ornements sa superbe opulence;
Nos biens sont sa beauté, sa grace est l'abondance.
Déja l'œil dans nos champs compte moins de couleurs;
L'été dans le parterre a relégué les fleurs.
Je n'irai plus chercher au bord de la prairie
Cet émail, ces beautés que le printemps varie.
Je porte mes regards sur de vastes guérets;
Je parcours d'un coup d'œil les champs et les forêts,

Un océan de blés, une mer de verdure.
Dans un espace immense il faut voir la nature;
Loin des riants jardins, loin des plants cultivés,
J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés,
D'où j'ai vu d'autres monts, formant leur vaste chaîne,
De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.
Un fleuve y serpentoit, et ses flots divisés
Baignoient dans cent canaux les champs fertilisés.
Je le voyois briller à travers les campagnes,
Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes,
S'approcher, s'éloigner, et d'un cours incertain
Se perdre et s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles
Commandoient à l'espace, et voloient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
Je voyois les moissons du soleil éclairées
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs et les cités;
Des prés déja blanchis, et des pampres fertiles,
Du peuple des hameaux entourer les asiles:
Le globe des saisons, dans les flots radieux
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, et la mer argentée,
Renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée.
C'étoit dans ces moments où l'excès des chaleurs

Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs :
Il sembloit qu'à moi seul la nature en silence
Étalât sa richesse et sa magnificence.

Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
Ces monts et ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupoient ma pensée, et portoient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme, et le bonheur.

J'admirois tes bienfaits, divine agriculture :
Tu sais multiplier les dons de la nature ;
Toi seule à l'enrichir forces les éléments ;
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
Sans toi ces végétaux que tu sais reproduire
Périssent en naissant, ou naissent pour se nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts ;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix,
Ils purent prononcer le saint nom de patrie,
Et connoître les mœurs ornements de la vie.
Bientôt les animaux, vaincus dans les déserts,
Esclaves des humains, se plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paisible ;
Le taureau lui soumit son front large et terrible ;
La génisse apporta son nectar argenté,
Aliment pur et doux, source de la santé.
L'agriculture alors nourrit un peuple immense,
Et des champs aux cités fit passer l'abondance.

La candeur, l'équité, la liberté, l'honneur,
Fut le partage heureux du peuple agriculteur;
Et lui seul, enrichi des trésors nécessaires,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
 Sénat d'un peuple-roi qui mit le monde aux fers,
Conseil de demi-dieux qu'adora l'univers,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
Des hameaux dispersés sur les monts d'Ausonie,
Des vallons consacrés par les pas des Catons,
Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
S'élançoit au printemps ton aigle déchaînée
Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.
Au retour des combats, tes vertueux guerriers
Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
Les arbres émondés par le fer des Émiles,
Les champs sollicités par les mains des Camilles,
De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.
 Peuple qui, des rochers de la Scandinavie,
Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie,
Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros,
Mais tu sais respecter l'habitant des hameaux;
Et du vil publicain, du noble tyrannique,
Il n'a point à nourrir le faste asiatique:
Il prend place au conseil près du trône des rois,
Sait penser, obéir, suivre et donner des lois.
 Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles

Est immolé sans cesse aux habitants des villes;
Et, dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
Nous honorons ici les talents superflus,
Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.
O toi par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
Ami de l'innocence, honnête agriculteur,
Qu'il est facile et doux de faire ton bonheur!
Ah! s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne, ou l'avide finance,
Si la loi le protége, il est heureux sans frais;
Auprès de la nature il sent tous ses bienfaits:
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères.
Content de ses plaisirs, de l'état de ses pères,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui;
Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
Vous le rendez heureux, volupté douce et pure.
Attachée à l'hymen, aux nœuds de la nature,
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux,
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
Ses enfants sont sa joie, ils seront sa richesse;
Il verra leurs enfants appuyer sa vieillesse,
Et, sur son front ridé rappelant la gaieté,
Prêter encore un charme à sa caducité.
Qu'il revient avec joie à son humble chaumière
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière!
Qu'il trouve de saveur aux mets simples et sains
Qu'une épouse attentive apprêta de ses mains!

La paix, la complaisance, et le doux badinage,
Aimables compagnons de son heureux ménage,
Entourent avec lui la table du festin.
Réveillé par l'amour, inspiré par le vin,
Versant à ses enfants le doux jus de l'automne,
Il chante ses plaisirs et le dieu qui les donne;
Sa fille, en souriant, répète ses chansons.
Mais voici le moment où l'astre des saisons
Arrive du cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflammée:
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts, et les mers.
Tout reçoit, réfléchit la clarté qu'il dispense;
Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlants;
Des coteaux entr'ouverts ils pénètrent les flancs;
Sous l'herbe épaisse encore ils sillonnent les plaines;
Les monts ont refusé le tribut des fontaines;
Le ruisseau languissoit, et meurt dans ses roseaux;
Le fleuve humilié sent décroître ses eaux;
Son rivage est flétri; la séve consumée
Déja ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit
Dans le limon poudreux tombe et s'ensevelit.
Le coursier sans vigueur et la tête penchée
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée;
Tandis que le pasteur sous des ormes touffus,

La tête sur la mousse et les bras étendus,
S'endort environné de ses brebis fidèles
Et des chiens haletants qui veillent autour d'elles.
La chaleur a vaincu les esprits et les corps;
L'ame est sans volonté, les muscles sans ressorts.
L'homme, les animaux, la campagne épuisée,
Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage ils ont vu les éclairs
Serpenter sur les monts, se briser dans les airs.
La nuit marche à grands pas, et de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine:
Son empire est douteux, son règne est d'un moment:
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament;
Des feux du jour passé l'horizon luit encore.
Où sont ces vents si frais qui devançoient l'aurore?
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos
A suspendu les jeux, les chants, et les travaux:
Tout est morne, brûlant, tranquille; et la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

O si l'astre puissant des saisons et des jours
Opprime les climats éloignés de son cours,
S'il devient si terrible aux zones tempérées,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le tropique embrasse, où le flambeau des cieux
Parcourt à l'équateur son cercle radieux!

C'est là que la nature et plus riche et plus belle
Signale avec orgueil sa vigueur éternelle:

C'est là qu'elle est sublime. Aux feux brûlants des airs
Opposant les grands lacs, les fleuves, et les mers,
Et commandant aux vents d'y porter la rosée,
Elle y rend la fraîcheur à la terre embrasée.
Le mélange fécond et des feux et des eaux
Y fait naître, y nourrit de puissants végétaux,
Titans majestueux, l'honneur de la nature.
L'hiver n'ose attenter à leur sombre verdure;
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux,
Ou leur cime s'élance et va fendre les cieux.
C'est là qu'un peuple errant du cocotier fertile
Reçoit ses aliments, sa boisson, son asile;
L'arbuste de Ternate enrichit ces climats;
Le soleil y mûrit l'odorant ananas,
Et ce bois dont les sels, portés de veine en veine,
Rendent son cours paisible au sang qui les entraîne.
Là se change en miel par la pulpe des roseaux;
Des baumes bienfaisants coulent des arbrisseaux:
Cet arbre épais et noir vous offre son ombrage;
Mais fuyez; la vapeur qui sort de son feuillage
Endormiroit vos sens du sommeil de la mort.
 Il est dans l'Atlantide, au Bengale, à Timor,
Des vergers qu'en tout temps chargent Flore et Pomone,
Et des champs où trois fois le laboureur moissonne:
Des nuages d'odeurs y flottent dans les airs;
De la terre embaumée ils volent sur les mers,
Et portent au nocher le plaisir et la vie.

O combien la nature imprima d'énergie
Au sol, aux végétaux de ces climats brûlants!
Elle étonne encor plus dans les êtres vivants.
Elle éleva pour eux des forêts étendues
Qui couronnent le globe et supportent les nues.
Ce colosse effrayant si puissamment armé,
Cet être qui de loin semble un mont animé,
L'éléphant y repose; il voit sous ces ombrages
Passer comme un torrent les races et les âges,
Et dans la douce paix coulent ses ans nombreux.
Sensible, mais cruel, terrible, et généreux,
Le lion s'y permet des meurtres nécessaires :
S'il poursuit des forêts les hôtes solitaires,
C'est pour calmer la faim dont il est dévoré;
Tandis qu'ivre de sang et de sang altéré,
Sans faim et sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre en se jouant déchire ses victimes.
Plus terribles encor, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre et des eaux,
Sur les deux éléments font craindre leur puissance.
Par ses cris menaçants le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.
Le monstrueux serpent de lui-même entouré
A l'aspect des troupeaux en sifflant s'y déploie;
Et, s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.
L'homme, les animaux, craignent moins ses fureurs
Que ces longs tourbillons d'insectes destructeurs

Qui partent des forêts, des marais, et des ondes;
Le nuage animé sur des plaines fécondes
Ravage les moissons, la verdure, et les fruits.
 Mais quels feux éclatants embellissent les nuits,
Lorsqu'aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,
Lorsqu'au vallon d'Aden, aux champs du Zamorin,
L'ombre vient d'orient voiler un ciel serein!
Des insectes sans nombre exhalent la lumière,
De feux errants sans cesse ils couvrent la bruyère;
Et, sur les bords des mers, ces phosphores vivants
Brillent sur les palmiers balancés par les vents.
 Tout est horrible ou beau sur ce brûlant espace;
C'est là que de la terre attirant la surface
Le soleil éleva les Andes et l'Atlas.
Jamais leur front serein n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu, des globes de fumée,
Sortent en rugissant de leur cime enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux,
Source de l'industrie, aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincelle.
Dans les flancs des rochers la nature immortelle
Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrents qu'ont nourris les orages;
A travers les rochers et les forêts sauvages,
Les empires puissants et les vastes déserts,

Leur cours impétueux les porte au sein des mers :
L'Orellane et l'Indus, le Gange et le Zaïre,
Repoussent l'océan qui gronde et se retire.
Dans ces mêmes climats, de ces gouffres sans fonds
Il fait monter aux cieux les trombes, les tiphons,
Des fleuves suspendus, des colonnes liquides.
Près du cap dont Gama franchit les bords arides,
Semblable à ces vapeurs qui couvrent un volcan,
Repose sur les monts le terrible ouragan;
Il s'ébranle, mugit, lance des clartés sombres,
Et part environné du tumulte et des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errants;
Il tourne autour du globe, et roule des torrents.
Les cités, les forêts qu'il brise à son passage,
Couvrent de leurs débris la zone qu'il ravage.
Il soulève les monts, bouleverse les mers,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts,
Dans ces champs enflammés de la vaste Libye,
Solitude sans eaux, sans verdure, et sans vie,
Où des sources de feux, un fleuve étincelant,
Tombent du haut des airs sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît, tout végète ou respire,
Y combat la nature, y détruit son empire.
Sur cet espace inculte, aride et sans couleur,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur,
Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatants la stérile étendue.

Hélas! ce ciel d'airain, ce soleil irrrité,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit, tout périt. Sirius en furie
A dévoré la séve; il menace la vie.
O que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds
Où j'ai vu des torrents rouler du haut des monts
A travers les rochers et la sombre verdure!
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure
Où des monts de Luna qui portent son canal
Tombe le Nil immense en voûte de cristal!
Je verrois rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel serein les humides vapeurs
De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes sens et ma pensée;
Et là, couronné d'ombre, entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'équateur.
Et vous, forêt sacrée, espaces frais et sombres,
Séjour majestueux du silence et des ombres,
Temples où le druide égara nos aïeux,
Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses dieux,
Qu'il m'est doux d'échapper sous vos vastes ombrages
A la zone de feu qui brûle ces rivages!
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur;
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur;
Je ne sais quoi de grand s'imprime à mes pensées.

Ce dôme ténébreux, ces ombres entassées,
Ce tranquille désert, ce calme universel,
Leur donne un caractère auguste et solennel.
Tout semble autour de moi plein de l'Être-Suprême.
Là je viens sous ses yeux m'interroger moi-même;
Là, contre les erreurs d'un monde corrompu,
Je munis ma raison, j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux, ô bienfaiteur des mondes:
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes;
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité,
Le respect pour tes lois, et sur-tout la bonté.
Puissé-je, loin des cours, du vice, et des orages,
Aimer, faire le bien, et chanter tes ouvrages,
Et libre, exempt d'erreurs, et du monde oublié,
Cultiver les beaux arts, les champs, et l'amitié!
Mais souvent le zéphyr agite la verdure;
Le feuillage frémit, se souléve, et murmure:
Chaque arbre est animé. Les chênes, les ormeaux,
Sont devenus pour moi des compagnons nouveaux.
Je rentre en ce moment dans le monde sensible;
Et les bois, dépouillant leur majesté terrible,
Ne sont plus à mes yeux qu'un paisible séjour,
Où ne pénètrent point le tumulte et le jour.
Si je veux habiter de plus riants asiles,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles,
Le long de ce coteau qui dérobe un vallon
An souffle de Borée, au vol de l'Aquilon:

Une eau calme et limpide y descend des collines,
Et des plants de Pomone abreuve les racines :
Ce vent foible et léger qui vole sur les eaux,
Et qui suit dans les bois la course des ruisseaux,
Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage.
Il m'apporte le frais et l'odeur du feuillage.
La prune suspendue à ces rameaux féconds,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature,
Sur ces arbres touffus sortant de la verdure,
M'offrent, pour tempérer mon sang trop allumé,
Leur chair délicieuse et leur jus parfumé.
Là le bélier docile à la voix qui le guide
Se plonge en frissonnant dans le cristal liquide :
Au signal du berger le dogue menaçant
Raméne sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier, les filles du village,
Rassemblés sous un chêne, à l'ombre du feuillage,
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon,
Bientôt à la brebis vont ravir la toison.
Elle arrive auprès d'eux; elle semble alarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La bergère, en flattant l'animal simple et doux,
Dissipe sa frayeur, le prend sur ses genoux;
Et la brebis, rendue à sa douceur timide,
Livre sans murmurer sa laine encore humide.
On médit en riant des seigneurs du canton;

De l'histoire du jour on passe aux fils Aimon.
Les enfants du hameau folâtrent dans la plaine;
L'un monte le bélier délivré de sa laine;
L'autre veut effrayer, caché dans les roseaux,
Ses jeunes compagnons se jouant dans les eaux;
Leurs cris, la cornemuse, et le chant des bergères,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.
Un jour sous les berceaux d'un verger écarté,
Contemplant ces pasteurs, partageant leur gaieté,
J'abordai le fermier, qui, de l'ombre d'un hêtre,
Observoit comme moi cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables moments!
Lui dis-je; et tous nos arts, nos vains amusements,
Valent-ils ces travaux que la joie accompagne,
Et la simplicité des jeux de la campagne?
Non, dit-il. J'ai connu vos plaisirs si vantés;
Ils sont trop peu sentis, ils sont trop achetés;
Je leur ai comparé les plaisirs du village:
J'y vis, je suis content, et bénis mon partage.
Jeune, et né d'un sang noble, à la guerre entraîné,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né:
Mais mes fonds dissipés, mes fermes consumées
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées,
Quand la paix couronna les succès de mon roi,
Je me vis sans fortune ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage:
Moi, plein du sentiment des forces de mon âge,

Des grands, des importants redoutant les hauteurs,
Leurs souris dédaigneux, leurs coups d'œil protecteurs,
J'allai dans un château, retraite vénérée
D'un guerrier vertueux, l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte, et parlant sans détour,
J'eus des fermiers, lui dis-je, et viens l'être à mon tour;
Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens qu'ont dissipés ma folie et la guerre;
Je vous demande à vivre, et veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles,
Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.

Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs,
M'embrassa, m'applaudit, mit fin à mes malheurs:
Et, depuis ce moment, la joie et l'abondance
Ont habité ma ferme et sont ma récompense.
Ici loin des Phrynés, de l'intrigue, et des grands,
J'emploie avec honneur mes jours indépendants.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses,
L'orgueil qui sied au pauvre, et l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur;
Dans la guerre ou la paix soldat ou laboureur,
Je pense en citoyen, et je sers ma patrie;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie,
Et sais la rendre utile au fond de ces hameaux,
Où la tendre amitié me lie à mes égaux:
Nous portons constamment sa forte et douce chaîne.

Unis dans le plaisir, compagnons dans la peine,
Satisfaits de nous voir, heureux de nous parler,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.
Dans les murs des cités l'artisan sédentaire,
Emprisonné dans l'ombre et sans société,
A son triste atelier sent mourir sa gaieté :
Il n'a point son ami qui, par un doux sourire,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.
Voyez-vous ces beautés au visage vermeil,
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil,
Ces vieillards, ces enfants que le travail rassemble?
Eh bien! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas au sommet du coteau,
Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.
Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante
Des faneurs promenoient la faux étincelante;
La sueur inondoit leurs membres palpitants :
Fatigués, harassés, ils paroissoient contents.
La fille du fermier, la bergère ingénue,
Sans corset, les pieds nus, la gorge demi-nue,
Le trident à la main retournant le gazon,
Au faneur égayé fredonnoit sa chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage,
Je les vis en riant se rendre sous l'ombrage,
Et bientôt se livrer au charme d'un festin
Qu'avoient assaisonné le travail et la faim.

Ciel! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévoroit tour-à-tour la framboise odorante,
Le lait de ses troupeaux, la fraise, et le pain bis,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis!
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
Quand on eut consumé les fruits et le laitage,
Le cidre petillant réveilla les cerveaux;
Il fit naître les chants, le rire, et les bons mots:
La folie et l'amour régnoient dans l'assemblée;
Les jeux et les baisers voloient sous la feuillée;
Et par des traits piquants, mais sans malignité,
La raillerie encore augmentoit la gaieté.
Colinette, en pressant une mûre nouvelle,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle:
On en rit; il s'éveille, et d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.
Heureux peuple des champs, vos travaux sont des fêtes!
Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes
A noirci les épis courbés sur les sillons.
La cigale a donné le signal des moissons.
O Dieu puissant et bon, père de la nature,
Achève tes bienfaits. Que la nielle impure,
Les insectes, l'orage, et les vents ennemis,
Respectent les présents que tu nous as promis.
Gouverneurs, intendants, ministres de nos maîtres,
Protégez, secondez les récoltes champêtres;
Puisse le laboureur moissonner librement

Ces champs où son travail fit naître le froment!
J'ai vu le magistrat qui régit la province,
L'esclave de la cour et l'ennemi du prince,
Commander la corvée à de tristes cantons
Où Cérès et la faim commandoient les moissons.
On avoit consumé les grains de l'autre année;
Et je crois voir encor la veuve infortunée,
Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
Se traîner en pleurant au travail imposé.
Si quelques malheureux, languissants, hors d'haleine,
Cherchoient un gazon frais, le bord de la fontaine,
Le piqueur inhumain qui préside aux travaux
Leur vendoit à prix d'or un moment de repos.
Il avoit arraché du sein de son ménage
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune et sage:
Mère tendre, inquiéte, elle avoit apporté
Un gage malheureux de sa fécondité,
Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même,
Image de l'Amour et de l'époux qu'elle aime.
Elle le vit bientôt abattu sur son sein
Y porter en pleurant et la bouche et la main;
Du lait qu'il demandoit la source étoit tarie.
La mère, ainsi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchoit par ses baisers à tromper leurs douleurs;
Aux pleurs de son enfant elle mêloit ses pleurs.
Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à sucer un fruit âpre et sauvage:

Le fruit est agréable à l'enfant affamé,
Qui sourit à sa mère, et semble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triste et cruelle,
Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment rester loin de son fils!
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris;
Et, courant au buisson qui lui servoit d'asile,
Elle l'y trouve, hélas! pâle, froid, immobile;
Il n'est plus. Elle jette un cri long et perçant,
Prend son fils, le soulève, et tombe en l'embrassant.
Sa bouche est entr'ouverte, et sa tête est penchée;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée:
Mais, levant vers le ciel et les mains et les yeux,
Et lançant des regards menaçants, furieux:
C'est vous, tyrans, c'est vous; c'est la faim, la misère;
C'est ce travail funeste... O ciel, venge une mère!
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,
Et le corps agité par un long tremblement:
La foule l'environne, et le peuple qui l'aime
La secourt en tumulte, et pleurant sur lui-même.
On l'emporte, on la suit: ce peuple infortuné
Sur ses riches guérets jette un œil consterné.
Il observe en tremblant plus d'un triste présage.
Les cris de la corneille ont annoncé l'orage:
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau:
Une sombre fureur agite le taureau,
Qui respire avec force, et, relevant la tête,

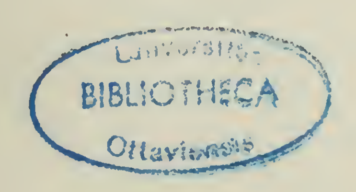
Par ses mugissements appelle la tempête.
On voit à l'horizon de deux points opposés
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever, et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre:
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout-à-coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue:
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.

Grand Dieu, vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés
Écrasent en tombant les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages:
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes
Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
Ah! fuyons ces tableaux; et, loin de ces rivages,
Allons chercher des lieux où le cours des orages,
Sans y lancer la foudre ou noyer les moissons,
A rafraîchi les airs et baigné les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore,
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs, où le ruisseau vermeil
Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage, errant sur les campagnes,
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes;
Un vent frais et léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons;

L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence,
Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un Dieu, Ce que j'ai fait est bien.
Lise le lendemain, au lever de l'aurore,
Coupe le tendre osier, le jeune sycomore,
Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les trésors que Cérès se prépare à donner.
La chasse, au même instant, dans le même bocage
Avoit conduit Damon, le seigneur du village.
Lise à peine comptoit trois lustres et trois ans;
Ses grands yeux étoient noirs, modestes, et perçants;
Sa taille, sa fraîcheur, ses graces naturelles,
Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.
Comblé dans les cités des faveurs de l'Amour,
L'idole de la mode, et le héros du jour,
Il avoit ces travers que son rang et l'usage,
Et sur-tout les succès, imposent à son âge;
L'exemple des vertus qu'il doit à son canton,
Les mœurs de son fermier, du sage Polémon,
Dont le sévère honneur veille sur sa famille,
Les larmes qui suivront la faute de sa fille,
Rien n'arrête un amant fougueux dans ses desirs,
Qui prend l'instinct pour guide et pour loi ses plaisirs.
A Lise de sa part des messagers fidèles
Vont porter des rubans, des bouquets, des dentelles;

Il veut plaire ou séduire, et croit de jour en jour
Rendre plus agréable ou l'amant ou l'amour :
Mais, toujours entouré de surveillants sévères,
Il maudit les parents, l'œil vigilant des mères.
Damon, savant dans l'art d'écarter les soupçons,
A ses soins assidus sait trouver des raisons :
C'est Polémon qu'il aime; il veut, dit-il, s'instruire,
Connoître son terrain, les grains qu'il peut produire;
Il est agriculteur; et Polémon ravi
Voit en lui son égal, son disciple, un ami.
Un jour dans un verger, au fond d'une tonnelle,
Damon aperçoit Lise, et Lucas auprès d'elle;
Il s'approche, il observe; il voit l'heureux Lucas
Autour du sein de Lise étendre un de ses bras,
Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne,
Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune et beau pasteur,
D'une chaste beauté modeste adorateur,
Avoit plu par ses soins, ses mœurs, et sa constance.
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance,
Ne le rend point jaloux. Il poursuit ses projets;
Il cherche les moyens d'en hâter le succès;
Et même il croit dès-lors sa victoire infaillible :
Lise est à moi, dit-il, puisque Lise est sensible.
Bientôt il s'aperçoit que, vers la fin du jour,
Au moment favorable aux larcins de l'amour,
Lise se rendoit seule au bord d'une onde claire,

7.



Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire,
Où d'épais alisiers, recourbés en berceaux,
De verdure et d'ombrage environnoient les eaux.
  O Lise! en quel état Damon va vous surprendre!
O sagesse! ô pudeur! pourrez-vous la défendre?
Lise part; Damon vole, et, par d'étroits sentiers,
Il arrive avant elle au berceau d'alisiers.
  Là, sous des arbrisseaux, dans un lieu frais et sombre,
Il attend que la nuit ait répandu son ombre.
Il voit bientôt noircir le vert de la forêt:
Prêt enfin de quitter son asile secret,
Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre;
Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.
Le corps demi-courbé, les genoux chancelants,
Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée;
D'un bruit sorti des eaux son oreille est frappée.
Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
Où l'onde en s'étendant arrondit son canal,
Et là d'un œil avide il cherche ce qu'il aime.
  Il voit... Ciel! quel objet!... C'étoit Lise elle-même.
Le jour du crépuscule et du globe argenté
Sous le voile des eaux éclairoit sa beauté.
Tel est dans un parterre un lis qui vient d'éclore,
Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore.
Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
Elle étale à Damon les trésors de son sein;

Le jais de ses cheveux, et l'eau sombre et verdâtre,
Opposés à sa gorge, en relèvent l'albâtre :
Tantôt une attitude, un geste, un mouvement,
Appelle sous les eaux les yeux de son amant.
  Bientôt Lise, à l'abri d'un dôme de feuillage,
Va prendre ses habits posés sur le rivage;
Les voiles dépliés vont couvrir ses appas :
Damon vole, s'élance, et Lise est dans ses bras.
  O Lise, il faut un prix à l'amour le plus tendre.
Ciel! où suis-je? ô Damon, qu'osez-vous entreprendre?
N'espérez rien de moi, Damon; retirez-vous.
O ma mère! ô Lucas!... Damon à ses genoux
Prodigue les serments, les larmes, les caresses;
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses :
Elle résiste à tout. Les pleurs de ses beaux yeux,
Des cris tantôt plaintifs et tantôt furieux,
Des mots qui vont au cœur, sa pudeur, et sa grace,
D'un amant effréné n'arrêtoient point l'audace.
Lise tombe à ses pieds en lui tendant la main,
Et relevant de l'autre un voile sur son sein,
Foible, la voix mourante, et la vue égarée :
O ciel! est-il donc vrai que ma honte est jurée?
Il n'en est point, dit-il, dans les plaisirs secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts?
Tout est enseveli dans l'ombre universelle.
Qui saura mon bonheur? Je le saurai, dit-elle.
Lise n'en dit pas plus; des soupirs, des sanglots,

Des cris demi-formés, succèdent à ces mots;
Sur ses genoux tremblants elle reste penchée.
Damon la voit pâlir, et son ame est touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu,
Damon pouvoit encor respecter la vertu;
Il en sentit l'empire, et lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenser, c'est le tort de mon âge;
C'est celui de mes sens, je saurai l'expier,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
Ces mots rendent à Lise et la vie et ses charmes:
Mais sa pudeur encor n'étoit pas sans alarmes;
Et, pour la rassurer, Damon part à regret.
Il fixe sur sa route un œil morne et distrait;
Les pleurs de la beauté, l'innocence offensée,
Des tableaux importuns, poursuivent sa pensée.
La nuit, fraîche et tranquille, inspiroit le repos;
Le sommeil même au crime accordoit ses pavots:
Damon est réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de son lit un vieillard vénérable:
O ciel! c'est Polémon, qui, sans verser des pleurs,
Sans se plaindre, oppressé sous le poids des douleurs,
Fatigué de sentir, paroissoit insensible:
Mais, sortant tout-à-coup de ce calme terrible:
Je suis vieux, je suis pauvre, et vous m'ôtez l'honneur,
Vous que nous respections, vous un vil suborneur!
Et pour perdre ma fille! une fille si chère!
O si vous aviez vu les larmes de sa mère!

Damon, je vais hâter l'instant de ma moisson,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
O ferme où mes travaux ont enrichi mon maître,
Jardins que j'ai plantés, arbres que j'ai vus naître,
Troupeaux que j'ai nourris, recevez mes adieux :
Ma fille loin de vous me fermera les yeux.
A ces mots, en pleurant, le vieillard se retire.
　Damon le suit des yeux, les détourne, et soupire :
Le mépris de lui-même est entré dans son cœur.
Il demeure immobile, abattu de langueur :
Mais il se lève, il part; sa démarche est rapide;
Il arrive à l'instant au pied du mont aride
Qui couvre le vallon où, pendant les beaux jours,
Lucas paît ses brebis, et chante ses amours.
　Lucas, qui l'aperçoit, s'épouvante à sa vue;
Mais il voit sur son front la gaieté répandue.
Damon lui prend la main; et Lucas étonné
Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné
Sous le toit vertueux que Polémon habite.
Le vieillard est troublé; son épouse interdite
S'élance vers sa fille en lui tendant les bras.
Lise jette un regard sur Damon et Lucas,
Rougit, baisse les yeux, et regarde sa mère.
Le front de Polémon devient sombre et sévère.
Damon est à ses pieds : O mon cher Polémon,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.
Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre;

Il aime, il est aimé : qu'il soit donc votre gendre.
Lise, un berger sans bien n'est pas digne de vous :
Que votre amant soit riche, et qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce coteau cette ferme nouvelle,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle,
Ces vergers dont les fruits l'enrichiront un jour,
Et ces larges noyers qui croissent à l'entour;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère!
O sage Polémon! si Lise vous est chère,
Il faut que dans deux jours ces amants soient unis;
Qu'après vous mes fermiers, aujourd'hui mes amis,
Contents de moi, de vous, et charmés l'un de l'autre,
Ils fassent à jamais leur bonheur et le vôtre.
Lise et l'heureux berger, la mère et Polémon,
Se regardoient l'un l'autre et regardoient Damon.
Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse;
Lise fait éclater sa joie et sa tendresse.
Les parents sont ravis; et Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté.
Des noces, des festins bientôt la douce image
Va porter la gaieté de village en village;
Et, dès le lendemain, les cris et les chansons
Ont annoncé l'aurore et l'instant des moissons.
Polémon, plein de joie, armé de sa faucille,
Vers ses sillons dorés a conduit sa famille.
De la riche Cérès les trésors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.

Déja des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons sur deux files rangée;
Un sentiment profond, pur, et délicieux,
Régne dans tous les cœurs, brille dans tous les yeux.
Lise, auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage,
A bientôt devancé les filles du village;
Et, nouveau laboureur, dans ce noble métier,
Lucas aux yeux de Lise est fier de s'essayer.
Ici Dolon sourit, agacé par Thémire;
Là Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.
Polémon en secret ordonne aux moissonneurs
D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.
Ces beaux jours ont banni l'envie et la misère:
Le pauvre donne au pauvre, et le riche est son frère.
Mais Lise et son amant ont vu naître le jour
Où le ministre saint doit bénir leur amour;
Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,
Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.
On leur dit les devoirs imposés aux époux:
Assurés de les suivre et de les aimer tous,
Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire
Ces aimables vertus que l'amour leur inspire.
A peine ces amants par des vœux solennels
Sont unis l'un à l'autre au pied de nos autels,
Que le sage pasteur rappelle à l'assemblée
Les trésors, les plaisirs dont la terre est comblée.
Grand Dieu, tu nous donnas les fruits et les moissons,

Et l'amour et l'hymen, les premiers de tes dons.
L'air, les feux, et les eaux, à tes ordres dociles,
Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.
Tu daignas seconder le travail de nos mains.
L'homme est cher à son Dieu; ce père des humains
Nous admet les premiers à ces festins champêtres
Où sa voix paternelle invite tous les êtres.
De sa vaste bonté tout ressent les effets;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir, c'est l'honorer: jouissons, il l'ordonne;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne,
Et reprenons gaiement un travail vertueux
Qui nous rendit toujours meilleurs et plus heureux.
    Après des chants de joie et de reconnoissance,
Le peuple se recueille. Il s'écoule en silence,
Et suit Lise et Lucas, qui, se donnant la main,
Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protége l'entrée:
Polémon les attend sous son ombre sacrée.
Tous deux avec respect tombent à ses genoux;
Et lui, levant les mains sur les jeunes époux,
L'œil humide de pleurs, d'une voix attendrie,
Bénit au nom du ciel le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au salon du festin,
Placé dans un bocage au fond de son jardin:
De convives pressés la table est entourée.
Chacun jette un regard sur la plaine dorée,

Et voit avec plaisir ses épis ramassés
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.
Le ministre sacré, le seigneur du village,
Imposoient à la joie et la rendoient plus sage.
On lisoit dans les yeux une douce gaieté,
Un contentement pur, l'amour, la volupté;
Et dans son calme heureux la troupe recueillie,
Jouissoit sans transports, badinoit sans folie.
Bacchus, dont le nectar anima les esprits,
Ne fit point retentir le tumulte et les cris;
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes;
Et Damon tour-à-tour recevoit dans ses bras
Polémon et sa fille, et la mère et Lucas.
Environné, pressé de ses vassaux qu'il aime,
Il est content de tous, et sur-tout de lui-même.

NOTES

SUR L'ÉTÉ.

PAGE 75, vers 14:

Tout se meut, s'organise, et sent son existence.

Le commencement de l'été semble être le moment où la nature est dans sa plus grande force et dans sa perfection. Dans les plantes cependant la végétation est affoiblie, parceque la terre n'a plus la même humidité qu'elle avoit au printemps : mais la végétation est prodigieuse dans les jeunes animaux; leur accroissement est sensible d'un jour à l'autre, du soir au matin. Dans les adultes, il y a moins de fermentation qu'il n'y en avoit au retour du soleil; nos liqueurs coulent dans leurs canaux avec plus de tranquillité; mais les muscles ont plus de souplesse, d'élasticité, et de force. C'est le moment de l'année où l'homme jouit le plus de la santé.

PAGE 76, vers 18:

Sans doute elle a perdu de sa variété.

Il ne reste de verdure que celle des vergers, des vignes, des forêts; et ses nuances ne sont point tranchantes. Les prairies commencent à blanchir, les blés à jaunir, et

le nombre des couleurs diminue : la curiosité étoit très agréablement occupée au printemps par la multitude et la vivacité des couleurs, ainsi que par la variété des chants des oiseaux et par celle des odeurs ; mais elle n'est pas également satisfaite pendant l'été.

Il y a des hommes dont l'ame n'a pas d'autre ressort que cet instinct de curiosité ; et ce sont les ames philosophiques ou foibles, des têtes profondes et des têtes frivoles.

Page 77, vers 4 :

J'irai sur l'Apennin, sur ces monts élevés.

Ce n'est plus qu'en parcourant un grand espace que l'œil trouve de la variété ; et la vue subite d'une grande étendue, comme de tout ce qui est grand et nouveau, nous cause dans les nerfs un ébranlement qui est suivi d'une forte tension : mais lorsque ce vaste espace est varié par des sites et des productions de différents genres, la sensation, qui n'est plus la même, s'affoiblit, et les nerfs se relâchent ; cet espace étendu ne jette point dans notre ame des idées de solitude, de privation, de danger, comme la vue de la mer ; il n'y jette point des idées de destruction, de chaos, d'absence de vie, comme la vue des glacières répandues sur les sommets des Alpes : alors l'admiration succède à notre étonnement, mais une admiration douce, dans laquelle entrent l'amour, l'espérance, et plusieurs sentiments qui la rendent délicieuse.

PAGE 78, vers 8, 9:

Et portoient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme, et le bonheur.

La force du soleil, la chaleur de ses rayons, ont épuré les liqueurs dans nos corps, facilité la circulation, et augmenté les esprits animaux; ces particules ignées, ces particules végétales et vivantes qui circulent autour de nous, qui nous pénètrent et que nous respirons, nous ont donné plus de force: mais la chaleur qui continue détend les muscles, porte du relâchement dans le genre nerveux, et donne quelque tendance au repos; les inquiétudes vagues, la curiosité vive, l'activité sans objet, diminuent; il leur succède un contentement doux et solide; on se trouve plus disposé aux réflexions, et l'on n'en est pas détourné, comme au printemps, par une multitude de sensations nouvelles. ces réflexions ne sont point tristes; la santé dont on jouit, les biens dont on va jouir, la lumière qui éclaire tous les objets et qui ôte à la nuit même ses ténèbres, tout dispose l'ame à une douce joie: mais c'est sur-tout à l'impression de la chaleur que l'homme doit ce contentement, ce calme agréable dont il jouit.

La douleur, la crainte, la colère, les desirs violents, tous les sentiments, toutes les passions qui sont des modes de la douleur, tendent les nerfs et les muscles. Le plaisir au contraire, la joie, l'espérance, la tendresse, l'amour du beau, tous les sentiments qui sont des modes du plaisir, relâchent modérément les nerfs et les muscles, etc.

La chaleur, dans un corps bien constitué et qui n'est point obligé à des efforts, donnant aux nerfs et aux muscles le même relâchement modéré que le plaisir, fait éprouver à l'ame un état agréable, un bien-être dont elle se rend compte: c'est alors que la simple existence est un bien, et qu'on pourroit se dire, Je suis bien, parceque je suis. C'est alors qu'à l'ombre des arbres, sur un gazon frais, près des eaux qui tempèrent les feux de l'été sans empêcher de les sentir, l'esprit abandonné à la rêverie, le cœur content, les sens tranquilles, on jouit pendant quelques moments d'un repos délicieux et semblable à celui qui succède aux plus grands plaisirs.

Nos plaisirs, dans le printemps, tiennent plus aux sensations, à l'imagination, aux illusions; ils sont plus, dans l'été, l'effet de la réflexion.

PAGE 80, vers 11:

Auprès de la nature il sent tous ses bienfaits.

Nos plaintes éternelles calomnient la nature. On a donné à l'homme la triste habitude de s'avouer malheureux: mais le bonheur n'est pas aussi rare que nous le crient des charlatans qui exagèrent nos maux et nous vantent leurs remèdes.

Si on entend par bonheur une suite de sensations délicieuses, une chaîne non interrompue de ce qu'on appelle des plaisirs, le bonheur est rare; mais il est un grand nombre d'autres jouissances que nous ne comptons pas, et qui nous rendent heureux.

Le premier instinct de l'homme, qui ne le quitte jamais, le principe de son activité, c'est le besoin de sen-

tir son existence, d'avoir la jouissance de ses forces, de ses sens, de son ame, de sa vie. Nous avons reçu de la nature une multitude de facultés et d'organes; et l'homme est heureux toutes les fois que le libre usage de ses organes, de ses facultés, lui donne un sentiment vif de son être. Il est heureux non seulement lorsqu'il se livre aux nobles affections de l'ame, telles que l'amitié, l'amour de la patrie, la générosité, la bienveillance; il est heureux non seulement lorsqu'il exerce sa vue, son oreille, son tact, son odorat, son goût, la force de son corps, l'adresse et l'agilité de ses membres; mais il l'est encore par l'exercice de sa mémoire, de son jugement, de son imagination.

Il n'est guère de douleur que ne charment les sentiments honnêtes, que ne suspendent la pensée et le travail; le seul homme véritablement malheureux est celui qui ne peut ni aimer, ni agir, ni mourir.

PAGE 80, vers 15:

Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.

La plupart des animaux et les hommes sont destinés à se procurer leur subsistance par la chasse, ou par de certaines nourritures qu'ils ne trouvent pas facilement. Il faut, pour se conserver, qu'ils combattent ou qu'ils fuient des ennemis; il faut, pour se perpétuer, qu'ils suivent le sexe, qui ne fuit pas, mais qui se fait suivre; ils sont enfin organisés de manière qu'une certaine mesure de mouvement leur est absolument nécessaire. Si les hommes sont dans un état où ils puissent aisément et sans peine trouver leurs aliments, assurer leur con-

servation, perpétuer leur espèce, ils sentiront une inquiétude vague, un besoin d'action. Ils seront comme ces serins que nous enfermons dans des cages où ils ont leurs femelles auprès d'eux, et des vivres en abondance; ils sautent continuellement d'un bâton à l'autre : si vous leur ôtez ce mouvement en les attachant par une petite chaîne, ils engraissent, et meurent.

La nature nous ayant assez mal armés, soit pour prendre le gibier, soit pour repousser nos ennemis, nous ayant donné des enfants qu'il faut long-temps nourrir, conduire, et défendre, nous a mis dans la nécessité d'inventer; et, jusqu'à un certain point, cet exercice est nécessaire à la santé. Le mot de madame Geoffrin, *On meurt de bêtise,* renferme un grand sens. Il y a telles conditions où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, et où il n'est pas plus obligé au travail d'esprit qu'au mouvement. C'est dans cette situation qu'on éprouve l'ennui, dont les effets sont terribles pour le bonheur. Il y a une autre espèce d'ennui; c'est cette langueur de l'ame qui succède aux passions qui ont cessé, aux goûts vifs qui se sont éteints : les habitants de la campagne, par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, etc., sont préservés de ce triste état de l'ame.

PAGE 81, vers 25, 26 :

Le coursier, sans vigueur et la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

Langue il corsier già si feroce; e l'erba
Che fu suo caro cibo a schifo prende.

LE TASSE.

PAGE 82, vers 12:

Son empire est douteux, son règne est d'un moment.

Short is doubtful empire of the night.

THOMSON.

PAGE 82, vers 26:

C'est là que la nature est plus riche et plus belle.

On nie trop aujourd'hui l'influence des climats sur le caractère des nations.

Sans doute les hommes naissent par-tout avec les mêmes besoins; mais par-tout ils ne les éprouvent pas au même degré, et ils n'ont pas les mêmes moyens de les satisfaire.

Dans les pays du nord, le peu de substance des aliments, et peut-être la chaleur concentrée dans le corps de l'homme par le froid extérieur, font sentir beaucoup le besoin physique de la faim.

La nature fournit en abondance des aliments aux peuples du midi ; et il leur en faut peu , parceque ces aliments ont beaucoup de substance.

Dans les pays du nord, il faut beaucoup d'industrie pour se vêtir et se loger de manière à ne pas souffrir les rigueurs du froid.

Dans le midi, pour se garantir de la chaleur, il ne faut que des arbres, un hamac, et du repos.

Le Samoïède chasse, ouvre une caverne, coupe et transporte du bois pour entretenir du feu et des boissons chaudes; il prépare des peaux pour se vêtir.

Le sauvage d'Afrique va tout nu, se désaltère dans

une fontaine, cueille du fruit, dort ou danse sous l'ombrage.

Les peuples du nord doivent donc être plus occupés du soin de se procurer le nécessaire, et les peuples du midi du soin de se procurer l'amusement.

Dans le midi, le travail et la pensée fatiguent; les corps et les esprits ont une tendance au repos; l'homme y cherche moins à sentir son existence dans l'action; il se livre plus aux sensations, et il en reçoit une foule d'agréables. Il doit avoir moins que nous cette inquiétude machinale qui nous presse d'agir.

Les peuples du midi n'ont pas besoin d'inventer beaucoup, de retenir, de combiner un grand nombre d'idées; de là ils ont peu de suite dans l'esprit, et beaucoup d'inconséquence. Ils sont conduits par l'intérêt du moment, ils oublient l'avenir, et sacrifient la vie à un seul jour. Le Caraïbe pleure le soir son lit qu'il a vendu le matin pour s'enivrer d'eau-de-vie.

Les peuples du nord ont besoin de combiner beaucoup d'idées, d'avoir de l'industrie et de l'invention: ils doivent avoir plus de suite et de force d'esprit, plus de raisonnement et de raison; ils doivent avoir plus de persévérance dans les passions, un caractère moins souvent interrompu.

Les peuples du midi doivent avoir des enthousiasmes subits, des emportements fougueux, des craintes et des espérances sans fondement.

Le soleil et la terre, qui mettent de la différence entre l'ananas et la citrouille, entre l'âne et l'eléphant, mettent de la différence dans les fibres, les muscles, le sang,

le cerveau, et par conséquent le caractère du Nègre et de l'Anglois, de l'habitant du Brésil et du Groënlandois. Je sais bien que les institutions civiles et religieuses peuvent dans tous les climats changer, diriger les caractères des nations; mais ce ne sera ni par les mêmes lois ni par les mêmes moyens. C'est ce que pensoit le président de Montesquieu, à qui on a reproché trop légèrement et trop aigrement ses idées sur les influences du climat. Il est permis sans doute d'apercevoir les fautes de ce guide des législateurs, mais il faut en même temps respecter ses lumières et adorer ses intentions.

PAGE 84, vers 9:

Passer comme un torrent les races et les âges.

Here he sees
Revolving ages.

THOMSON.

PAGE 84, vers 23:

Le monstrueux serpent, de lui-même entouré.

Dans quelques unes des Antilles, dans le continent de l'Amérique méridionale, et dans l'Afrique, les serpents d'un pied de diamètre et de neuf à dix pieds de long sont assez communs. Mais j'ai voulu parler d'un serpent de la grandeur de douze à quinze pieds et d'une force prodigieuse, qui, dit-on, se trouve en Guinée et sur les bords de la Gambra. Selon quelques voyageurs, il s'entortille autour des plus grands animaux, les brise, et les dévore.

De lui-même entouré.

Il me semble que j'ai vu cette expression dans quelque poëte anglois ou allemand dont je ne me rappelle pas le nom.

PAGE 85, vers 14:

C'est là que de la terre attirant la surface...

Si j'avois suivi dans ce poëme le véritable système du monde, j'aurois principalement attribué l'élévation des terres de l'équateur à la rotation de notre globe, qui doit donner une force centrifuge aux parties de ce globe situées sous la ligne: mais dans le printemps j'ai supposé la terre immobile; il ne falloit pas la faire mouvoir dans l'été, et suivre, comme Thomson, tantôt le système de Ptolémée et tantôt celui de Copernic.

PAGE 86, vers 27:

Des sables éclatants la stérile étendue.

The wide glittering waste of burning sand.

THOMSON.

PAGE 87, vers 22:

Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses dieux.

Dans les forêts, l'obscurité dont on ne voit point les bornes, et le silence qui fait sentir l'absence des êtres animés, inspirent une sorte de crainte qui devient facilement religieuse: presque tous les peuples ont placé dans les forêts quelques unes des puissances invisibles qu'avoit créées leur imagination; mais s'ils ont souvent divinisé les chênes, les grands ormes, etc., ce n'est pas seulement un effet de la crainte.

L'homme sauvage sent qu'il se meut parcequ'il est animé, et il suppose animés tous les êtres dans lesquels il voit du mouvement; de là les dieux des eaux, les puissances de l'air, les divinités des bois, etc. Dans un poëme anglois, intitulé *l'Hermite*, on fait descendre en Écosse un habitant d'une de ces Orcades où il ne croît aucun arbre: l'Orcadien est fort étonné à la vue d'un grand poirier chargé de fruits, il l'admire; on lui fait goûter des fruits, il les trouve excellents; il s'elève un vent qui agite les feuilles de l'arbre, l'Orcadien se prosterne devant lui et l'adore. Cette fiction est très philosophique.

Page 91, vers 7, 8:

Je viens redemander au travail, à la terre,
Mes biens qu'ont dissipés ma folie et la guerre.

Un reste de préjugé gothique jette encore une sorte d'avilissement sur l'agriculture; et le métier de laboureur feroit encore rougir quelques descendants des Francs, des Normands, des anciens barons, des commis à la barrière.

Page 92, vers 12:

Eh bien! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.

Dans tous les lieux, dans tous les temps où de fausses opinions, la rivalité, et l'intérêt personnel, ne divisent pas les hommes, ils ont du plaisir à se rencontrer, à vivre ensemble; c'est ce sentiment que les philosophes anglois appellent instinct de bienveillance, et que nous nommons humanité. La bonté, la générosité, sont les effets de ce sentiment, ou plutôt ses modifications. Il y a

un plaisir attaché à la bonté, à la générosité; plaisir simple, indépendant de la réflexion et des retours sur soi-même; sentiment vif et assez vif pour égarer et donner beaucoup d'illusions. J'ai vu des personnes de l'un et de l'autre sexe, maîtrisées par cet instinct de bienveillance, servir, et servir souvent avec plus de zèle que de discernement et de justice, quiconque avoit besoin d'elles. J'en ai vu prendre les sentiments, épouser les intérêts des autres, et entrer dans leur situation, au point de perdre leurs sentiments, d'oublier leurs intérêts et leur situation. J'en ai vu se repentir d'avoir cédé à leur bonté, à leur générosité, et m'avouer qu'elles avoient été entraînées par une force irrésistible. Cette bienveillance, cette humanité, tient plus au sentiment d'amour qu'elle n'est l'effet de la pitié, quoique la pitié lui donne une extrême activité.

Page 93, vers 19:

La cigale a donné le signal des moissons.

Le P. Vanière, *Économie rurale*, dit:

Messores arguta vocat stridore cicada.

Page 94, vers 1:

J'ai vu le magistrat qui régit la province.

Les beaux chemins sont un bien et un très grand bien; mais la corvée est un mal et un très grand mal : elle accable le malheureux; elle lui fait sentir à l'excès le poids de la servitude; elle l'oblige à donner à l'état, dont il ne tire ni secours ni protection, une partie de son travail, qui est sa seule propriété. Ce travail ne pourroit-il pas lui être payé par les possesseurs des fonds?

Ne pourroit-on pas tenter dans d'autres généralités ce que vient d'exécuter un intendant (1) connu par la supériorité de ses lumières et par son zèle extrême pour le bien? Ne pourroit-on pas, à l'exemple des Romains, employer les troupes à la construction et à la réparation des chemins? Henri IV et Louis XIV leur ont fait construire des canaux.

PAGE 94, vers 13, 14:

Il avoit arraché du sein de son ménage
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune et sage.

Je savois sans doute que la loi n'ordonnoit pas aux femmes d'aller à la corvée; mais je savois aussi qu'on oblige quelquefois les paysans de construire dans quinze jours un chemin qu'ils ne peuvent construire que dans un mois, et alors les femmes travaillent avec eux. Je sais encore qu'on commande souvent des corvées dans un temps près de celui des moissons ou d'autres récoltes. Ces abus ne sont pas du législateur, mais de ceux qu'il emploie.

PAGE 96, vers 9, 10:

Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.

A boding silence reigns.
Dread thro' the dun expanse.

THOMSON.

PAGE 106, vers 9:

Jouir, c'est l'honorer: jouissons, il l'ordonne.

On doit supposer que M. le curé n'invite ses paroissiens

(1) M. Turgot.

à jouir des biens qu'ils doivent à leur travail et à la nature, qu'autant que leurs jouissances ne seront point contraires à l'ordre, aux bonnes mœurs, à la justice, à leur santé, à leurs devoirs d'hommes, de citoyens, de cultivateurs. M. le curé pense, comme Bernier, « que « la privation d'un plaisir innocent est un très grand « péché. »

LES SAISONS,

POËME.

L'AUTOMNE.

ARGUMENT.

Tableau général des présents et des plaisirs que promet l'automne. Invitation aux magistrats et aux jeunes écoliers de se rendre à la campagne, et d'y passer le temps des vacances. Calme de la nature au commencement de cette saison; ses effets sur les animaux et sur l'homme. La chasse, la pêche, le mouvement, sont les remèdes contre la mélancolie, à laquelle cette saison dispose. Vie heureuse d'un gentilhomme de campagne. Second moment de l'automne; les vendanges, les vents, les pluies : peinture des glacières sur les sommets des grandes montagnes, et l'origine des fleuves et des ruisseaux. Les engrais des terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglois. Il est nécessaire que le gouvernement protége et soulage les cultivateurs. Dernier moment de l'automne; il attriste l'ame. Les vapeurs. Langueur de tous les êtres. Les oiseaux se rassemblent; leur départ. L'homme se retire dans les villes.

L'AUTOMNE.

O vous qu'ont enrichis les trésors de Cérès,
Préparez-vous, mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présents, terre heureuse et féconde;
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant automne, accorde à nos desirs
Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, et des jours sans orages.
Il vient environné de paisibles nuages;
Il voit du haut des cieux le pourpre des raisins,
Et l'ambre et l'incarnat des fruits de nos jardins.
De coteaux en coteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte et la joie insensée;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court, le thyrse en main, de pampres couronné.
Favoris de Bacchus, ministres de Pomone,
Célébrez avec moi les charmes de l'automne:
L'année à son déclin recouvre sa beauté.
L'automne a des couleurs qui manquoient à l'été.
Dans ces champs variés, l'or, le pourpre, et l'opale,
Sur un fond vert encor brillent par intervalle,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons

D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cérasonte au gazon des prairies
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
Quelles riches couleurs, quels fruits délicieux
Ces champs et ces vergers présentent à vos yeux!
Voyez par les zéphyrs la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaissée,
Le poirier en buisson, courbé sous son trésor,
Sur le gazon jauni rouler les globes d'or,
Et de ces lambris verts attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'été brûlant mûrit par ses chaleurs!
Jouissez, ô mortels, et par des cris de joie
Rendez graces au ciel des biens qu'il vous envoie;
Que la danse et les chants, les jeux et les amours,
Signalent à-la-fois les derniers des beaux jours.
Jouissez, hâtez-vous : la fanfare éclatante
Au peuple des forêts va porter l'épouvante;
Le cor fait retentir ses accents belliqueux,
Et Diane a donné le signal de ses jeux.

O qui peut sans regret s'enfermer dans les villes?
Malheureux qui jamais n'habitez nos asiles,
Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités,
Hélas! vos vains honneurs, vos tristes dignités,
La folle ambition, la fortune infidéle,
Vous écartent du port où ma voix vous appelle.

La campagne et mes chants ne sont pas faits pour vous.
Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts :
L'esclave de la cour, le flatteur de ses maîtres,
Ne sent ni les vertus ni les plaisirs champêtres.
Les visirs, les sultans, sont-ils fait pour goûter
Ces innocents plaisirs qu'ils voudroient nous ôter?
Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes,
Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes :
Venez jouir aux champs du tableau des vertus;
Suspendez un moment vos travaux assidus :
Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres ;
Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres;
L'opulent espalier vous montre ses rameaux,
Et Bacchus vous appelle au penchant des coteaux.
Et vous, de vos parents jeune et chère espérance,
Vous, à peine échappés aux périls de l'enfance,
Vous, martyrs de l'école et de ses faux docteurs,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs,
Et venez dans nos champs, sans pédant et sans livre,
Connoître le plaisir, et commencer à vivre.
Ici tout vous invite à des jeux innocents;
Ici vous jouirez des plus beaux de vos ans.
Esclaves qu'on déchaîne au retour de l'automne,
Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.
L'homme respire enfin sous un ciel tempéré;
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré :
Le soleil est voilé, mais son disque invisible

Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.
Quel calme sur les eaux, dans les bois et les airs!
Quel silence étendu règne sur l'univers!
L'alcyon s'est fixé sur les roseaux tranquilles,
Ou rase, en se jouant, les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux, des champs, et des forêts,
Moins ému, moins bruyant, semble jouir en paix;
Sa volupté moins vive est encor douce et pure.
Moi, je partage ici la paix de la nature;
Dans ces heureux vallons, sur ces riches coteaux,
J'ai senti le plaisir, je jouis du repos.
Automne, ciel tranquille, agréables retraites,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes.
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui
Ne succéder jamais le tourment de l'ennui!
Ah! nous étions heureux par la seule espérance;
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance!
L'homme a tout recueilli, n'a plus à desirer,
Et le cœur satisfait va cesser d'espérer;
Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la nature affoiblie,
Du soleil abaissé les rayons languissants,
Ne pourront ranimer nos esprits et nos sens.
Sortons de la langueur par un mâle exercice;
A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse.
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitants des airs, des forêts, et des eaux,

L'automne le commande, allons livrer la guerre.
Moi, nouveau Salmonée, armé de mon tonnerre,
Tantôt dans le taillis je vais au point du jour
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour;
Et tantôt, parcourant les buissons des campagnes,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit, s'écarte, et suit avec ardeur
L'oiseau dont les zéphyrs vont lui porter l'odeur:
Il l'approche, il le voit; transporté, mais docile,
Il me regarde alors, et demeure immobile.
J'avance, l'oiseau part, le plomb que l'œil conduit
Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit;
Il tourne en expirant sur ses ailes tremblantes,
Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
Souvent, quand le soleil dore le haut des monts,
Et que l'ombre alongée obscurcit les vallons,
Je descends dans un pré, vers un golfe paisible
Qu'environne un ombrage au jour inaccessible.
Là je vois le pêcheur, sur les flots ébranlés
Lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés,
Entourer d'un long cercle un peuple trop avide
Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
Les filets, en tombant l'un de l'autre écartés,
Réunis lentement sous les flots argentés,
Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes
Et ramènent vers moi les habitants des ondes.
Leur foule, en s'élançant de ces rets déployés,

9

Frappe le sable humide et bondit à mes pieds.
J'enlève quelquefois à l'eau pure et bruyante
La truite suspendue à la ligne tremblante.
Cent fois dans ma jeunesse aux rives des ruisseaux
J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux :
Avec quel mouvement d'espérance et de joie,
Vers la fin d'un beau jour, j'allois chercher ma proie!
A présent même encor, sous les rameaux naissants,
De l'oiseau de la nuit imitant les accents,
Des habitants des bois j'entends la troupe ailée
S'avancer, voltiger autour de ma feuillée :
J'écoute en palpitant leur vol précipité;
D'un transport vif et doux mon cœur est agité
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des druides.
O doux emploi des jours ! agréables moments !...
Mais l'automne offre encor d'autres amusements
Où le courage et l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs,
Et d'échos en échos roule dans ces déserts?
La Discorde, Bellone, ou le dieu de la guerre,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli;
Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée.

Et des chiens dévorants, en groupes dispersés,
De distance en distance autour de lui placés.
Là le coursier fougueux, levant sa tête altière,
Bondissant sous son maître et frappant la bruyère,
De la course tardive appelle les instants.
Mais on part, il s'élance; et des sons éclatants,
Sur les traces du cerf dont la terre est empreinte,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
Le timide animal s'épouvante et s'enfuit,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée;
Il devance en courant la vue et la pensée;
L'œil le suit, et le cherche aux lieux qu'il a quittés.
Ses cruels ennemis, par le cor excités,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs et des longs hurlements
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite.
Mais la troupe implacable, ardente à sa poursuite,
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute, et s'élance, et s'élève par bonds;
Il voudroit ou confondre ou dérober sa trace,
Se détacher du sable et voler dans l'espace.
Mais que lui serviront ses feintes, ses retours?
Les gazons, les taillis, révèlent ses détours.
On le suit dans ces bois, théâtre de sa gloire,

Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire,
Où, couvert de leur sang, consumé de desirs,
Pour prix de son courage il obtint les plaisirs.
S'il force un jeune cerf à courir dans la plaine
Pour présenter sa trace à la meute incertaine,
Le chasseur qui la guide en préviendra l'erreur.
Que fera-t-il? Tremblant, morne, saisi d'horreur,
Son armure l'accable, et sa tête est penchée,
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée;
Il s'arrête, il entend des cris plus menaçants,
Et fait pour fuir encor des efforts impuissants;
Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
A la troupe en fureur il oppose ses armes:
Mais ce vain désespoir ne lui sert qu'un instant;
Il tombe, se relève, et meurt en combattant.
La fanfare au chasseur annonce sa victoire.

Vous, nés pour les vertus, les travaux, et la gloire,
Venez, jeunes guerriers, noble sang des héros,
Échapper dans nos bois aux dangers du repos;
Développez en vous la force et le courage;
Préludez aux combats, dont nos jeux sont l'image;
Bravez la faim, la soif, l'inclémence des airs;
Combattez, foudroyez les tyrans des déserts:
Ils pourroient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
Des agneaux déchirés les membres palpitants;

Percez le sanglier qui court avant l'aurore
Renverser les sillons où le blé vient d'éclore;
Signalez par ces coups votre âge et vos loisirs;
Servez le peuple enfin même dans vos plaisirs;
N'imitez pas ces grands, ces nobles inutiles,
Qu'énervent la mollesse et le luxe des villes;
Voyez-les s'avilir et prétendre aux honneurs,
Esclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs,
De frivoles devoirs fatigués sans les suivre,
Accablés du soin d'être, et du travail de vivre.
O funeste loisir! ô poids affreux du temps!
Vous n'êtes point connu du citoyen des champs;
Il sait du jour qui passe employer la durée.
Au sommeil, à l'amour, sa nuit est consacrée;
Sans entrave, sans maître, et libre de choisir
Les moments du travail, du repos, du plaisir,
Il dispose à son gré tout le cours de sa vie.
Heureux qui, loin du monde, utile à sa patrie,
En enrichit la terre, en respecte les lois,
Et, dérobant sa tête au fardeau des emplois,
Aimé dans son domaine, inconnu de ses maîtres,
Se plaît dans le séjour qu'ont chéri ses ancêtres!
De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
Aux vains dieux du public il laisse leurs statues,
Par l'envie et le temps si souvent abattues.
Pour juge il a son cœur, pour amis ses égaux;

La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux :
Il peut trouver du moins dans le cours de sa vie
Un cœur sans injustice, un ami sans envie.
Il ne s'égare point dans ces vastes projets
Qui tourmentent le cœur incertain du succès,
Il ne peut être en butte à ces revers funestes
Qui souvent de la vie empoisonnent les restes :
Élever son troupeau, embellir son jardin,
Plutôt que l'agrandir féconder son terrain,
Par sa seule industrie augmenter sa richesse,
Voilà tous les projets que forme sa sagesse;
Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours
Par un chemin facile, et qu'il suivra toujours.
La Chine et le Japon, l'aiguille et la peinture,
N'ornent point ses lambris d'une vaine parure;
On y voit les portraits de ses sages aïeux :
Ils vécurent sans faste, il veut vivre comme eux;
Il regarde souvent ces images si chères
Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.
Ses yeux ont-ils besoin du vain luxe des arts?
Les cieux, les eaux, la terre, offrent à ses regards
Des forêts embrassant les cimes des montagnes,
Les ondes des moissons fuyant sur les campagnes,
L'émail des prés en fleurs, les vergers opulents,
Des fleuves et des lacs, ou sombres ou brillants,
Répétant le soleil, les masses des nuages,
Des troupeaux animant ces riches paysages,

L'opale et l'incarnat qui parent le matin,
Les couleurs d'un beau soir, où son œil incertain
Cherche, sans la trouver, la première nuance
Du pourpre qui finit, de l'azur qui commence.
Il voit l'astre des nuits répandant sa clarté,
Ou sortant à demi d'un nuage argenté;
Et les bruits suspendus, les couleurs effacées,
Livrent son ame heureuse à ses douces pensées.
  Mais n'a-t-il pas encor de plus riants tableaux?
L'homme des champs, ses goûts, ses plaisirs, ses travaux,
Le respect pour les dieux, la vérité champêtre,
La douce égalité de l'esclave et du maître,
L'amour et l'amitié dans leur simplicité,
Le mélange des mœurs et de la volupté:
Il voit le vrai bonheur, et le trouve en lui-même.
  Son cœur, toujours content de l'épouse qu'il aime,
S'il a quelque chagrin, n'en est pas consumé;
Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
C'est aux champs que l'hymen unit des cœurs sincères,
Et n'est point profané par des feux adultères;
Là l'époux, accablé sous le fardeau des ans,
Presse encor sa moitié dans ses bras languissants;
Là régnent la pudeur, la concorde, l'estime,
Et l'amour entouré des vertus qu'il anime.
Eh! quel plaisir encor pour ces époux heureux
D'élever dans leur sein les gages de leurs feux,
De voir à leur instinct succéder la pensée,

De préserver d'erreur leur raison commencée,
De guider leurs penchants, d'épurer, de former,
Ces cœurs que la nature instruit à les aimer!
Leur père est à-la-fois leur maître et leur modèle:
Il leur peint des vieux temps la probité fidèle.
Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs,
Et lorsque les vertus conduisoient aux honneurs,
Vos aïeux, leur dit-il, au prince, à la patrie,
Immoloient leur repos, leur fortune, et leur vie;
Ils habitoient la cour sans nuire et sans flatter;
Avant que d'obtenir ils vouloient mériter;
Et, sans descendre alors à de vils artifices,
Ils nommoient des aïeux, et citoient des services.
Il vante en leur présence un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit aux malheureux.
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire;
Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.
Souvent, aux jours de fête, à de sobres festins
Sa table hospitalière accueille ses voisins:
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée,
D'un nectar étranger la sève parfumée,
Ne flattent point chez lui le goût des conviés.
Le rapport des esprits que l'estime a liés,
L'enjouement sans folie, et l'amour sans foiblesse,
De l'amour paternel la sainte et douce ivresse,
Des serments de s'aimer que le cœur a dictés,
Voilà de ces festins les sages voluptés.

O vous, ô mes amis! en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre,
Ch***, couple heureux, respectables époux,
J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.
Mais le sombre horizon se refuse à l'aurore,
Et rend douteux long-temps le jour qui vient d'éclore.
Les voiles nébuleux sur la terre étendus
Entourent de la nuit les êtres confondus;
Les monts et les forêts, les champs et nos asiles,
Tout est environné des ombres immobiles.
Le voyageur s'arrête, et d'un œil incertain
Sonde l'obscurité qui couvre son chemin.
L'astre du jour pâli répand des clartés sombres,
Son disque sans rayons s'est montré dans les ombres;
Cet astre foible et pâle est plus grand à nos yeux.
Du météore humide enfin victorieux,
Il l'entr'ouvre, il l'éleve, et les vapeurs légères
Promènent sur les champs leurs ombres passagères.
L'aquilon les emporte au sommet du Taurus,
Les assemble en nuage autour de l'Immaüs,
En couronne l'Atlas, et de vapeurs nouvelles
Nourrit de ces grands monts les neiges éternelles.
Là des rochers rompus, renversés par le temps,
Image des débris du combat des Titans,
Aux voûtes de l'Olympe ont élancé leurs cimes,
Ou penchent suspendus sur le fond des abymes.
Sur ces monts hérissés, monuments du chaos,

Régne un repos profond, le calme des tombeaux;
Et, tandis qu'autour d'eux retentit le tonnerre,
Nul son n'est entendu sur leur front solitaire:
L'hiver, qui régne en paix sur ces tristes déserts,
Y semble avoir fixé le mouvement des mers
Au moment où des vents les fureurs irritées,
Élevoient, affaissoient les vagues tourmentées.
Ce solide océan, cette mer de glaçons,
Tous ces monts de cristal élevés sur les monts,
Ces rocs noirs et pendants, ces aspects formidables,
Conservent à jamais leurs horreurs immuables:
Le voyageur admire, et passe épouvanté.
L'aigle même en ces lieux n'a jamais habité;
Et l'astre qui les dore en ouvrant sa carrière,
Sans y porter la vie, y répand la lumière.

Fleuves majestueux, ce sont là vos berceaux,
Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux.
Vous les versez d'abord dans de sombres vallées;
Vous frappez à grand bruit des rives désolées;
Où le marbre ébranlé, se détachant des monts,
Tombe, roule, et bondit dans vos flots vagabonds:
Plus tranquilles enfin, sur une plaine immense
Vous portez la fraîcheur, la vie, et l'abondance.
Des nuages légers, dans l'air moins élevés,
Effleurant des coteaux les sommets cultivés,
Déposés sur le sable et le limon fertile,
Pénètrent les rochers, s'arrêtent sur l'argile,

Et s'échappant de l'antre où distilloient leurs eaux,
Forment en bouillonnant les sources des ruisseaux :
Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes ;
Ils vont confondre au loin leur murmure et leurs ondes.
S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal,
Et rouler sur l'arène un paisible cristal.
  Ainsi du sein des mers une mer de nuages
S'exhale, se répand, et part de leurs rivages,
Du liquide fécond pénètre l'univers,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.
  Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, et l'astre qui l'éclaire,
Préparent les mortels au retour des frimas.
Si le soleil encor se montre à nos climats,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance ;
La nature à grands pas marche à sa décadence.
  Mais la feuille en tombant du pampre dépouillé
Découvre le raisin de rubis émaillé ;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
Boisson digne des dieux, jus brillant et vermeil,
Doux extrait de la séve et des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre,
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.
  Bacchus, dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore

Les pampres enlevés aux portes de l'aurore;
Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos;
Ta liqueur inspira les muses, les héros;
L'espoir de s'abreuver de tes rubis liquides
Arma seul autrefois nos aïeux intrépides.
Quand le Gaulois vainqueur, de pampres couronné,
Poursuit le peuple-roi jusqu'au Tibre indigné,
La vigne est sa conquête, et des champs d'Hespérie
Il la porte en trophée au sein de sa patrie.
Ivre de vin, de joie, il repassa les monts;
Les Alpes répétoient ses cris et ses chansons,
Et les thyrses guidoient sa marche triomphante.
La Gaule à ton nectar dut sa gaieté brillante,
Le charme des festins, et le sel des bons mots,
L'art d'écarter les soins et d'oublier les maux.
  Cependant vers la vigne un grand peuple s'avance;
Il s'y déploie en ordre, et le travail commence.
Le vieillard que conduit l'espoir du vin nouveau,
Arrivé plein de joie au penchant du coteau,
Y voit l'heureux Lindor et Lisette charmée
Trancher au même cep la grappe parfumée;
Ils chantent leurs amours et le dieu des raisins.
Une troupe à leurs voix répond des monts voisins;
Et plus loin le tambour, le fifre, et la trompette,
Font entendre des airs que le vallon répéte.
Ce tumulte, les chants, les cris du vendangeur,
Fixent sur le coteau les regards du chasseur.

Mais le travail s'avance, et les grappes vermeilles,
S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles,
Colin, le corps penché sur ses genoux tremblants,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents;
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
Tandis que le raisin sous la poutre est placé,
Qu'un jus brillant et pur dans la cuve est lancé,
Que d'avides buveurs y plongent la fougère,
Où monte en petillant une mousse légère,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
  Le peuple se rassemble, il hâte son retour;
Il arrive, ô Bacchus! en chantant tes louanges,
Et danse autour du char qui porte les vendanges:
Ce char est couronné de fleurs et de rameaux,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
Le plaisir turbulent, la joie immodérée,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée;
Ils sont tous contents d'eux, du sort, et des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains:
Bacchus a suspendu la haine et la vengeance;
Il fait régner l'amour, il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés;
Dans leurs yeux entr'ouverts brillent d'humides flammes.
Ils font de vains efforts pour épancher leurs ames,
Et, pleins des sentiments qu'ils voudroient exprimer,

Tous deux en bégayant se jurent de s'aimer.
Alain, jusqu'à ce jour amant tendre et timide,
Puise dans le nectar une audace intrépide,
Et poursuit Alison qui résiste en fuyant :
Elle hésite, chancelle, et tombe en souriant.
Grégoire à Mathurine alloit porter son verre;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre;
Il a vu les lambris et le toit s'ébranler;
La table qu'il embrasse est prête à s'écrouler :
Il tombe, il la renverse, et la cruche brisée
Se disperse en éclats sur la terre arrosée.
On se léve en tumulte, on part, et les buveurs
Font retentir au loin leurs chants et leurs clameurs :
Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.
Il vient de l'occident, il vole sur leurs têtes,
Et passe en rugissant de vallons en vallons.
Tranquille en ce moment au bruit des aquilons,
Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages;
Il a mis ses trésors à couvert des orages :
Un vin jeune et fumeux embaume ses celliers;
Les gerbes de Cérès font ployer ses greniers.
Il a fait plus : déja la glébe retournée
Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année;
Déja le riche engrais qui les rendra féconds
Va ranimer les champs qu'ont épuisés leurs dons.
Veut-il voir tous les ans ses champs les plus rebelles
Étaler à l'envi l'or des moissons nouvelles?

Il apprendra cet art de choisir les engrais,
Ce grand art qu'à Townshend a révélé Cérès.
Triptolême nouveau, je viens te rendre hommage :
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage;
Ami du bienfaiteur, sans pouvoir l'imiter,
J'aspire à ses vertus, et j'aime à les chanter.
Dans les champs d'Albion, sur un sable infertile,
C'est toi qui le premier fis répandre l'argile,
Fécondas l'un par l'autre, et, du mélange heureux,
Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.
Au sol qu'une huile épaisse avoit rendu solide
C'est toi qui le premier mêlas le sable aride :
Par ses angles tranchants le limon divisé
Laissa sortir le blé du champ fertilisé.
Mais ton exemple encore instruisit ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie,
A contraindre les champs depuis peu moissonnés
D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple industrieux, que l'état encourage,
Des secrets de ton art apprit à faire usage.
La Tamise, en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs trésors; et des riches moissons
Qu'on vit sous les consuls border les flots du Tibre
Cérès avec plaisir couronne un fleuve libre.
Hélas! dans nos climats le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux,
Ne sait point par son art seconder la nature.

L'habitude et l'instinct dirigeant sa culture,
Il n'invente jamais, et tremble d'imiter;
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter;
Et, traînant à regret sa vie infortunée,
Il pense qu'aux douleurs les dieux l'ont condamnée.
Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix
Jusque dans cet asile où résident vos rois;
Allez au pied du trône exposer vos misères :
Des enfants malheureux se plaignent à leurs pères.
Opprimés, diroient-ils, dans tes vastes états,
O roi! nous gémissons, nous ne murmurons pas;
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sait dans ses malheurs que son roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, et formons ses vengeurs :
Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,
Nous avons conservé le dépôt des vertus;
Et le ciel, qui nous livre à l'horrible indigence,
Pour nous en consoler nous laissa l'innocence.
Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux;
Ces noms si saints, si chers, et de père et d'époux
Ne sont point au hameau de vains noms, mais des chaînes.
Hélas! ces doux liens, qui seuls charmoient nos peines,
Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs :
A nos tristes enfants nous léguons nos malheurs;

Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître.
C'est au nom de tes lois, c'est au nom d'un bon maître,
Qu'on vient à ces enfants arracher les secours
Dont l'amour paternel soutient leurs foibles jours.
De l'humble agriculteur, sans force et sans défense,
Des brigands effrénés dévorent la substance.
Nous respectons la loi, victimes des abus;
Avec joie à l'état nous offrons nos tributs :
Les cœurs des malheureux sont rarement avares.
Mais faut-il immoler à des monstres barbares
Le sang de nos enfants, le prix de nos travaux?
Faut-il seuls de l'état supporter les fardeaux,
Ou, loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères,
Aller porter nos pleurs aux rives étrangères?
  Ah! les rois sont humains, ils veulent être aimés;
S'ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés,
Ils voudroient les venger des oppresseurs avides,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des subsides.
C'est alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ses soins et ses travaux;
Et son aveugle instinct deviendroit du génie.
Il couvriroit de biens le sol de sa patrie;
Et le peuple des champs, plus riche et plus nombreux,
Rendroit heureux son prince en s'avouant heureux.
  Hélas! l'homme est forcé de se donner des chaînes;
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines;
Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui

10

Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui?
Le soleil, retiré vers l'humide Amalthée,
Jette un dernier regard sur la terre attristée:
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour et jouit un instant,
Cette terre, autrefois si belle et si fertile,
Se couvre d'herbe pâle et de chaume inutile.

Non, je ne verrai plus sa grace et sa beauté,
Les charmes du printemps, la pompe de l'été,
Les nuances du vert des bois et des prairies,
Le pourpre des raisins, l'or des moissons mûries.
Les arbres ont perdu leurs derniers ornements;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflements.
Doux zéphyr, qui le soir caressois la verdure,
Quel son, quel triste bruit, succède à ton murmure!
Les vents courbent les pins, les ormes, les cyprès,
Et semblent dans leur course entraîner les forêts;
Les arbres ébranlés, de leurs cimes penchées,
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil, sans force et sans chaleur,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur,
Éole étend sur nous la nuit et les nuages.
L'ombre succède à l'ombre, et l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie et son activité;
Les oiseaux sont sans voix, les troupeaux sans gaieté:
Ils ne reçoivent plus du dieu de la lumière
Ce feu qui fait sentir et vivre la matière.

La campagne épuisée a livré ses présents,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.
Dans ces jardins flétris, dans ces bois sans verdure,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
Ce concert monotone et des eaux et des vents
Suspendant ma pensée et tous mes sentiments,
Sur elle-même enfin mon ame se replie,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux, ces forêts sans concerts,
Ces champs décolorés, ce deuil de l'univers,
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles :
Je crois me retrouver à ces moments horribles
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas
Menaçoit à mes yeux, ou frappoit dans mes bras.
De CH*** expirant je vois encor l'image;
Je le vois à ses maux opposer son courage,
Penser, sentir, aimer, au bord du monument,
Et jouir de la vie à son dernier moment.
Objet de mes regrets, ami fidèle et tendre,
J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.
Malheur à qui les dieux accordent de longs jours!
Consumé de douleurs vers la fin de leur cours,
Il voit dans le tombeau ses amis disparoître,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.
Il voit autour de lui tout périr, tout changer;
A la race nouvelle il se trouve étranger;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie,

Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.
Cette idée est affreuse, et j'aime à m'y livrer;
Je céde avec plaisir au besoin de pleurer,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux et les crimes du monde,
Le poison des remords, les ennuis dévorants,
Les pleurs de la vertu, les succès des tyrans,
Et l'affreux désespoir, l'œil ardent, le teint blême,
Se roulant dans son sang qu'il a versé lui-même.
La crainte et la tristesse entrent dans tous les cœurs.
Ceux même de qui l'âge écarte les langueurs,
Ceux qu'amusent encor l'erreur et l'espérance,
Sentent moins le plaisir de leur douce existence.
La naïve Rosette et le jeune Lubin
S'aimoient, vivoient contents, sans soins du lendemain:
Tous deux, un soir d'automne, au bord de la prairie
Où leurs brebis paissoient l'herbe humide et flétrie,
Ils entendoient rugir la voix des aquilons,
Et les eaux des torrents gronder dans les vallons.
Ce bruit les attristoit: le berger, sa compagne,
Portoient en soupirant les yeux sur la campagne.
Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin;
Son amant attendri la pressa sur son sein;
Au plaisir de s'aimer tous deux ils se livrèrent,
Et, sans se dire un mot, long-temps ils s'embrassèrent.
Mais un trouble inconnu, de tristes sentiments,
Jusque dans leurs plaisirs poursuivoient ces amants.

Tu vois, disoit Lubin, l'état de la nature;
Il n'est plus de berceaux ni de lits de verdure;
Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour;
On peut cesser d'aimer. Oh! si toi-même un jour....
Ah! Lubin, garde-toi de soupçonner Rosette;
Rassure-la plutôt, son ame est inquiéte;
Je ne sais quelle peur a saisi mes esprits,
Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétris,
Ce bruit sourd et lointain, ce ciel couvert d'orages,
Sont peut-être pour nous de funestes présages:
Nous sommes menacés. Oui, répondoit Lubin,
Nous ne nous rendrons plus sur ce coteau voisin;
Nous vivrons au hameau: mais, si tu m'es fidèle,
Je supporterai tout. Hélas, lui disoit-elle,
Je t'aimerai toujours, mais je te verrai moins:
Et puis dans le village il est tant de témoins!
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable et tendre
S'aperçut que la nuit commençoit à descendre;
Il reprend en rêvant le chemin du hameau,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau:
C'est là qu'heureuse et belle, et chère à sa contrée,
De l'amant qu'elle aimoit et des siens adorée,
Descendit Lycoris à la fleur de ses ans.
L'aspect de ce tombeau consterne nos amants;
Ils s'arrêtent tous deux; leur vue et leurs pensées
Sur ce lugubre objet restent long-temps fixées:
Tous deux sans se parler, tous deux sans mouvement,

Demeurent appuyés au fatal monument:
Enfin, les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre,
Et jetant l'un à l'autre un regard triste et tendre,
Pénétrés à-la-fois de douleur et d'amour,
Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.
Ces serments, un baiser, raniment leur courage;
Et, semblable au rayon qui perce le nuage,
Le plaisir dans leurs yeux brille à travers les pleurs;
L'espérance et l'amour ont charmé leurs douleurs.
Mais dans l'âge avancé, lorsque l'homme apprécie
Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie,
Quand le voile est tombé, quand le fardeau des ans
Et l'ennui de l'automne ont accablé nos sens,
Tandis qu'autour de nous la nature mourante
Inspire les regrets, imprime l'épouvante,
Quel appui, quel secours, pourroit dans ces moments
Ou rassurer notre ame ou calmer ses tourments?
Voyez-vous ces oiseaux s'élancer des vallées?
Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées;
Ils s'assemblent en foule au retour des frimas.
Ils erroient dispersés lorsque dans nos climats
Ils jouissoient en paix des dons de la nature;
Contents ils vivoient seuls: la faim et la froidure,
La crainte et la douleur, les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre ils sont moins malheureux;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons, retirons-nous dans ces communs asiles;

C'est là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sait goûter ou du moins espérer le plaisir.
C'est l'abri que le ciel présente à nos misères;
L'homme foible et sensible y pleure avec ses frères.
  O divine amitié! nœuds sacrés et puissants,
Doux rapports des esprits, des goûts, des sentiments,
Plaisirs purs et profonds, délices de la vie,
Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.
J'ai des amis constants, éclairés, vertueux;
Avec eux je puis tout, et ne puis rien sans eux:
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles;
Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles;
Et mon esprit, semblable aux foibles arbrisseaux,
S'élève en embrassant ces superbes ormeaux.
Ah! je pourrai dans peu les voir et les entendre;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se répandre
J'oublierai mes douleurs; et leurs doux entretiens
Me rendant par degrés le sentiment des biens,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaisirs de mes amis, vous remplirez mon cœur!
Oui, je verrai, Beauvau, ta gloire et ton bonheur;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante,
Ton ame toujours pure et toujours indulgente,
Ta valeur, ta raison, ta noble fermeté,
Ton cœur ami de l'ordre, et juste avec bonté;
Je verrai la compagne à tes destins unie

Embellir ton bonheur, seconder ton génie,
Et pour elle et pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le respect et l'amour.
Vos succès, vos plaisirs, votre union charmante,
Ce spectacle si doux de la vertu contente,
Me tiendront lieu de tout; et, sans les regretter,
Je perdrai les plaisirs que l'hiver va m'ôter.

NOTES
SUR L'AUTOMNE.

PAGE 125, vers 6:

Ce qu'on attend de toi, du repos, des plaisirs.

La fin de l'été et le commencement de l'automne sont les moments où la nature dans nos climats donne le plus de jouissances au sens du goût par le nombre et la variété des fruits et des légumes; c'est le moment où l'homme ramasse les biens nécessaires à sa conservation, les blés, les fruits, les vins; c'est alors qu'il possède, et alors seulement la possession est une vraie jouissance. Le corps a conservé la vigueur qu'il a reçue du printemps et de l'été. C'est le temps où le travail épuise le moins nos forces; les muscles ne sont point relâchés par la chaleur; et, pour jouir d'un repos agréable, il faut qu'il soit précédé par la fatigue.

PAGE 127, vers 7:

Ministres de Thémis, ou plutôt ses victimes...

Dans la plus grande partie de l'Europe, on a, comme dit Boileau, « accablé l'équité sous des monceaux d'au« teurs: » et, de tous ces auteurs, il n'y en a point qui ne

soit respecté, cité, suivi plus ou moins, quoiqu'il n'y en ait peut-être pas un seul (à en juger du moins par les plus célèbres) qui assure les propriétés des citoyens et la tranquillité de l'innocent. Les lois et les formes sont à proportion en aussi grand nombre, et se contredisent autant que les commentateurs. La jurisprudence est dans son enfance, même dans plusieurs états républicains. En Angleterre, le code criminel est un chef-d'œuvre d'équité, d'humanité, et de raison; les formes et les lois civiles sont sans nombre, et les procès n'y finissent jamais. La réforme des lois sera l'ouvrage des jurisconsultes philosophes. Le président de Montesquieu étoit capable de cette grande entreprise; il auroit pu choisir dans le fatras énorme de nos lois celles qu'il falloit conserver. Mais un législateur moins éclairé, qui se borneroit à diminuer le nombre des lois, dût-il choisir mal, feroit encore un grand bien. Pourquoi le code de Louis XIV n'abroge-t-il pas les ordonnances de S. Louis? Pourquoi cite-t-on les capitulaires, tandis que nous avons sur les mêmes objets des lois récentes? Pourquoi les magistrats permettent-ils qu'on leur cite des lois étrangères? Pourquoi donnent-ils force de loi à des usages, au recueil de leurs arrêts? Ces abus et d'autres rendent la justice arbitraire, et l'équité ne peut se soutenir au barreau que par le grand sens, l'intégrité, le désintéressement de nos magistrats, par leurs mœurs enfin, qu'il ne faut pas corrompre. Le président de Montesquieu respectoit beaucoup les formes; il les regardoit comme une barrière qu'on oppose dans une monarchie au despotisme: mais pouvoit-il respecter celles qui éternisent les procès, celles qui con-

sument en frais les biens contestés, et enfin celles que l'innocent peut craindre?

PAGE 127, vers 18:

Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs.

Il faut que l'éducation de la jeunesse soit dirigée par le gouvernement. C'est à lui à décider des mœurs qu'on doit inspirer aux jeunes citoyens; c'est à lui à veiller sur la manière dont on les rend propres aux différents emplois auxquels ils sont destinés. Mais la plupart des gouvernements peuvent-ils être assez éclairés pour savoir précisément quelles mœurs, quel tour d'esprit, quel caractère, conviennent à leur constitution présente? Peuvent-ils savoir quelles sortes d'éducation, d'instructions, aideront la nature à former tel génie ou tel talent? Quelles misérables instructions ne feront pas donner à la jeunesse ceux qui pensent encore que les hommes ne doivent pas être éclairés! Vous qui corrompez l'âge présent, quelles vertus ferez-vous enseigner à sa postérité?

Ce qui rend encore la bonne éducation jusqu'à présent impossible, c'est le peu de mérite de la plupart des livres élémentaires. On n'en a point de bons sur les objets les plus importants, sur l'agriculture, sur le commerce, sur l'économie domestique, sur ces lois même auxquelles les jeunes gens doivent obéir un jour. Que dis-je? On n'a pas même encore un livre qui donne les principes et les devoirs détaillés de cette morale qui doit être commune à tous les hommes. Les livres élémentaires n'ont guère été faits que par des hommes médiocres, et il faudroit qu'ils fussent l'ouvrage d'hommes supérieurs. Ce seroit aux

académies dirigées par les gouvernements à travailler aux ouvrages nécessaires à l'éducation de la jeunesse.

PAGE 127, vers dernier et suiv.:

Le soleil est voilé, mais son disque invisible
Porte un jour tendre et doux sur le monde paisible.

Attempered sun arise
Sweet beamed, and shedding oft through lucid clouds
A pleasing calm.

THOMSON.

PAGE 128, vers 16, 17:

Ah! nous étions heureux par la seule espérance;
Puissions-nous l'être encore au sein de l'abondance!

Le soleil, dont les rayons s'affoiblissent, ne donne plus le même mouvement aux esprits et aux liqueurs qui circulent en nous, et nous perdons l'espérance qui donnoit la vie à notre ame; nous sentons moins notre existence, et ce sentiment ne s'affoiblit point sans que nous éprouvions de la tristesse. C'est pour retrouver ce sentiment vif de leur existence, c'est pour se donner plus de vie, plutôt que pour flatter le sens du goût, que les hommes se permettent les excès des liqueurs spiritueuses; c'est pour se réveiller qu'on s'accoutume au café, qui déplaît d'abord par son amertume; c'est pour s'animer que les Persans, les Turcs, et une partie des Indiens, prennent de l'opium, qui n'a aucune saveur; les Chinois, les Japonois, et aujourd'hui la plupart des peuples de l'Europe, font usage de thé, qui agite. Les peuples des îles Célèbes ont une boisson désagréable, mais qui les enivre,

et ils en font un usage immodéré ; les sauvages aiment avec fureur même la plus mauvaise eau-de-vie. On peut remarquer que toutes ces liqueurs qui donnent plus de vie donnent en même temps de la gaieté.

Page 128, vers 25 :

A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse.

Le travail entretient le ressort des fibres, facilite les sécrétions, et prévient dans les muscles l'excès du relâchement, souvent suivi de convulsions et de mélancolie. Mais lorsque nous sommes tombés dans cet état, pour nous en tirer l'action seule ne suffit pas; il faut du plaisir, il faut que le travail soit rendu agréable par son objet et par l'espérance.

Page 130, vers 13 et suiv..

D'un transport vif et doux mon cœur est agité
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
Qu'infecta de ses sucs l'arbrisseau des druides.

Il me paroît que la pipée n'amuse guère que dans la première jeunesse, et lorsqu'elle est la seule chasse qui puisse satisfaire cet amour de la proie que la nature donne à nos enfants comme aux petits chats et aux jeunes tigres. Dans un âge plus avancé, on devient trop sensible à la pitié pour qu'elle ne gâte point le plaisir de la pipée. Dans les autres chasses, on ne touche point de la main le gibier qu'on blesse ; on n'entend point de si près ses cris de douleur; on ne voit point de si près les convulsions de son agonie. Or la pitié agit sur nos organes à proportion de la distance où nous sommes des ani-

maux souffrants, à proportion que les signes de leurs douleurs sont plus ou moins sensibles : cela est si vrai qu'on n'éprouve guère de pitié pour les poissons, les insectes, etc., qui ne donnent que des signes peu sensibles de la douleur. C'est le cri, c'est la plainte, c'est la vue du sang, qui nous font éprouver les tourments de la pitié. Quelquefois, pour nous délivrer de ces tourments, nous ôtons la vie à l'animal souffrant, lorsqu'il n'est pas de notre espèce ou des espèces que nous aimons; souvent nous nous éloignons de lui le plus vite qu'il nous est possible, ou bien nous volons à son secours. Lorsque nous espérons le soulager, il nous inspire une sorte d'amour, un intérêt très tendre, sur-tout s'il interrompt ses plaintes: car s'il continue les mêmes signes de douleur qui nous ont attirés autour de lui, il nous déchire; nous prenons pour lui une sorte d'aversion: alors les meilleurs des hommes mêlent aux consolations qu'ils donnent un peu de colère et d'humeur. J'ai fait ces observations sur les animaux comme sur notre espèce; un chien blessé attendrit d'abord tous les chiens du voisinage, qui viennent à lui et le caressent; s'il hurle trop fort et trop long-temps, ils l'étranglent.

Page 130, vers 18:

Où le courage et l'art mènent à la victoire.

Le plaisir que nous donne la chasse a plusieurs causes; mais la première est ce besoin de sentir notre puissance, nos forces, notre intelligence, notre adresse, etc. Et c'est parceque la chasse du cerf nous donne ce sentiment plus que toutes les autres, qu'elle est la première, et qu'elle

peut même devenir l'objet d'une passion. Mais le sentiment de notre puissance, c'est-à-dire de nos forces et de plusieurs qualités, nous étant moins donné par les autres chasses, quelle est donc la cause de ces transports, de ces palpitations, qu'éprouvent presque tous les chasseurs à la vue de la première perdrix qu'ils vont tirer? Ils marchent, ils font un exercice modéré, un usage libre de plusieurs organes; et par cette raison ils ont plus de sensibilité, ils sont plus disposés à sentir vivement le plaisir.

PAGE 131, vers 17 et suiv.:

Effrayé des clameurs et des longs hurlements
Sans cesse à son oreille apportés par les vents,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite.

Against the breeze he darts that way the more
To leave the lessening murderous cry behind.
Deception short! etc.

THOMSON.

PAGE 131, vers dernier:

On le suit dans ces bois, théâtre de sa gloire, etc.

The glades mild opening to the golden day,
Where, in kind contest, with his butting friends
He wont to struggle, or his love enjoy.

THOMSON.

PAGE 132, vers 19:

Échapper dans nos bois aux dangers du repos.

Ce vers et les suivants donnent assez à entendre que si j'aime la chasse, je n'approuve pas les abus dont elle peut être la cause. Celui qui dit des animaux qui en sont l'objet,

Ils pourroient aux humains disputer la nature,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture;

celui qui conseille à la jeune noblesse d'essayer son adresse et ses forces, comme Hippolyte, contre les animaux qui nuisent au laboureur, n'approuve pas qu'on les multiplie: j'ai cependant essuyé ce reproche dans les Éphémérides. Les auteurs éclairés et vertueux de ce journal utile auront été injustes une fois en leur vie. Ils pensent que quiconque possède ou cultive un champ a le droit de tuer les animaux qui lui disputent sa propriété ou son travail.

Il est constant que dans l'état de nature le droit de chasse est commun à tous les hommes, et que dans plusieurs républiques il l'est à tous les propriétaires. Mais peut-être dans une monarchie est-il juste de réserver le droit de chasse à la noblesse: elle est composée d'un ordre d'hommes toujours armé pour l'état, quittant pour le défendre le soin de ses affaires et de ses plaisirs, toujours prêt à prodiguer pour la tranquillité de l'état ses biens, sa santé, son repos. Je crois que des hommes qui font de si grands sacrifices méritent quelques priviléges; et le droit de chasse en est un qui peut n'être point à charge aux citoyens des ordres inférieurs.

De plus, la chasse préserve les nobles des dangers de la mollesse; elle rend le corps plus léger et plus robuste; elle forme le coup d'œil, elle apprend à juger des distances et de la nature d'un pays; elle accoutume à la fatigue, et peut enfin rendre plus propres à la guerre des hommes destinés à la guerre.

J'ajouterai que dans une monarchie, lorsque l'habi-

tant des campagnes est ignorant, lorsqu'il n'a que des mœurs grossières, et qu'il n'est soumis aux lois que par la force, il faut, pour sa propre sûreté, lui défendre les armes. Mais alors il faut qu'il y ait des hommes qui le protégent contre les animaux; et ce soin regarde la noblesse; c'est moins son privilége que son devoir: la chasse n'est plus pour elle un simple amusement, mais une des fonctions de son état.

S'il y a des nobles qui multiplient à l'excès les animaux qu'ils doivent détruire, je pense à leur égard comme les auteurs des Éphémérides.

Page 142, vers 26, 27:

Veut-il voir tous les ans ses champs les plus rebelles
Étaler à l'envi l'or des moissons nouvelles?

Gulliver explique au roi de Lilliput les principes des grands politiques de l'Europe. Si j'avois, lui répond ce prince, un homme qui fit sortir deux épis d'un grain qui n'en produit qu'un, j'en ferois plus de cas que de tous vos politiques. Presque tous les gouvernements de l'Europe pensent aujourd'hui comme le roi de Lilliput: et le temps n'est pas loin où ils encourageront, plus efficacement qu'ils ne font encore, la science de l'agriculture; elle sera perfectionnée par la chimie; on entendra mieux l'économie champêtre, sur laquelle on commence à écrire avec succès en France, en Allemagne, en Suède, et en Suisse; on établira même des écoles de cette science. La jeunesse ira s'y instruire; elle y prendra des connoissances utiles au lieu des mots et des frivolités dont on surcharge sa mémoire.

PAGE 143, vers 26.

Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux.

Un travail difficile et continu, soit de l'esprit, soit du corps, dégoûte, fatigue, ennuie, quand il ne peut contribuer à rendre notre état meilleur. On travaille plus volontiers pour vivre agréablement que pour vivre ; la paresse invincible est un vice plus commun chez le pauvre que chez l'homme qui veut ajouter à son aisance : celui qui n'a que le projet de conserver sa vie veut la conserver avec le moins de travail possible ; il retranche, autant qu'il le peut, à ses besoins ; il perd de sa sensibilité ; il tombe par degrés au rang des animaux les plus vils et les plus stupides, il semble se borner à leurs sentiments et à leurs besoins.

L'un des philosophes qui ont fait le voyage de ces riches contrées si cruellement opprimées par les Espagnols, et autrefois si heureuses sous les incas, vit un Péruvien de l'âge d'environ trente ans, couché sur les débris d'un temple du Soleil ; il n'étoit couvert que de quelques lambeaux, et il avoit auprès de lui quelques uns de ces fruits que la nature prodigue dans ce beau climat. Le philosophe avoit besoin d'un guide, et, pour déterminer le Péruvien à lui en servir, il lui offrit beaucoup d'argent : aux propositions du philosophe, le Péruvien le regarde fixement, et lui dit, en détournant la tête, *Je n'ai pas faim.*

PAGE 144, vers 9 :

Des enfants malheureux se plaignent à leurs pères.

La manière dont les cultivateurs sont traités dans la

plus grande partie de l'Europe, en Espagne, en Portugal, en Pologne, dans une partie de l'Allemagne, etc., doit intéresser au sort de ces malheureux les hommes de toutes les conditions.

Page 146, vers 8 et suiv.:

Non, je ne verrai plus sa grace et sa beauté, etc.

Les moments où l'homme commence à regretter ce qu'il a perdu ne sont pas sans plaisir; on est bientôt dans cet état qu'on appelle la douce mélancolie. Nos nerfs ne sont point comme les cordes d'un clavecin, dont le son cesse dès qu'on ne le touche plus; ils sont plutôt comme les cordes d'un piano-forté, qui résonnent encore lorsqu'on a cessé d'en jouer. Nos nerfs conservent quelque temps la situation et l'action qu'un sentiment quelconque leur avoit données, et ils reproduisent ce sentiment. De plus, dans les regrets, nous nous formons une image des biens que nous avons perdus, et des plaisirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image est presque toujours accompagnée d'un sentiment agréable; nous jouissons alors dans le passé: voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni se consoler ni se distraire. On aime ses larmes, et on fuit les plaisirs nouveaux, parcequ'ils ne vaudroient pas le souvenir des anciens : on est plus tendrement occupé qu'affligé, et on est bien loin d'être malheureux.

PAGE 147, vers 1, 2:

La campagne épuisée a livré ses présents,
Et n'a rien à promettre à mes goûts, à mes sens.

Lorsque la terre a perdu sa verdure, ses couleurs vives, son éclat, et, pour ainsi dire, sa propreté; lorsque la campagne ne présente que du limon détrempé et des couleurs sombres; l'homme perd les plaisirs attachés à l'organe de la vue. Lorsque la terre est dépouillée des moissons, des feuilles, des herbes, elle présente une surface anguleuse et inégale; elle n'a plus ce certain poli, cet uni, que les blés, les herbes et les feuillages, répandoient sur les surfaces étendues: le sens de la vue perd les plaisirs qu'il doit à ses rapports avec le sens du tact.

Les oiseaux ne chantent plus, et rien ne rappelle à l'homme la gaieté des autres êtres qu'il partageoit; il n'a plus ce plaisir qu'il devoit à la mélodie du chant des oiseaux; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu, et grave, qui lui donne une sensation forte, répétée, et triste: il a perdu les plaisirs du sens de l'ouïe.

La campagne n'a plus de parfums, on ne respire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'est point agréable quand elle ne succède point à la sensation de la chaleur: le sens de l'odorat a perdu ses plaisirs.

Le sens du tact est blessé par les impressions d'un air humide et froid; et il le seroit dans la campagne par le contact de tous les corps.

La campagne ne donne donc plus de plaisir aux sens; les nerfs délicats qui les composent se tendent en rece-

vant des impressions désagréables, et ensuite se relâchent avec excès comme tous les muscles à qui les foibles rayons du soleil ne donnent plus de ressort et d'activité. L'homme n'a plus ce plaisir que la vue d'un riche et beau pays donne à un cœur humain et sociable. Il voit son espèce malheureuse comme lui-même; l'obscurité qui augmente, des bruits qui le menacent, le disposent à la crainte; sa machine l'attriste; ce n'est plus le sentiment des regrets qu'il éprouve, c'est celui des privations. Il auroit besoin de nouveaux plaisirs, et s'ils lui manquent il tombe dans l'abattement; il se livre à un profond sentiment de sa foiblesse, au dégoût de tout, et quelquefois de la vie. C'est vers la fin de novembre et au commencement de décembre que les suicides sont le plus communs.

Page 147, vers 7, 8:

Et tombe par degrés dans la mélancolie.

Les grands mouvements dans la nature, les tempêtes, les bruits continus, la longue obscurité, donnent un sentiment de crainte, mais qui ne conduit pas toujours à la tristesse. Lorsque cette crainte n'est pas excitée par des dangers imminents, elle est mêlée quelquefois d'une sorte de plaisir, celui de sentir vivement notre existence.

Page 148, vers 2:

Cette idée est affreuse, et j'aime à m'y livrer.

Osons dire une vérité qui paroîtra d'abord un paradoxe, c'est que nous trouvons quelquefois en nous le besoin de sentir la douleur.

Dans un état d'apathie ou de foiblesse, privés de desirs ou de forces, nous existons peu, la vie semble nous échapper, l'ame paroît usée; cet état de langueur est pour nous le passage de l'être au néant, et nous aimons à en sortir par la douleur qui nous avertit fortement de la vie.

Page 148, vers 3:

Je cède avec plaisir au besoin de pleurer.

Oui, le besoin de nous trouver sensibles est si grand, que nous cherchons à nous prouver, à exercer notre sensibilité par la douleur: c'est ce qui fait courir l'homme aux gladiateurs, à la Grève, à des spectacles qui le déchirent. On aimeroit mieux la fièvre ou la goutte qu'une maladie de langueur. Dans une conversation insipide, nous cherchons la contradiction qui doit nous blesser; les hommes qui s'ennuient saisissent volontiers les occasions d'avoir de l'humeur; ils en prennent, ils en donnent, avec une sorte de volupté.

S'il arrive un accident, une cause d'un chagrin léger, dans une société où régnoit l'ennui, vous verrez tous les membres de cette societé s'entretenir longuement du sujet de leur petite peine, l'exagérer, y revenir sans cesse, prévoir sans raison des conséquences funestes, les parcourir avec détail, et rejeter d'abord tous les sujets de consolation: observez dans ce moment leurs visages, leurs gestes, le son de leur voix; vous leur verrez une vie, une chaleur, une fécondité, qu'ils sont charmés de retrouver.

Ce besoin d'être fortement ému par le sentiment de la

douleur ou par la crainte du danger attache en partie le soldat au métier de la guerre, le navigateur à la navigation, l'homme désœuvré au jeu qui le conduit à sa perte, l'amant froid ou foible à la coquette, l'ami peu sensible à l'ami capricieux et inégal, et le dévot même à ses macérations.

PAGE 148, vers 4:

Et cherche un aliment à ma douleur profonde.

Un homme d'esprit vouloit garder à son service un domestique négligent qui lui donnoit fréquemment de l'impatience. « J'ai remarqué, me disoit-il, que, lorsque « j'ai eu de la colère le matin, je suis plus heureux et plus « aimable le reste de la journée. »

Le célèbre Cardan dit, dans l'histoire de sa vie, que si la nature ne lui faisoit pas sentir quelque douleur, il se procureroit lui-même ce sentiment désagréable en se mordant les lèvres, et en se tiraillant les doigts jusqu'à ce qu'il en pleurât.

Lorsque notre ame vient d'être émue, elle reçoit plus vivement les impressions de tout genre: l'homme agité par l'amour, dans les moments de la jalousie, passe à des sentiments de haine très violents; a-t-il senti les fureurs de cette haine passagère, il n'en est que plus amoureux. La colère est aisément suivie de la plus tendre compassion: si vous éprouvez au spectacle la terreur ou la pitié, vous admirerez plus vivement un trait sublime, une pensée lumineuse, la beauté de la poésie, etc.

L'ame, tirée de la langueur, agitée, mise en mouvement par la douleur factice ou réelle, est plus sensible

de toutes les manieres de l'être, et jouit mieux des plaisirs, des sentiments agréables.

Après avoir éprouvé une peine passagère, mais vive, un accès de goutte, une contrariété; après avoir tremblé pour soi-même, pour son ami, ou pour Idamé; après avoir pleuré sur ses propres malheurs, ou sur ceux de Didon ou de Phèdre, on jouit avec une ame renouvelée des plaisirs de la société et de ceux de la nature, on se trouve plus animé, plus gai, plus tendre. Ainsi ce n'est pas seulement pour se reconnoître sensible que l'homme cherche quelquefois la douleur, c'est pour se rendre plus sensible au plaisir; il consent d'acheter une somme de plaisir par une certaine mesure de douleur.

Page 148, vers 10:

La crainte et la tristesse entrent dans tous les cœurs.

Est-il possible que ces enfants ou ces hommes faits que les *mies* et les poëtes charment dès qu'ils les font frémir ou pleurer, est-il possible que dans ce grand nombre d'hommes qui semblent avides de la douleur, il y en ait beaucoup qui se soient dit, Je vais m'affliger un moment pour me rendre plus sensible au plaisir? Non, ils ne se le disent pas; mais ils le savent, ils le sentent.

L'expérience, dès l'âge le plus tendre, nous donne des réflexions, des régles, des maximes, que nous ne nous rappelons pas hors des circonstances qui nous les ont données: nous ne les avons point revêtues de mots, d'expressions; et si nous n'éprouvons plus le sentiment qui les a fait naître, elles sont, pour ainsi dire, perdues pour nous. Ce que je dis se passe dans l'ame de l'homme

le plus éclairé, et bien plus souvent dans l'ame des enfants et du peuple.

Ils sont à cet égard dans la classe des animaux qui réfléchissent jusqu'à un certain point, mais sans revêtir leurs réflexions de ces signes, de ces mots, qui donnent le moyen de se rappeler ses idées lorsqu'on le veut; ces réflexions ne se présentent aux animaux que dans le besoin, c'est-à-dire dans les occasions semblables à celle qui les a fait naître.

Ces réflexions, ces vérités, qui nous sont presque inconnues, ne laissent pas de nous décider souvent; elles forment en partie nos habitudes, et ce qu'on appelle l'*instinct de l'homme.*

Toutes les passions, tous les besoins, nous font faire une foule de ces réflexions secrètes. C'est ainsi que les hommes acquièrent tous, du plus au moins, la connoissance des principes mécaniques; tous prennent un levier plus ou moins long selon que les corps qu'ils soulèvent sont plus ou moins pesants; tous savent conserver ou reprendre l'équilibre sans s'expliquer les lois du mouvement: ils se souviennent sans l'exprimer, sans se le dire, qu'après avoir éprouvé la douleur ils ont été plus sensibles au plaisir, et ils cherchent à être remués par la douleur.

Page 150, vers 10, 11:

> Mais, dans l'âge avancé, lorsque l'homme apprécie
> Ce songe d'un moment, etc.

Les hommes d'un âge avancé repoussent la plupart des impressions de la douleur, ils s'éloignent volontiers

du spectacle des malheureux; et aux tragédies, aux romans pathétiques, ils préfèrent la comédie et des contes plaisants. C'est qu'ils ont moins d'intérêt à redevenir sensibles ; parcequ'en devenant sensibles ils ne retrouveroient pas les jouissances qu'ils ont perdues; parcequ'ils ne retrouveroient pas les sensations, les illusions, les plaisirs de leur jeunesse, et qu'ils sentiroient la douleur sans en être dédommagés.

De plus, les émotions fortes, les grands mouvements, les fatiguent; ils attaquent en eux les principes de la vie; tout ce qui est violent tend à les détruire. Plus occupés de leur conservation que de l'envie de jouir, ils ne veulent que des émotions douces, qui les animent et les égaient sans leur ôter le repos.

Page 151, vers 1, 2:

> C'est là qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
> Sait goûter ou du moins espérer le plaisir.

On pourroit, dans les campagnes aussi bien que dans les villes, opposer les plaisirs de la société à la tristesse qu'inspire la nature. C'est ce que l'homme feroit dans des pays où il n'érigeroit point sa tristesse en vertu, et où il jouiroit de la liberté et de quelque aisance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête despote de s'occuper sérieusement du bonheur de ses humbles esclaves, les hommes; si ce bon despote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'automne, et qu'il en conclue que cette saison inspire la mélancolie, je suis persuadé qu'il instituera des jeux pour égayer ce triste moment de l'année; et que la fin de l'automne deviendra, dans les campagnes comme

dans les villes, le temps des assemblées, des fêtes, des festins, et des mariages.

Page 151, vers 8:

Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.

Nous nous rapprochons de l'homme dans les moments où nous sommes mécontents de la nature, et nous nous rapprochons de nos amis dans les moments où nous sommes mécontents de nous-mêmes; mais ces situations, qui nous rendent la société plus nécessaire, nous rendent souvent moins sociables : l'homme mécontent de lui-même est porté à la crainte, à la haine, à la colère, à la parcimonie, à la paresse, etc.

L'homme content de son sort et de lui-même est disposé à la joie, à l'amour de ses semblables, à la générosité, au courage, à l'activité, etc.

Pourquoi donc interdire trop les plaisirs aux hommes, et les ramener au sentiment de leur foiblesse?

Écoutez cette fable. Les hommes vécurent heureux et bons lorsque le grand Oromaze leur eut donné les trésors de la nature et l'art d'en faire usage; fiers de leurs plaisirs et de leurs vertus, remplis de l'estime que leur inspiroient pour eux-mêmes leurs sentiments nobles et leur bonheur, ils offroient en actions de graces à Oromaze leur joie, leurs belles actions, et leurs travaux.

Arimane, qui ne peut produire que le mal, et que son inquiétude force à produire, éternel ennemi d'Oromaze, vouloit lui enlever ses sujets et l'empire. Après de profondes méditations, il forma son plan détestable, et ne tarda pas à l'exécuter. Il appela les vents impétueux en-

chaînés sur les pôles du monde: ils accoururent, et entassèrent les nuages; ils élevèrent dans les airs les soufres répandus sur la surface du globe, et ils en formèrent les tonnerres. La puissante main d'Arimane souleva les montagnes, et en fit sortir des torrents embrasés; il répandit les fleuves et les lacs sur les plus riches contrées.

Les hommes admirèrent d'abord les grands mouvements de la nature: étrangers au mal, ils ne connoissoient pas la crainte; mais la perte des fruits dont ils se nourrissoient, la mort de leurs femmes, de leurs enfants, ou leurs propres blessures, leur firent connoître toutes les douleurs. Arimane fit naître de nouveaux désordres dans les éléments, et l'apparence d'un désordre nouveau effraya les hommes.

Arimane eut alors des temples; il y reçut les hommages de la crainte, et il vit avec une maligne joie qu'elle étoit plus puissante sur les hommes que l'espérance.

Ceux qui avoient éprouvé les pertes les plus sensibles ou de vives douleurs étoient devenus d'un caractère pusillanime, et ne jouissoient qu'en tremblant des présents de la terre; accablés sous le poids des maux, ils oublioient de leur opposer la vertu et le plaisir.

Arimane les choisit pour l'aider à consommer ses noirs desseins; il les dispersa sur la terre, et, d'un bout du monde à l'autre, ils crièrent: Souvenez-vous que les plaisirs nous viennent d'Oromaze, et qu'en jouissant des plaisirs vous offensez Arimane, et vous vous exposez à ses vengeances.

Ils furent écoutés, et les peuples tremblants se privèrent des dons de la nature.

Les favoris d'Arimane s'aperçurent que les plus vertueux et les plus éclairés des hommes lui étoient peu soumis, et restoient attachés à Oromaze. Les hommes s'estiment encore, leur disoit Arimane, et l'élévation de l'ame est un crime à mes yeux. Ses favoris se répandirent de nouveau sur la terre ; ils persuadèrent aux hommes que leurs vertus étoient fausses, que leurs talents n'avoient aucun mérite, et que leur raison n'étoit qu'aveuglement.

Voilà qui est bien, dit Arimane ; Oromaze a perdu pour jamais ses sujets et l'empire : voilà les hommes devenus ignorants, pusillanimes, méchants, humbles, austères, et malheureux. *Ils me seront soumis.*

LES SAISONS,

POËME.

L'HIVER.

ARGUMENT.

Tempêtes et déluge qu'amène ordinairement le solstice d'hiver. Sentiments de frayeur qu'inspire le désordre des éléments. Réflexions sur l'ordre général de l'univers. Gelée. L'hiver sous le cercle polaire, dans nos climats. Givre, neiges, glaces, et leurs effets dans les pays de montagnes. État de la nature, dont souffrent tous les êtres sensibles. Ses rigueurs inspirent à l'homme une tristesse profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention, qui ne peut être excité que par des besoins. Il doit aux rigueurs de la nature l'état social. Naissance de la société; ses progrès. Les arts et les sciences naissent tous de quelque besoin. Les beaux-arts, l'élégance des mœurs, naissent du besoin de plaire et de l'amour. Plaisir que donne la société dans sa perfection. La plupart de ces plaisirs ne sont point nécessaires au bonheur, même pendant l'hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette saison. La vie heureuse d'un grand seigneur avancé en âge et retiré dans ses terres, où il excite l'industrie et fait du bien.

L'HIVER.

Quel bruit sourd et lointain, descendu des montagnes,
Fait trembler les forêts, roule sur les campagnes,
Redouble, retentit, et, des plaines de l'air,
Annonce à nos climats les fureurs de l'hiver!
Le fougueux aquilon, déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté proméne les tempêtes;
Il siffle, tourne, gronde, et des vallons déserts
Rapide tourbillon s'élançant sur les mers,
Il éléve des monts sur leurs voûtes profondes,
Sur les bords effrayés brise les vastes ondes,
Et, des bornes d'Alcide aux rives de Thulé,
Balance l'océan sur le globe ébranlé.
Les vents du haut des cieux précipitent les nues;
Nos champs ont disparu sous des mers inconnues;
Sur les eaux qui tomboient le ciel verse des eaux;
Et les torrents, pressés par des torrents nouveaux,
Bondissent sur la plaine en proie à leurs ravages:
Le fleuve les reçoit, il franchit ses rivages;
Des hameaux abattus, des temples renversés,
Il traîne dans son sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars sur d'immenses vallées,

Soulevant sur les eaux leurs tiges dépouillées,
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttant contre les flots, par les flots entraînés.
Ces ondes et ces vents qui se livrent la guerre
Sur ses vieux fondements ont fait trembler la terre;
Le monde est menacé du retour du chaos;
Et l'humide élément, vainqueur de ses rivaux,
Vainqueur du dieu du jour, dans la nature entière
Semble éteindre aujourd'hui la vie et la lumière.
O terrible ouragan, suspendez vos fureurs!
O campagne! ô nature! ô théâtre d'horreurs!
Quoi! d'un père adoré l'univers est l'ouvrage,
Il chérit ses enfants, et voilà leur partage!
Le soleil sans paroître avoit fini son tour,
Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour:
J'entendois les combats de Neptune et d'Éole.
J'étois seul, éloigné de l'ami qui console,
Et d'un peuple léger qui, du moins un moment,
Dissipe de nos maux le triste sentiment.
Je me trouvois alors, dans ma retraite obscure,
Abandonné de tous, en proie à la nature:
L'image des débris du monde dévasté,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté,
Les ténèbres, les vents, augmentoient ma tristesse.
Je cherchois un appui qui soutînt ma foiblesse,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé,
Et rendît l'espérance à ce monde alarmé.

À travers ce chaos, dans ce désordre extrême,
Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être suprême.
Cependant, au milieu de ces grands mouvements,
L'Éternel imposa le calme aux éléments.
L'orage avoit tari le vaste sein des nues;
Déja se divisoient leurs ondes suspendues;
Et le flambeau des nuits, d'étoiles entouré,
Montoit sur l'horizon d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers, fuyant dans l'air humide,
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide;
On voyoit les forêts et les monts s'ébranler,
Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd qui précède et qui suit les orages
Expiroit dans les bois et le long des rivages.
Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.
Mon esprit s'élevoit jusques à son auteur;
Je suivois la nature en ses métamorphoses;
Et, cherchant les rapports des effets et des causes,
Je vis ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages, disois-je, et ces tristes hivers,
Nos maux et nos plaisirs, nos travaux et nos fêtes,
Les frimas, les chaleurs, les beaux jours, les tempêtes,
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchaînés.
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés;
Et par ces changements la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux

Sur un rivage aride ont apporté les eaux;
Les esprits sulfureux, les sels, l'huile éthérée,
Dispersés par ces vents de contrée en contrée,
Éléments de la séve, y vont rendre féconds
Les champs couverts de chaume, usés par les moissons.
Hiver, cruel hiver, ton retour salutaire
A de nouveaux présents doit disposer la terre.
Tandis que sur ces bords tu répands les frimas,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
Renouveler la vie et varier l'année.
Soleil, marche, et poursuis ta carrière ordonnée;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours,
Et ramener encor la joie et les beaux jours.
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde,
Que doivent partager tous les peuples du monde?
  C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins,
Admirant ce grand tout, ouvrage de ses mains,
J'instruisois ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.
  Les airs étoient sereins, des soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieux:
Mais Borée apporta dans les ombres paisibles
Ces atomes perçants, ces frimas invisibles,
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé,
Près des monts de cristal qui couronnent Thulé:
Là le terrible hiver établit son empire.
  Dans ces lieux désolés où la nature expire

Habitent le désordre et l'uniformité.
Au bord de l'horizon le soleil arrêté
Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère,
Descend, se précipite, et, six mois éclipsé,
Laisse régner la nuit sur l'horizon glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges et sombres;
Et leur triste lueur, qui lutte avec les ombres,
De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs;
Il subjugue Neptune, il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines
Présentoient dans l'automne aux yeux des matelots
De mobiles écueils s'agitant sur les flots.
Il envoie au midi la peur et les orages,
La famine et les vents, la mort et les ravages:
D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.
Le soleil lance au loin quelques traits impuissants;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure:
Des chaînes de cristal ont chargé la nature.
Je n'entends plus le soir la course des ruisseaux;
La cascade muette a suspendu ses eaux;
Et souvent le berger, au lever de l'aurore,
L'observe en l'écoutant, et croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs
Renferment sous un mur leurs tristes habitants.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide;

Il voudroit s'élancer de sa voûte solide,
Sous le cristal vainqueur il roule emprisonné.
De givre, de glaçons, ce bois est couronné;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
Mais de nouveaux frimas rassemblés dans les airs
Pèsent sans mouvement sur les coteaux déserts;
Et la voûte des cieux, qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.
Si le fermier parcourt les guérets confondus,
Au milieu de ses champs il ne les connoît plus,
Et la vaste blancheur sur le monde étendue
Déconcerte ses pas et fatigue sa vue;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux
Les ouvrages de l'homme et les bienfaits des dieux.
Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,
L'hiver a suspendu les neiges entassées;
Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les aquilons,
Quand les feux du soleil pénètrent les glaçons,
Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées,
Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées
Où l'homme a conservé ses vertus et ses droits,
Où, paisible guerrier, libre et soumis aux lois,
L'habitant fortuné de la sage Helvétie
Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.
Là j'ai vu deux époux, ou plutôt deux amants:
Leurs cœurs s'étoient donné leurs premiers sentiments;

Quelques champs étendus au pied d'un mont fertile,
Un verger, un bois sombre, entouroient leur asile;
La même volonté sembloit les animer.
Modérés, bienfaisants, heureux d'être et d'aimer,
Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence
Le couple fortuné conduisit l'abondance:
La tendresse contente ajoute à la bonté.
Un jour où le soleil prodiguant sa clarté,
D'émeraude et d'azur, de rubis et d'opale,
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux,
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le chamois errant dans la montagne,
Le jeune et tendre époux s'arrache à sa compagne:
Une terreur secréte attrista ses adieux.
Mais, avant qu'Hespérus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents et courbé sous sa proie.
Son fils à sa rencontre accourt ivre de joie;
Le père l'aperçoit, et, lui tendant la main,
Le soutient sur la glace, et poursuit son chemin.
Déja de sa cabane il découvroit l'entrée;
C'est là qu'il va revoir une épouse adorée;
Il croit jouir bientôt de ses embrassements.
Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondements,
Et des glaçons flottants sur sa croupe ébranlée
La masse tombe, roule, et comble la vallée:
Jusqu'aux voûtes des cieux leur chute a retenti;

Du couple vertueux l'asile est englouti.
Hélas! sous ces glaçons l'épouse ensevelie
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie?
Les yeux levés au ciel et les bras étendus,
L'époux foible, mourant, répète, « Elle n'est plus ».
Son fils pâle, tremblant aux genoux de son père,
Et les baignant de pleurs, lui demande sa mère.
Ils tombent languissants sur les sillons glacés;
Et, des bras l'un de l'autre entourés et pressés,
Ils confondent leurs pleurs, leurs cris lents et pénibles.
Aussitôt des voisins généreux et sensibles
Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur;
Il s'élance, et s'arrache à leur pitié cruelle.
« Ah! courons, mes amis, je l'entends qui m'appelle;
« J'y cours. » Il dit; il vole, et, la bêche à la main,
Dans ces monts de cristal se traçant un chemin,
Il croit ouvrir leur masse étendue et profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse et le seconde;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.
Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs,
A la clarté du jour et dans la nuit obscure,
Combattant le sommeil, la faim, et la froidure,
Le malheureux époux, fatigué, harassé,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.
Mais il revoit enfin la vérité funeste;
Et mesurant des yeux le travail qui lui reste,

Désolé, sans espoir, avide de la mort,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort:
Il regarde son fils, et se soumet à vivre.
« Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre :
« Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
« Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours. »
Le soleil cependant éclairoit la contrée.
Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
Amollit, pénétra les glaçons entassés.
Et du sein moins profond des frimas affaissés
L'époux infortuné voit sortir le platane
Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.
Saisi dans ce moment de joie et de terreur,
Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée
Il lui semble revoir son épouse accablée,
Son sein livide et froid, ses traits défigurés,
Ou sous les murs sanglants ses membres déchirés :
Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
Un bruit lugubre et sourd interrompt son ouvrage;
Il entend sous la glace une voix et des cris;
Il entend... C'est son nom et le nom de son fils;
Il prête en frissonnant une oreille attentive.
Ciel ! ô ciel ! seroit-ce elle? est-ce une ombre plaintive?
Seroit-il retombé dans son égarement?
Il le craint; mais son fils, son fils en ce moment
A reconnu la voix, et s'écrie, « O ma mère ! »

Hors d'eux-mêmes, tremblants, et le fils et le père
Frappent sur les glaçons à coups précipités;
Et bientôt des frimas les restes écartés
Leur laissent voir du toit les solives puissantes
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne et s'ouvre à leurs voix.
« Chère épouse... Elle vit... C'est elle... Je la vois. »
Elle s'élance à lui, foible, pâle, égarée;
Et, tombant dans ses bras dont elle est entourée,
Baise son front chéri qu'elle inonde de pleurs.
« Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs!
« Hélas! sous ce tombeau, dans cette nuit profonde,
« Je disois, Il perd tout, le voilà seul au monde. »
Il ne pouvoit répondre; et tous deux en pleurant
Dans leurs bras tour-à-tour serroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux: les soins, la complaisance,
Achévent leur bonheur commencé dès l'enfance;
Ils vivent l'un par l'autre, ils existent pour eux;
Le jour succéde au jour, et les voit plus heureux.

Cependant l'hiver régne, et l'astre de la vie
Dissimulant sa force à la terre engourdie,
Les végétaux mourants sous la neige enfermés
N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs et des forêts l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide,
Et, courant au hameau, semble avoir oublié
Et les piéges mortels, et l'homme sans pitié.

Hélas! l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie
S'instruit à triompher de l'horreur des saisons.
Il marche d'un pas lent, hérissé de glaçons;
Ou dans un antre obscur, fièrement impassible,
Il oppose au besoin son courage inflexible.
Les tyrans des forêts, par la faim dévorés,
Impatients du meurtre et de sang altérés,
Quittent pendant la nuit les bois et les montagnes:
Et, courant en fureur à travers les campagnes,
Ils osent s'élancer sur l'homme épouvanté:
Ce roi de l'univers, sa grace et sa fierté,
Ce front où de son rang la noblesse est empreinte,
Ne leur inspire plus le respect et la crainte.
Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
Des ossements poudreux ou d'horribles lambeaux;
On entend quelquefois des cris lents et funèbres,
Des hurlements affreux rouler dans les ténèbres,
Et se mêler dans l'air aux tristes sifflements
Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents:
Ces funestes concerts que les monts réfléchissent
Semblent être l'écho des mânes qui gémissent,
Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé,
L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé,
Le perfide assassin, le monstre sanguinaire
Qui plongea le couteau dans le sein de son frère,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers

Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts;
Leurs longs gémissements, leurs clameurs lamentables,
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.
Ah! si l'ami des lois, le juste, est sans remords,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts,
Il souffre, il voit souffrir. Sur tout ce qui respire
La douleur et la mort étendent leur empire.
O toi qui fis nos sens, toi qui formas nos cœurs,
Ou rends-moi moins sensible, ou suspends tes rigueurs.
Dieu, qui disposas tout; Dieu, dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les soleils et les mondes,
Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs?
Glacé par les frimas, brûlé par les chaleurs,
Jeté par la nature, à travers les orages,
Sur des bords ennemis, dans des déserts sauvages,
Abandonné sans force au choc des éléments,
Le martyr de ses sens et de ses sentiments,
De chagrins en chagrins conduit par l'espérance,
Il passe dans les pleurs son moment d'existence,
Et se traîne, accablé sous le poids de ses maux,
Sur un monde en ruine, à travers les tombeaux.
Mais c'est trop oublier les bontés de mon Maître,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.
Talents, amour des arts, agréables instincts,
Palais où le bon goût préside à nos festins,
Cercles brillants et gais où la raison s'éclaire,
Où l'esprit s'embellit par le desir de plaire,

Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
Sentiments animés par la société,
Tendres liens des cœurs, amitié sainte et pure,
Peut-être expiez-vous les torts de la nature.
Aimons, vivons ensemble, adorons notre auteur :
Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
Et de ce noble instinct l'activité féconde
Asservit à nos vœux les airs, la terre, et l'onde.
Mais ce génie enfin devoit être excité :
L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
Tourmenté par les vents, le froid, et les orages,
Un jour il assembla des joncs et des feuillages;
Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
Et la hutte parut sous son toit de roseaux.
Pour calmer de la faim la fureur effrénée,
Souvent il arrachoit une herbe empoisonnée;
Mais l'arbre qu'il choisit lui prodigua ses dons,
Le champ qu'il sillonna lui livra les moissons.
L'homme, avant ces deux arts, errant à l'aventure,
Alloit aux animaux disputer la pâture;
Et le tigre cruel, le lion affamé,
Triomphoient aisément d'un rival désarmé.
Souvent il échappoit; mais, couvert de morsures,
Il portoit en tremblant ses mains sur ses blessures:
Il fuyoit au hasard; ses cris longs et perçants
Remplissoient des forêts les antres gémissants;
Les insectes de l'air, la ronce ensanglantée,

Aigrissoient les douleurs de la plaie irritée:
Et bientôt épuisé, rampant avec effort,
D'un son de voix horrible il invoquoit la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée;
La pierre inévitable aux monstres fut lancée;
La massue écrasa les tyrans des forêts,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.
La rigueur des hivers à l'homme encor sauvage
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage.
La foudre serpentoit sur les rameaux brisés
Des peupliers fumants, des cèdres embrasés.
Ce prodige étonna l'homme foible et stupide;
Il observa le feu dans sa course rapide,
Il le vit dans les bois s'étendre et s'arrêter;
Il apprit à l'éteindre, à le ressusciter;
Et bientôt asservi l'élément indocile
De l'homme son vainqueur devint l'esclave utile.
Aux rives d'Aréthuse, aux bords des Lestrigons,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds,
Effrayés d'un bruit sourd et semblable au tonnerre,
Qui grondoit sous les eaux et rouloit sous la terre,
Virent au même instant le soleil se voiler,
Les plaines se mouvoir, les forêts s'ébranler,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues,
Et les vents balancer ses vagues suspendues.
L'Etna tonne; il s'entr'ouvre, et de ses flancs brisés
Il vomit à grand bruit des torrents embrasés.

Les éclairs jaillissoient de sa cime tremblante;
Il lançoit des rochers, une cendre brûlante.
Atteints par ces rochers, par ces flots enflammés,
Déchirés et sanglants, à demi consumés,
Les humains, les troupeaux, les animaux sauvages,
Fuyant, se rencontrant sous les mêmes ombrages,
Rapprochés par la peur, égarés, éperdus,
Remplissoient les déserts de leurs cris confondus.
  Le ciel se calme enfin; la nature est tranquille,
Et chaque être animé reconnoît son asyle.
L'homme, au pied de l'Etna dont le sein brûle encor,
Voit en ruisseaux ardents l'argent, le fer, et l'or,
Rouler avec le feu qui les rendit fluides:
Aussitôt arrachés du flanc des monts arides,
Transportés au Lipare, aux antres de Lemnos,
Du Bronte infatigable ils comblent les fourneaux.
Le métal enflammé coule, étincelle, écume,
Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.
  Déja l'acier tranchant sous ses coups redoublés
Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés;
Les marbres divisés ont crié sous la scie;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie;
Et le coursier d'Enna, regrettant ses forêts,
Traîne le soc rampant à travers les guérets.
  L'homme jouit alors des trésors de la terre;
Il ne se borna plus au triste nécessaire,
Et se trouva des goûts et des besoins nouveaux.

Il fallut rapprocher les arts et les travaux.
Des bords de l'océan, des forêts enflammées,
Sortirent des cités par les arts animées;
Et la voile, en cédant au mouvement des airs,
Emporta le vaisseau, qui, sillonnant les mers,
Maîtrisant la tempête et les vagues rebelles,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.
Jadis dans les forêts les sauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence
Le sang étoit encor versé par la vengeance.
La crainte les soumit au frein sacré des lois.
On arma de faisceaux des consuls ou des rois:
Leur pouvoir eut long-temps des bornes salutaires;
Du bonheur des humains sages dépositaires,
Monarques bienfaisants, citoyens couronnés,
Ils inspiroient des mœurs aux peuples fortunés.
L'homme eut alors la paix, les vertus, l'abondance:
Mais à ces mœurs encore il manquoit l'élégance,
Il manquoit les beaux-arts. Le plus vif des desirs,
Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs,
L'amour donna l'essor aux talents, au génie:
Il mesura le chant, fit naître l'harmonie.
L'homme, à peine arraché des antres et des bois,
Au son des instruments sut marier sa voix.
L'art donné par l'amour servit à l'amour même;
Le chant des premiers airs exprima, Je vous aime.

L'unisson de la voix, celui des instruments,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémissements :
Remué par ces sons, s'agitant en cadence,
L'homme fut étonné de connoître la danse;
Elle animoit ses jeux, augmentoit sa gaieté,
Et disposoit encor l'ame à la volupté.
Mais il est d'autres arts que l'amour a fait naître.
Tendre Dibutadis, c'est lui qui fut ton maître,
Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.
A peine des beaux-arts on entrevit l'aurore,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté
Fit recevoir les lois que dictoit la beauté :
On vit naître le goût. La richesse indolente
Invoqua, l'or en main, l'industrie indigente;
Un luxe ingénieux amusa ses loisirs.
L'homme, plus délicat sur le choix des plaisirs,
Leur allia bientôt la grace et la décence.
Dans les arts et les mœurs on connut l'élégance.
Voyez dans ces palais, au jour de cent flambeaux
Dont les feux répétés tremblent dans les cristaux,
Vainqueur du sombre hiver, à l'abri des tempêtes,
L'homme ordonner des jeux et disposer des fêtes.
Sur ces riches lambris l'opulence et les arts
Se disputent entre eux de fixer vos regards.
Ici par les Vanloo la nature exprimée

Respire, pense, agit, sur la toile animée;
Là l'aiguille savante égala les pinceaux :
La volupté choisit le sujet des tableaux.
  Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé, chez Alcine;
L'or et l'émail des fleurs, les perles et l'hermine,
D'un peuple aimable et jeune ornent les vêtements.
L'incarnat des rubis, le feu des diamants,
Répandent un jour doux sur les charmes des belles,
Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le desir de tout vaincre et l'espoir du succès
Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.
L'Amour, sans se montrer, fait sentir sa présence;
Et, plein d'un sentiment vif et délicieux,
Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.
  Entrez dans ces salons où de bruyants Protées
Échangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte, et les masques trompeurs,
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs :
Là le maintien décent, la froide retenue,
N'imposent pas la gêne à la joie ingénue :
Là les sexes, les rangs, les âges, confondus,
Suivent, en se jouant, la Folie et Momus.
  O doux amusement d'une aimable jeunesse,
Dans les jours des frimas vous charmiez ma tristesse,
Lorsque j'étois encore à la fleur de mes ans :
Mais j'oppose aujourd'hui les arts et les talents

Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge,
Et je goûte un bonheur aussi doux et plus sage;
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.
J'entendrai Cornélie, Alvarès, et Burrhus:
L'ame dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaie avec eux à des vertus nouvelles;
Là tous nos sentiments sont purs et généreux;
Là mon cœur attendri s'attache aux malheureux:
Je voudrois m'élancer au secours de Zopire.
Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre!
Mais ces pleurs étoient doux; le plaisir d'admirer,
Autant que la pitié, me forçoit à pleurer.
O spectacles divins, écoles respectables
Du véritable honneur, des vertus véritables,
Théâtre où, pour instruire et les grands et les rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie?
Oui, d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir,
Et déguiser encor leurs leçons en plaisir.
Ils nous ont délivrés des gothiques usages,
Des antiques travers, du vernis des vieux âges;
Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire?
Les muses, les amours, unis pour me séduire,
M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté,

Où tout vante, respire, et peint la volupté.
Melpomène est ici plus tendre que terrible;
C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible.
Quels sons harmonieux! quels tableaux ravissants!
Tous les arts à-la-fois séduisent tous mes sens;
Les chants et les beaux vers ont charmé mon oreille;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille:
Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers;
J'ai vu les champs de Mars, et la nuit des enfers;
Je leur vois succéder de riants paysages,
Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages:
Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs;
Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs.
Ici les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encore à mes yeux un spectacle agréable.

C'est vous, sexe enchanteur, à qui ce peuple heureux
Doit ces jeux si brillants, ces théâtres pompeux.
Lorsque le grand Louis suspendoit ses conquêtes,
Tous les arts composoient la pompe de ses fêtes;
Les talents rassemblés célébroient dans sa cour
Sa gloire et ses vertus, vos charmes et l'amour.

Des mœurs et des plaisirs arbitres éclairées,
Vous avez en tout temps illustré nos contrées;
Vous changiez en héros nos stupides aïeux:
C'étoit pour mériter un regard de vos yeux,
Qu'ils couroient ou défendre ou venger l'innocence;
Un mot de votre bouche étoit leur récompense.

Le vaillant paladin vous consacroit son bras :
C'est vous qu'il invoquoit au milieu des combats;
Il vous rendoit un culte; et ces honneurs suprêmes,
Vous élevant encore au-dessus de vous-mêmes,
Illustres par vos choix, et non par vos rigueurs,
Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs :
Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles;
Aux charmes des beaux-arts vous les rendiez sensibles.
On vit la courtoisie habiter les châteaux;
L'esprit fut introduit dans les jeux des héros :
Apollon célébroit les guerriers et les belles;
Le paladin chantoit et combattoit pour elles.
  Régnez, sexe charmant, régnez sur l'univers :
C'est sur-tout au François à respecter vos fers;
Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire.
Conservez, ranimez son brillant caractère,
Cet amour pour son prince et pour la liberté,
L'art d'embellir la vie et la société,
Et ce mélange heureux de souplesse et d'audace,
De force et de gaieté, de grandeur et de grace.
  Mais quoi! pour triompher de l'ennui des hivers,
Faut-il donc tous les arts, les bals, et les concerts?
Oh! si je puis revoir mes campagnes chéries,
M'égarer un moment dans les plaines flétries,
Chercher dans les vallons la trace des beautés
Qu'ils offroient, au printemps, à mes yeux enchantés,
Me retrouver encore auprès de la nature,

Espérer les zéphyrs, et prévoir la verdure!
Là, sous un toit modeste aux muses consacré,
Et de chantres divins, de sages, entouré,
Je jouirois en paix des charmes de l'étude.
  Heureux l'ami des arts qui, dans la solitude,
Sait goûter tour-à-tour l'Arioste et Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke et Newton!
Heureux qui sait jouir, et qui cherche à connoître!
  Muses, guides de l'homme, ornements de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux graces, aux beautés,
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre:
Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre.
Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif et pur,
J'appris à distinguer sur le céleste azur
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière,
De ces brillants soleils qui couvrent de leurs feux
Des mondes ignorés suspendus autour d'eux!
Mon esprit s'élançoit dans l'étendue obscure;
Je voyois sous mes pas s'agrandir la nature;
J'ajoutois chaque instant un monde à l'univers;
Et, franchissant encor l'immensité des airs,
Revenu sur la terre à ce point invisible
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observois les ressorts, les mœurs des animaux.
Je savois dans leurs rangs placer les végétaux;

J'étois ravi de voir, à travers un méandre,
La séve en circulant s'élever et descendre;
J'appris pourquoi les mers, bravant la pesanteur,
Vont deux fois en un jour du pôle à l'équateur;
Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre;
J'aurois voulu percer le centre de la terre,
Voir sous la main du temps les marbres s'y former,
Et sous les monts tremblants les métaux s'enflammer.
Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connoître;
Je cherche à pénétrer les secrets de son être,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
Qu'ont altérés les temps, nos lois, et nos erreurs:
J'interroge à regret les fastes de l'histoire.
Ces monuments confus de misère et de gloire
Me montrent les états l'un par l'autre abattus,
Le choc des nations, et trop peu de vertus.
Je vois dans Ecbatane, ou sur les bords du Tibre,
Sous le joug des tyrans, ou chez un peuple libre,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les lois
Le jouet des tribuns, ou l'esclave des rois.
La fraude le subjugue, ou la force l'opprime.
Noble amour des humains, fanatisme sublime
Qu'Athénes respira dans les lois de Solon,
Seul démon de Socrate, ame du grand Caton,
Vertu des Antonins, bonté vaste et féconde,
Inspirez, conduisez les arbitres du monde,
Et que le temps rapide améne à nos neveux

Non des siécles brillants, mais des siécles heureux.
Que les muses, les arts, et la philosophie,
Passent d'un peuple à l'autre, et consolent la vie.
Vérité, juste effroi des mortels corrompus,
Puissants par les erreurs, et grands par les abus,
Achéve, il en est temps, de percer le nuage
Qui te dérobe au peuple et te déguise au sage.
En vain l'aveugle orgueil et l'envie en fureur
Défendent contre toi l'ignorance et l'erreur;
Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclore,
Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.
Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas:
J'erre avec Magellan de climats en climats,
Ou les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.
J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alisés
Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés,
Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
L'homme y recueille en paix des moissons sans culture;
Les forêts à sa faim offrent des aliments;
Le froid n'offense point son corps sans vêtements;
La nuit, dans un hamac qu'il suspend au branchage,
Le jour, errant sans soins ou couché sous l'ombrage,
Il est triste, indolent, sans mœurs, et sans bonté:
Son ame s'endurcit dans sa stupidité;
Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie,
Ainsi que sans lumière elle est sans énergie.

Je vole avec Bernier vers les portes du jour;
Des mers du Gangaride aux champs de Visapour;
Dans Agra, dans Delhy, dont le peuple servile
Redoute encor Timur dans sa race imbécille:
Là, d'un trône usurpé méprisables soutiens,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens,
Les nobles, les omras, oppriment l'industrie,
Qui semble pour eux seuls enrichir leur patrie.
  Qu'on ne me vante plus ce bonheur des climats
Où jamais Orion n'envoya les frimas;
Qu'un sol riche, un ciel pur, et l'or, soient leur partage:
Le nôtre est la raison, l'horreur de l'esclavage,
Un cœur ami des lois, et des vertus de Mars.
  Mais je reviens encor dans le temple des arts.
Le sanctuaire s'ouvre, et j'aperçois Virgile;
Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille:
L'un sublime, touchant, naïf, impétueux;
L'autre sage, élégant, tendre, et majestueux:
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.
  Déja dans cette erreur j'allois prendre la lyre,
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Téos.
Le front paré de fleurs et de pampres nouveaux,
Il rit, verse du vin, et chante sa maîtresse;
Il me fait partager sa joie et son ivresse.
Ovide me transporte au palais du soleil;
Et, tranquille habitant de l'olympe vermeil,
J'échappe aux vents glacés, au froid de l'air humide.

Sous les berceaux d'Éden, dans les jardins d'Armide,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs;
J'y foule les gazons, j'y marche sur les fleurs,
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.
Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Rempliroit seul mes jours d'instants délicieux:
Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène;
De la crédule histoire il montre les erreurs;
Il peint de tous les temps les esprits et les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense?
Lui seul réunit tout, la force, l'abondance,
Le goût, le sentiment, la grace, la gaieté;
Le premier de son siècle, il l'eût encore été
Au siècle de Léon, d'Auguste, et d'Alexandre.
Je ne puis plus, hélas! ni le voir ni l'entendre:
Perdu pour ses amis, il vit pour l'univers.
Nous pleurons son absence en répétant ses vers:
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même,
Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime:
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.
Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs,
Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
Il le faut avouer, du stupide vulgaire
Les plaisirs de l'esprit sont encore ignorés:
Tout mortel est sensible, et peu sont éclairés.

Sages cultivateurs, dans vos humbles asiles
Vos moments sont à vous, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du temps.
Il faut des soins légers et des travaux constants,
Plus agir que penser. Vos jours toujours semblables
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables;
Votre esprit est tranquille; il sait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
L'hiver a ses travaux. La gerbe descendue
Sur l'argile aplanie est déja répandue;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laissent sortir le grain de ses liens brisés :
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
Des nouvelles du temps vous pourrez vous instruire,
Et rapporter à Lise un corset chamarré,
Des beautés du canton tristement admiré.
Vous allez renverser sur leurs rameaux antiques
Ces chênes dévoués à vos dieux domestiques;
Par un peuple naissant ils seront remplacés.
Délivrez vos guérets de ronce embarrassés;
Qu'un rempart aux torrents en défende l'entrée;
Et, quand le temps rapide amène la soirée,
Qu'un facile travail, de doux amusements,
De la longue veillée abrégent les moments.
Façonnez les appuis du pampre qui doit naître,
Ou taillez en longs pieux le branchage du hêtre;
Préparez le travail dans les jours du repos;

Armez de fers aigus ces herses, ces râteaux;
Réparez l'instrument que le temps endommage,
Et de la rouille active arrêtez le ravage.
Cependant votre épouse, aux lueurs d'un brasier,
D'un doigt souple et léger entrelaçant l'osier,
Précipite gaiement une chanson naïve,
Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
Sous vos paisibles toits vos voisins rassemblés
Pressent votre foyer de cercles redoublés,
Où préside un Nestor, l'oracle du village.
Il annonce au canton le beau temps ou l'orage;
Même, sans se tromper, il prédit tous les ans
Les refus de la terre ou ses riches présents.
De l'antique féerie on raconte une histoire;
L'orateur, qui la croit, l'atteste, et la fait croire:
Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois;
Le jour de la tempête on entendit sa voix.
Un autre en fait d'abord la peinture effrayante:
Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
Le silence et la peur augmentent par degré,
Et plus près du foyer le cercle est resserré.
Mais, pendant ces récits, la robuste jeunesse
Se livre sans contrainte à sa vive alégresse.
A peine la musette et l'humble chalumeau
Ont rassemblé le soir les galants du hameau,
Que dans un vaste enclos, préparé pour la danse,
Ils viennent étaler leur rustique élégance;

Leurs pas sont ralentis ou pressés au hasard;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célébrent en vers la beauté du village;
La muse et la bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lévres d'Iris:
Le baiser est donné, mais il paroît surpris;
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent.
Le vieillard qui sourit aux jeux de ses enfants,
Tournant vers sa moitié des yeux reconnoissants:
Qu'ils jouissent, dit-il, des plaisirs de leur âge,
Et qu'un jour mon bonheur puisse être leur partage!
O mortels innocents, que votre sort est doux!
  Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous:
Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus;
Son estime et son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre;
Le bon sens est son code, et l'équité son titre.
Auprès de ses foyers, asiles de la paix,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts;
Il les méne à sa table oublier leur querelle,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
  Je l'ai vu ce mortel si grand dans son bonheur,
J'ai vu ses plaisirs purs, le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon ame étoit ravie,

Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.
« L'étude et les plaisirs, la guerre et les amours,
Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours;
Mais dans ces temps d'erreur, de folie et d'ivresse,
J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la noblesse,
Invitée aux emplois, appelée aux honneurs,
Doit au peuple son temps et l'exemple des mœurs.
J'ai passé dans les camps les moments de la guerre;
Et, quand Louis vainqueur eut désarmé la terre,
Je fus utile encor dans un état nouveau.
Les agréables soins d'un seigneur de château,
Les plaisirs d'une vie occupée et tranquille,
Me donnoient un bonheur plus pur et plus facile.
C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus;
C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus,
De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
Être ami de soi-même, amant de la nature.
J'étois content; mais, seul dans cet heureux séjour,
Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour:
Je cherchai, je choisis une sage compagne,
Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne.
Nous élevions un fils pour l'état et pour nous;
J'avois tous les plaisirs d'un père et d'un époux;
Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse
Où l'homme qui vieillit sent déja sa foiblesse,
Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.
Mon ami, j'ai perdu mon épouse et mon fils.

De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Fatigua mon courage, accabla ma constance :
Le jour sur leurs tombeaux j'allois verser des pleurs,
Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers; mais mon ame affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie,
Je ne voyois plus rien à craindre, à desirer,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.
Un jour où j'errois seul dans un vallon stérile,
Sous de sombres rochers, près d'une onde immobile,
J'entendis près de moi des accents douloureux :
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux;
Je courus à sa voix : ses plaintes redoublèrent;
Je lui tendis les bras, et nos larmes coulèrent;
Sans connoître nos maux nous mêlions nos douleurs;
Et je lui savois gré de me rendre des pleurs.

« Hélas! l'infortuné, sans force, sans courage,
Se traînoit avec peine, et quittoit son village,
Où la faim consumoit son père et ses enfants.
Je calmai sa douleur; et mes foibles présents,
Sous le chaume où pleuroient ses enfants et son père,
Firent naître la joie à leurs cœurs étrangère;
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir;
Je reconnus en moi la trace du plaisir.

« A l'aride fougère, aux chardons inutiles,
Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles;
Un peuple nourri d'herbe et vêtu de lambeaux

Vainement au fermier demandoit des travaux.
Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie et l'aisance.
Charmé de mes desseins, j'entrevis le bonheur,
Et déja le chagrin pesoit moins sur mon cœur.
« L'indigent féconda la terre abandonnée;
Je payai ses moments. Du prix de sa journée
Il meubla sa cabane, et vêtit ses enfants;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs.
« Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage:
C'est l'effet du travail en tout temps, à tout âge.
On vit dans mon château la veuve et l'orphelin
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin;
Les vieillards, par des soins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles;
On paya les impôts sans se croire opprimé:
Tout fut riche et content, et moi je fus aimé.
« O mon ami, l'amour, les sens et la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse;
Mais protéger le foible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand qui m'étoit inconnu.
Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière,
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur,
Qui veille, rit et chante, et me doit son bonheur;
Quand je me dis le soir sous mon toit solitaire,
J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire;
Mon cœur s'épanouit; j'éprouve en ce moment

Une céleste joie, un saint ravissement;
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle;
Le temps n'en détruit pas le souvenir fidèle,
On en jouit toujours; et, dans l'âge avancé,
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du temps, vous le voyez, j'ai senti les outrages;
Déja mes yeux éteints sont chargés de nuages;
Mon corps est affaissé sous le fardeau des ans:
Mais, sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté. »

Ainsi dans tous les temps jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage.
Oui, l'arbitre éternel des êtres et des temps
Réserve des plaisirs à nos derniers instants.

O Dieu, par qui je suis, je sens, j'aime, et je pense,
Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi!
Qu'ils volent de la terre au trône de son roi!
Du vide, du chaos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie, et les mondes;
Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance:

Tu répandis la vie et la fécondité
Sur les mondes errant dans ton immensité;
Ta main sur leur surface éleva les montagnes,
Enfonça l'océan, déploya les campagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux et les êtres vivants.
Le temps suivi des jours, des saisons, des années,
Ramena tes faveurs l'une à l'autre enchaînées;
Tu nous donnas la terre et l'ordre d'en jouir;
Tu nous donnas des sens, un cœur, et le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains,
Dans ces champs où ta voix appelle les humains,
Que l'homme libre et pur jouit en ta présence
Du travail, de tes dons, et de son innocence;
Tes dons sont infinis, son cœur est modéré.
Il conserve sans trouble un bonheur ignoré:
Tel un humble ruisseau coule au fond d'un bocage,
Toujours clair et tranquille, et caché sous l'ombrage.
J'ai vécu jeune encor dans ces champs fortunés;
Là, j'ai joui des biens qui m'étoient destinés;
J'en ai connu le prix, j'en ai senti l'ivresse;
L'étude, mes jardins, et les chants du Permesse,
Ont été tour-à-tour l'emploi de mes instants,
Les jeux de mon enfance, et ceux de mes vieux ans;
Et, philosophe heureux, homme content de l'être,
Je viens de ses présents rendre grace à mon maître.

NOTES
SUR L'HIVER.

Page 179, vers 2 :

Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être-Suprême.

Les hommes des pays que maltraite la nature, des pays sujets aux inondations, aux vents furieux, aux ouragans, aux tremblements de terre, etc., comme le Japon, le Mexique, l'Égypte, etc., ont toujours été disposés à la plus basse et souvent à la plus cruelle superstition : avant que les hommes s'élèvent dans la société perfectionnée jusqu'à la connoissance du monde et de l'ordre général qui prouve un Dieu bon, ils ne voient que leurs maux particuliers, et en conséquence ils imaginent un Dieu barbare qui se plaît au tourment des hommes. Ils ont inventé le système des deux principes, et ils ont donné au bon ou au mauvais principe un pouvoir plus ou moins étendu, selon que leur vie étoit plus ou moins malheureuse.

Les êtres nuisibles et malfaisants sont plus communément des objets de culte que des êtres bienfaisants ou utiles ; le soleil même a rarement eu des autels dans les climats tempérés, où il ne paroît que pour embellir et fé-

14.

conder la nature; il a été adoré et l'est encore sous la ligne, où il dévore les campagnes et les animaux.

Page 181, vers 17:

D'un froid âpre et funeste il pénètre nos sens.

Le sentiment du froid est un mode de la douleur; il donne à nos nerfs une forte tension; il les tient à peu près dans cet état où ils sont au moment qu'un objet extraordinaire jette quelque étonnement dans notre ame: on ne peut pas, quand on veut s'exprimer avec précision, donner à cet étonnement le nom de crainte; l'ame n'est pas effrayée, elle est avertie; et en conséquence toute la machine se dispose à veiller à sa conservation. Cet état donne à l'ame une sorte d'impatience et d'inquiétude; on se sent moins le goût, le besoin, la disposition au plaisir qu'aux passions qui naissent du desir de notre conservation; on a le sentiment de ses forces, non pour jouir, mais pour se défendre; le caractère a pris je ne sais quoi d'austère et de dur. Henri III, selon M. de Thou, perdoit en hiver sa mollesse et son penchant au plaisir; il avoit alors l'esprit d'ordre, de réforme, de justice. Il y a plus d'un exemple du même genre.

Le froid resserre les extrémités de toutes les fibres; et le sang, qui circule moins facilement dans ces extrémités, retourne en plus grande abondance vers le cœur: ces fibres raccourcies, et plus arrosées d'esprits et de sang dans l'étendue qui leur reste, ont plus de force et de ressort; on a plus de vigueur, de courage, de confiance en soi-même.

Les nerfs, engourdis à leurs extrémités, portent au

cerveau un moindre nombre de sensations; ils y portent des sensations moins vives : l'ame agit plus sur elle-même; elle combine davantage les idées reçues; ses sentiments et ses pensées ont plus de suite et de profondeur: c'est peut-être le temps où l'esprit a plus de forces.

Quand le sentiment de nos forces est uni à une sorte de crainte, quand la crainte vient plutót de l'idée qu'on est menacé que du sentiment de sa propre foiblesse, l'ame est aisément disposée à la colère, à la vengeance, à la haine, à ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'est jamais capable. Des grands crimes dont l'histoire fait mention, la plupart ont été commis dans les temps des plus fortes gelées; c'est une remarque du savant abbé Dubos : des magistrats, d'après les registres des parlements, ont fait la même observation.

PAGE 182, vers 12 :

Et la vaste blancheur sur le monde étendue...

Si la lumière nous donne une sensation agréable, parcequ'au grand jour il nous est plus facile de trouver le plaisir et de fuir la douleur; si l'obscurité nous donne une sensation triste, parceque dans l'ombre il nous est plus difficile de fuir la douleur et de trouver le plaisir, il s'ensuit que le blanc, qui renvoie beaucoup de lumière, nous plaît d'abord, et que le noir, qui n'en renvoie point, fait un effet contraire : mais la couleur blanche, étant trop continue, trop étendue, trop éclatante, comme dans la neige, nous déplaît, parcequ'elle fatigue l'organe; et de plus la neige fait disparoître les dimensions, les variétés, etc.

PAGE 186, vers 24:

Des champs et des forêts l'hôte le plus timide.

The foodless wilds
Pour forth their brown inhabitants. The hare
Tho'timorous of heart and hard beset
By death in various forms, dark snares, and dogs,
And more unpitying men.

THOMSON.

PAGE 187, vers 2:

L'hôte informe et cruel de la sombre Hercinie.

There, thro' the pining forest half absorpt,
Rough tenant of these shades, the shapeless bear
With dangling ice all horrid, stalks forlorn,
Slow pac'd, and sourer as the storms encrease.

. . . .

And, with stern patience, scorning weak complaint,
Hardens his heart against assailing want.

THOMSON.

PAGE 189, vers 10:

L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.

L'homme, mal vêtu et mal armé par la nature, est frugivore, carnivore, ichthyophage; il vit dans tous les climats; il est celui des animaux qui, par le nombre de ses besoins et par la variété des situations où il se trouve, a des rapports avec un plus grand nombre d'êtres; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de sensations et d'idées : il a la faculté de conserver ses idées par les mots; il doit donc être celui des animaux qui a le plus

de mémoire : la variété de ses besoins le force à combiner ses idées, à inventer ; mais s'il est inventeur, il est encore plus imitateur, et le penchant à l'imitation est un des plus puissants qu'il ait reçus de la nature.

PAGE 189, vers 23 :

Souvent il échappoit, mais, couvert de morsures, etc.

At quos effugium servarat, corpore adeso,
Posterius, tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas, horrificis accibant vocibus orcum ;
Donicum eos vita privarant vermina sæva,
Expertes opis, ignaros quid vulnera vellent.

LUCRÈCE.

PAGE 192, vers 27 :

Le chant des premiers airs exprima, Je vous aime.

Le sentiment de l'amour est si délicieux, même dans l'état sauvage, qu'il est sans doute celui dont l'homme a cherché d'abord à reproduire en lui les émotions douces et vives par le secours des arts.

PAGE 193, vers 18 :

Leur allia bientôt la grace et la décence.

Le sentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire ; elle leur inspire la retenue ; elle leur apprend à connoître les mesures, les bornes, la délicatesse, les bienséances. Dans les pays où les hommes vivent beaucoup avec les femmes et les respectent, ils s'instruisent de ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire ; et dans leurs discours, dans leurs écrits,

on voit quelque chose de cette retenue, de cette délicatesse, de ce sentiment fin des bienséances naturel aux femmes : là le génie est sans rudesse ; et, s'il perd un peu de son énergie, il connoît la grace, il l'allie à la force : là les méthodes sont faciles, la philosophie a moins d'obscurité, et il y a du goût dans tous les ouvrages.

PAGE 195, vers 1 :

Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

Nos bons poëtes dramatiques ne perdent jamais de vue le grand but d'être utiles aux mœurs, et ils ont influé sur le caractère de la nation plus qu'on ne le pense. Le moraliste ne parle qu'à la raison, et le poëte dramatique parle à l'imagination et au cœur : le philosophe démontre la nécessité de la vertu, et le poëte l'inspire. C'est au théâtre qu'on apprend à l'aimer, parcequ'on la voit en action, et qu'on la voit aimable. Ce sont les poëtes dramatiques qui répandent la saine philosophie, les vérités d'usage; on entend leurs préceptes dans le moment où l'on est ému, et le sentiment les grave pour jamais. C'est par les poëtes dramatiques que les maximes honnêtes, les sentiments généreux, deviennent populaires ; ils passent de bouche en bouche, parcequ'il y a du plaisir à répéter des vers harmonieux, qui expriment avec précision un sentiment fort ou tendre, ou un grand sens.

PAGE 195, vers 3 :

L'ame dans ces héros se choisit des modèles.

C'est moins parcequ'ils nous présentent des modèles que nous aimons les héros de notre théâtre, que parce-

qu'ils nous élèvent à nos propres yeux et qu'ils nous donnent une grande idée de notre espèce.

Si nous aimons les arts parcequ'ils peignent la nature, nous les aimons plus encore parcequ'ils la changent; les ramener à l'exacte vérité, c'est les détruire: nous saisissons avec transport les illusions qu'ils nous donnent, nous entrons avec joie dans le palais enchanté qu'ils édifient, et nous y sommes heureux au milieu des chimères.

L'homme mécontent des êtres a créé des fantômes; il leur a donné des traits, un caractère propre à exciter en lui les émotions dont il est avide. Il a créé la scène sur laquelle il les fait agir et parler, il répand le même esprit d'invention sur leurs actions et sur leurs discours. Là tout est au-delà du vrai, parceque le vrai seul ne nous auroit ni satisfaits ni étonnés; tout est dans le possible, parceque nous voulons être trompés.

Voilà l'origine, voilà du moins une des causes de ce qu'on appelle dans les arts *la belle nature*, dont les idées ne sont pas les mêmes dans la société naissante ou perfectionnée.

Chez des peuples où la législation et l'industrie sont encore dans l'enfance, le héros idéal des poëtes, c'est l'homme terrible par la force, l'adresse et la légèreté du corps, par une volonté inflexible, par l'énergie des passions; c'est l'homme dont on a beaucoup à espérer et plus encore à craindre.

Lorsque l'esprit s'est éclairé, lorsqu'on a des idées saines sur la justice, l'amour de la patrie, etc.; lorsqu'on est instruit de ce qu'on doit à soi-même et aux autres,

lorsque l'on connoît les nuances qui dans les qualités de l'ame séparent le vice de la vertu ; l'équité, la générosité, l'humanité, l'amour des lois, voilà les qualités des héros ; le héros idéal, c'est l'homme dont il y a plus à espérer qu'à craindre.

Dans la société naissante ou perfectionnée, l'art éléve, agrandit, ennoblit la nature de son pays et de son siècle ; il donne je ne sais quoi de grand au vice même ; il le rend odieux, il ne l'avilit pas ; les scélérats qu'il peint sont, comme les Furies, atroces et non méprisables.

Page 195, vers 5 :

Là tous nos sentiments sont purs et généreux.

Il y a deux sortes de sublime ; l'impression que nous recevons de l'un et de l'autre est toujours de l'étonnement : mais l'étonnement causé par l'un est une sorte de terreur, une crainte commencée ; et l'étonnement causé par l'autre est une admiration mêlée d'amour.

Qui te l'a dit? Ce mot d'Hermione, qui peint si fortement le délire de la passion ; le *j'étois aimé* d'Orosmane, qui peint avec tant d'énergie la plus cruelle des situations, voilà du sublime terrible.

Il s'en présentera, dans Tancrède ; *soyons amis*, *Cinna, c'est moi qui t'en convie :* voilà le sublime qui excite l'admiration et l'amour. Cette dernière espéce de sublime, plus commune chez les modernes que chez les anciens, est celle qui éléve notre ame, et qui rend nos sentiments nobles et généreux.

PAGE 195, vers 7:

Je voudrois m'élancer au secours de Zopire.

L'illusion va rarement aussi loin; mais l'illusion n'est pas dans les ouvrages de l'art la seule cause de nos plaisirs. Il y a plus. Si l'illusion étoit continue, le spectacle deviendroit un supplice: nous aurions sous les yeux des malheureux qui exprimeroient leur douleur avec énergie, et nous n'aurions pas l'espérance de la soulager; cette espérance est presque le seul sentiment qui puisse adoucir les tourments de la pitié.

L'ame, d'abord ébranlée par la pitié ou par la terreur, passe rapidement de ces sentiments à une joie vive, lorsqu'elle s'aperçoit que sa douleur n'a pas un fondement réel; bientôt l'éloquence forte des personnages, le langage énergique et mesuré des passions, le jeu de l'acteur, etc., nous rendent notre illusion, que nous perdons et que nous retrouvons encore.

PAGE 195, vers 9:

Mais ces pleurs étoient doux; le plaisir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.

Nous allons chercher au spectacle de puissantes émotions, nous allons y ranimer, y augmenter notre sensibilité ou en jouir; et la perfection de l'art n'est pas de nous déchirer, mais de nous donner de grandes émotions avec le moins de douleur possible.

C'est en inspirant les sentiments d'admiration et d'amour en même temps que ceux de terreur et de pitié

que les grands poëtes françois ont rendu si délicieuses les émotions que nous recevons au théâtre.

Notre admiration a plusieurs objets; d'abord ce monde nouveau, cette nouvelle espèce d'hommes assez au-dessus de nous pour nous étonner, assez près de nous pour que nous ne désespérions pas de les atteindre; nous admirons ensuite l'éloquence, la pompe de leur langage, l'harmonie des vers, la profondeur de génie qui a si bien vu et peint les passions, leurs nuances, etc. Nous admirons les mœurs des nations, les grands tableaux, les pensées grandes et vraies; nous admirons la noblesse et la vérité de l'acteur, souvent le mérite de la difficulté vaincue, etc.

Les grands poëtes, qui ne précipitent point l'action, et qui n'entassent pas les événements, emploient les premiers actes à préparer l'intérêt que nous devons prendre aux personnages; c'est dans ces premiers actes qu'en développant par degrés les caractères des héros, le poëte nous les fait connoître; avant de nous les montrer dans le plus grand danger, il nous fait vivre avec eux, il nous fait aimer ceux qu'il va mettre en péril; et c'est parceque nous les aimons que les larmes qu'ils nous font répandre sont si douces, ou que leurs succès nous donnent une joie si vive et si pure.

Il faut remarquer que la langue de la douleur est plus énergique et plus abondante que celle de la vertu ou du plaisir; on ne peut presque jamais peindre le plaisir avec énergie sans emprunter les expressions de la douleur. Dans les langues que je sais, et je suppose qu'il en est de même de celles que j'ignore, souffrir, brûler, languir,

s'anéantir, se dissoudre, mourir, etc., sont des expressions consacrées aux sensations les plus agréables.

La douleur est donc celle des émotions qu'il est plus facile de nous donner, celle dont on trouve plus aisément l'expression ; et borner l'art au mérite de nous effrayer ou de nous faire pleurer, ce seroit le détruire ; on nous donneroit bientôt des tragédies en prose mal écrite, des aventures extraordinaires de personnages communs, des pièces pantomimes où le poëte sans imagination laisseroit le mérite d'exprimer à l'acteur, etc.

Des ouvrages de ce genre feroient peut-être une illusion plus continue, et par conséquent une impression plus douloureuse ; mais elle seroit la seule : ils plairoient pourtant à des hommes qui n'auroient aucune idée de l'art, à des hommes qui verroient avec indifférence dégrader ou perfectionner leur espèce, à des hommes assez ignorants ou assez blasés pour être incapables de sentir le beau, le merveilleux raisonnable, le charme d'une poésie éloquente, etc. Sans doute à des spectateurs de ce genre il ne faut qu'une forte émotion, l'émotion de la douleur, et telle qu'ils l'éprouveroient aux combats des gladiateurs ou à la Grève.

L'homme de goût, l'homme sensible a le besoin d'admirer ; il a le besoin d'élever et d'éclairer son ame. Cependant si une tragédie excitoit plus le sentiment de l'admiration que celui de la terreur ou de la pitié, elle seroit froide, comme Nicomède, Esther, etc.

Si après avoir intéressé pour vos personnages, vous ne les montriez pas dans le plus grand péril, cette pièce n'auroit qu'un effet médiocre, comme Bérénice, etc.

C'est ce mélange de sentiments d'admiration et de pitié, d'amour ou de terreur, qui se succèdent, se soutiennent, se raniment, se tempèrent ; c'est, dis-je, ce mélange qui compose le plaisir que vous éprouvez à nos belles tragédies ; et ce plaisir est le plus grand, le plus noble et le plus utile que les arts aient jamais donné aux hommes.

PAGE 195, vers 13:

Théâtre où, pour instruire et les grands et les rois,
L'auguste vérité fait entendre sa voix.

J'ai souvent pensé qu'il étoit consolant pour une partie des peuples de l'Europe de voir ceux dont dépendent nos destinées, les souverains et les hommes en place, se plaire à un genre de spectacle où ils trouvent la satire de leurs fautes, l'éloge de leurs vertus, les détails de leurs devoirs ; à un genre de spectacle qui est une véritable école de justice, de bienfaisance, et de grandeur d'ame. Il est impossible que des hommes qui choisissent par goût un si noble amusement ne conçoivent pas de l'horreur pour la tyrannie, et restent sans vertus.

Quelques états républicains ont proscrit notre théâtre, qui, disent-ils, inspire l'amour de la monarchie ; et ils ont raison : mais ce théâtre n'en doit être que plus cher aux François.

PAGE 195, vers 15:

Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?

La plupart des hommes, mais sur-tout des jeunes gens, préfèrent la tragédie, qui les transporte dans le pays des

illusions, à la comédie, qui les ramène à la vérité; ils préfèrent le plaisir de verser des larmes à celui de rire, parcequ'on ne revient pas assez promptement du sentiment du ridicule aux enthousiasmes momentanés, aux erreurs de l'amour, aux sentiments agréables, aux illusions qui font le bonheur de la jeunesse.

PAGE 195, vers 17:

Vont sur une autre scène amuser mon loisir.

C'est sur-tout à la comédie qu'on voudroit interdire le langage mesuré, parceque les vers y détruisent, dit-on, toute illusion, toute vérité: je crois qu'il faudroit dire seulement que les vers d'une comédie doivent être d'une extrême facilité, qu'il faut y éviter les transpositions, la phrase poétique, le ton de la poésie, et que ce n'est enfin que par la mesure et la rime qu'il faut s'apercevoir qu'une comédie est en vers: alors le spectateur aura deux plaisirs de plus, celui de retenir plus aisément ce que vous dites, si ce que vous dites vaut la peine d'être retenu, et celui d'admirer la difficulté vaincue.

PAGE 195, vers 21:

Ils corrigent en nous ces défauts, ces erreurs,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Molière est celui de tous les philosophes qui a le mieux vu les défauts qui s'opposent à l'esprit de société, et il les a combattus par le ridicule. Il nous faudroit aujourd'hui un poëte philosophe qui combattît les défauts qui naissent de l'esprit de société: ce poëte trouveroit une foule de caractères qui n'étoient point connus du temps de

Molière. Il y a peu d'avares, mais il y a des hommes avides ; de plus, l'avidité a rendu les intrigants un caractère commun. Il y a peu de maris jaloux, mais il y a peu de maris ; les pères tyranniques sont rares, les pères indifférents ne le sont pas. On n'a plus les préjugés bourgeois, mais on ne connoît plus les douceurs de la vie simple et domestique. Le caractère des personnes qui se donnent des peines infinies pour obtenir sans titre ce qu'on appelle de la considération seroit piquant au théâtre. Quoique Molière et ses imitateurs aient peint les conditions, on peut les peindre encore, parcequ'elles n'ont pas le même esprit qu'elles avoient autrefois, et sur-tout celui qui leur convient. L'esprit de société, porté à l'excès, a donné trop de force et d'étendue aux égards; on pourroit les opposer à l'amour de l'ordre et de la justice. Les gens de lettres ne sont plus pédants ; mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde : on pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût, l'homme qui craint à l'excès le ridicule, le faux modeste, le défiant de caractère, le défiant par principes, le tracassier, le connoisseur, le bienfaisant par intérêt, les donneurs d'idées, l'homme de goût, l'homme d'un goût difficile parcequ'il n'a pas de quoi sentir le beau, l'hypocrite d'humanité, les préventions, les prétentions, etc., etc., etc.

Page 196, vers 2 :

Tous les arts à-la-fois séduisent tous mes sens.

On dit qu'un prince d'Asie proposa un prix pour celui de ses sages qui inventeroit une manière de faire jouir à-la-fois tous nos sens. Si Quinault avoit vécu de ce

temps, il auroit eu le prix. Ce créateur de l'opéra voulut nous faire sentir dans le même moment les plaisirs que peuvent donner la poésie, l'architecture, la peinture, la musique, et la danse.

N'allez pas chercher à ce spectacle ces impressions puissantes, cette terreur sublime, cette pitié tendre, que vous fait éprouver une belle tragédie.

La perfection de l'opéra consiste à vous donner une multitude de sentiments plutôt qu'un sentiment unique et profond; de l'étonnement, de l'intérêt, des impressions variées, l'admiration de plusieurs talents, voilà ce qu'il vous promet.

Quand les décorations, la musique, la danse, et le poëme, concourroient parfaitement à faire sur vous une seule impression, elle seroit plus foible que celle qu'y feroit une belle tragédie bien déclamée.

L'effet de l'un des arts nuiroit à l'effet de l'autre, et vous sentiriez trop continuement le défaut de vérité.

De ce que l'opéra ne peut nous faire une impression forte et profonde, il s'ensuit qu'il nous ennuiera s'il ne nous fait que des impressions du même genre. Mais il nous charme par la multitude et par la variété des sentiments qu'il nous donne. Quand la bonne musique y sera plus commune, il y aura peut-être des airs pathétiques qui nous feront verser des larmes, mais il y en aura peu; et, en laissant le genre tel qu'il est, un grand nombre d'airs tendres, gais ou voluptueux, nous sauvera de l'ennui. L'opéra me paroît une belle fête, et telle qu'aucune autre nation n'en peut donner; c'est l'amusement d'un peuple riche, éclairé, sensible, et ami des voluptés

de bon goût. Laissez à ce spectacle la féerie, la mythologie, le merveilleux; que ce merveilleux ne soit pas, comme en Italie, dans les évènements et les caractères; qu'il tienne à des êtres fantastiques et de convention, il ne nous révoltera pas. Nous avons un spectacle pour la raison et pour le cœur, conservons celui qui n'est fait que pour l'imagination et pour les sens.

On doit cependant exiger que ses poëmes soient intéressants; la sensibilité qu'ils auront excitée se répandra sur toutes les parties de l'opéra; le spectateur, attendri par le poëme, sentira plus vivement les effets de la musique et de la danse : tel air, pauvre et sans caractère, nous a touchés dans Atys ou dans Castor, qu'on n'auroit pas écouté si ces poëmes avoient été froids.

Page 196, vers 14 et 15 :

Ici les spectateurs, ce choix d'un peuple aimable,
Sont encore à mes yeux un spectacle agréable.

Le coupable que la présence des hommes fait rougir, le fanatique, l'homme devenu insensible pour n'avoir pas exercé son cœur aux sentiments honnêtes, le malheureux qui a éprouvé d'extrêmes injustices, sont les seuls qui puissent voir sans plaisir les hommes rassemblés pour avoir du plaisir. Les secours, les services, les amusements que l'homme attend de l'homme, lui rendent son espèce agréable et chère. Chez un peuple riche où règne le goût de la parure et un luxe élégant, le mélange des couleurs douces et brillantes, répandu sur les vêtements d'une foule nombreuse, plaît beaucoup au sens de la

vue : ce plaisir se mêle au sentiment de plusieurs autres plaisirs, et il faut le compter pour quelque chose.

Page 199, vers 10:

Je cherche à pénétrer les secrets de son être.

Un de ces secrets est la force de l'habitude. Elle irrite, contient, ou change le desir de satisfaire nos sens; elle augmente ou diminue en nous ce besoin continuel de sentir notre existence, qui est dans la société la cause principale de nos goûts; elle exalte ou abaisse le desir de sentir et d'étendre notre puissance, qui est la cause principale de nos passions et de notre activité : ces trois mobiles, dont les deux derniers portent sans cesse l'homme à perfectionner son ame, ses qualités, ses jouissances, sont aisément arrêtés par l'habitude.

Dans des climats, sous des gouvernements où l'homme, pour se rendre meilleur et plus heureux, auroit trop d'obstacles à vaincre, l'habitude arrête la nature. Celui des animaux sur lequel l'habitude a le plus d'empire, c'est l'homme : le lion, le tigre, le cheval, la brebis, ont par-tout le même instinct: mais ici l'homme est raisonnable et bon, là il est méchant et stupide; vous le voyez dans cette contrée actif et sociable, vous le trouvez dans la contrée voisine paresseux et farouche; le peuple de cette belle monarchie a de la franchise et du courage, les esclaves de ce despote sont lâches et perfides. On courbe l'homme, et il reste plié; il prend cette attitude pour celle que lui donne la nature. Il s'endort dans sa misère, il est vain de son abrutissement. « La servitude, dit le

« marquis de Vauvenargues, avilit les hommes au point « de s'en faire aimer. »

PAGE 200, vers 15 :

Je compare les lois et les mœurs des deux mondes.

Je voudrois faire une question. La découverte de l'Amérique et celle du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance ont-elles servi au bonheur de l'espèce humaine? Il faut d'abord interroger un Américain; mais dans quelle contrée irai-je le prendre?

Si je choisis un Péruvien, il me fera le parallèle de la tyrannie de ses maîtres modernes et de ce gouvernement sublime sous lequel on ne connoissoit ni l'esprit de propriété ni le mensonge, dont la bienveillance et l'esprit de communauté étoient les ressorts, et dont on voit une foible image au Paraguai.

Si je parle à un Mexicain, il me dira que tout est à-peu-près égal entre le gouvernement des empereurs et des vice-rois; que ses ancêtres étoient tyrannisés par les prêtres de Villiputzi, qu'il l'est, lui, par son évêque, des moines, et son curé.

Si je m'adresse à un habitant de la presqu'île de Panama, au lieu de me répondre, il versera des larmes en se rappelant le bonheur des anciens Tlascaltèques et en me montrant ses fers.

Si je veux m'éclaircir dans quelqu'une des Antilles, et si j'y cherche quelque rejeton de cette race si douce, si bienfaisante, et si heureuse, qui habitoit ces îles, je n'en trouve plus ; les restes de cette race ont été mis en pièces

sur les étaux des bouchers pour servir de nourriture aux chiens de leurs conquérants.

Si je passe des Antilles dans l'Amérique septentrionale, j'y trouve quelques peuplades de sauvages que nos guerres et nos eaux-de-vie détruisent de jour en jour. Je quitte ce continent, où nous empoisonnons ceux que nous n'avons pu vaincre ou corrompre.

Je fais voile pour la côte d'Afrique, et je la parcours depuis les Canaries jusqu'au cap de Bonne-Espérance; à la faveur du Zaïre, du Sénégal, de la Gambra, j'entre dans l'intérieur de ce beau pays: je trouve par-tout la guerre; je vois les plus doux des hommes, et qui n'ont rien à se disputer dans une contrée où la terre prodigue tout, je les vois occupés à se nuire, à se massacrer, et à se faire esclaves. J'apprends que les Négres vivoient autrefois en paix; mais que les Anglois, les François, les Portugais, avec un art infernal, sément et entretiennent la division parmi ces peuples, qui leur vendent leurs prisonniers de guerre. Or je sais comment ces prisonniers sont traités dans nos îles à sucre, et dans les colonies des Portugais et des Espagnols.

Je double le cap, et je trouve quelques Portugais énervés de mollesse, qui me parlent des prodiges qu'ont faits leurs ancêtres; ces prodiges sont la destruction des peuples et la dévastation des plus belles contrées depuis la Cafrerie jusqu'à la mer Rouge.

Je vais à la côte d'Yémen; je vois que les Arabes y sont encore libres, puissants, riches, polis, et heureux; mais j'apprends que ce n'est pas la faute des Européens, qui ont souvent tenté de les détruire.

Je me promène ensuite sur les côtes de Malabar, de Coromandel, et d'Orixa; j'entre dans le Gange; je visite les Malais, Siam, les îles de la Sonde, les Moluques, les Philippines, etc.; je trouve par-tout des traces de nos cruautes et de nos perfidies. Les Arabes nous avoient prévenus dans ces contrées, et les peuples de l'Orient, qui avoient perdu depuis long-temps leurs lois et leurs mœurs, ne sont pas aussi interessants que des Péruviens et des Tlascaltéques. Plusieurs de ces peuples étoient méchants, j'en conviens; mais je dis, avec le marquis de Vauvenargues, « On n'a pas le droit de rendre malheu-« reux ceux qu'on ne peut pas rendre bons. » Et je pars pour le Japon et pour la Chine.

Je demande aux Japonois et aux Chinois quels avantages ils ont tirés de leur commerce avec nous.

Les premiers me repondent qu'il en a coûté la vie à quatre ou cinq cent mille d'entre eux pour avoir fait connoissance avec les jésuites.

Les Chinois me disent que nous méritons le nom de *demi-diables* qu'ils nous ont donné; que nous n'entendons rien à l'agriculture, à la police, à la morale; et que s'ils n'avoient pas pris la sage précaution de nous arrêter sur leurs frontieres, nous aurions corrompu leurs peuples et bouleversé leur empire.

Après m'être assuré que la découverte de l'Amérique et celle du passage aux Indes ont été funestes aux trois quarts des habitants du globe, il me reste à examiner les biens qu'elles ont procurés à l'Europe.

Je vois d'abord une maladie terrible qui attaque les

sources de la génération, et qu'on ignoroit avant que les Espagnols eussent abordé à Saint-Domingue.

Je ne puis douter que l'usage immodéré du café, du thé, du chocolat, des épiceries, n'ait chez les Européens une partie des effets que nos eaux-de-vie ont chez les sauvages.

La masse de l'or et de l'argent, qui augmenta tout-à-coup en Espagne, inspira d'abord à Charles-Quint et à son fils le dessein d'attenter à la liberté de l'Europe, et fut l'aliment de ces longues et cruelles guerres qu'excita l'ambition de la maison d'Autriche.

Les richesses que les rois d'Espagne et de Portugal tiroient des Indes leur firent bientôt négliger l'administration de leurs états; les rois étoient riches, et les sujets devenoient pauvres.

Mais l'envie de partager les trésors de l'Espagne réveilla l'Angleterre et la Hollande; la navigation se perfectionna, l'esprit de commerce s'introduisit, les principes en furent aperçus : c'est à-peu-près dans ce temps que les découvertes nouvelles ont commencé à être de quelque utilité à l'Europe, et moins funestes aux deux Indes.

Ces découvertes avoient été faites dans un moment où nous étions plongés dans les préjugés des Romains et des Vandales; il régnoit parmi nous des opinions qui rendent l'homme atroce et destructeur.

On pensoit moins à établir des colonies commerçantes qu'à faire des conquêtes: on dévastoit les pays conquis, parceque la cupidité des vainqueurs n'avoit aucun frein

chez les peuples vaincus, auxquels ils croyoient ne devoir ni pitié ni justice.

Dans les contrées que soumettoient les Européens, les princes ne virent qu'un nouveau domaine ; ils en firent d'abord un objet de brigandage, et depuis un objet de finance : il fallut que des républicains s'établissent en Amérique et en Asie pour apprendre aux rois ce qu'on doit faire des colonies éloignées ; plusieurs monarchies encore portent l'esprit de finance dans leurs établissements, et le mêlent à celui de commerce.

C'est donc le caractère de l'Europe dans le quinzième siècle qui a fait le malheur des trois quarts de la terre et de l'Europe même.

Mais les nouvelles découvertes ont été un remède à ce caractère ; elles l'ont changé et le changent encore : l'étude qui detruit le plus les préjugés, c'est l'étude des nations ; la lecture des voyageurs et les voyages nous ont plus éclairés dans un siècle que toutes les universités et la lecture des anciens n'avoient fait jusqu'alors.

L'esprit de commerce a remplacé peu-à-peu l'esprit de conquête.

La philosophie a éclairé le commerce même, et a montré qu'il n'en est point de solide sans une industrie intérieure et une bonne agriculture.

Le commerce étendu et le change ont fait naître des richesses, qui sont, pour ainsi dire, le mobilier de toutes les nations : la déstruction d'un peuple est la ruine de tous les autres ; la dévastation n'est plus une suite de la guerre, et la guerre de jour en jour doit être moins fréquente.

L'industrie encouragée a donné aux hommes des arts

nouveaux, des machines nouvelles. Un homme qui possède dix mille livres de rente dans une des grandes villes de l'Europe jouit de mille commodités qui manquoient à l'empereur Auguste, maître du monde.

De grands chemins, des canaux, des rivières rendues navigables, facilitent en Europe, en Chine, au Japon, le transport des denrées et les voyages; des forêts abattues, des marais desséchés, ont donné aux hommes un terrain nouveau. Le globe est plus habitable qu'il ne l'étoit autrefois.

La médecine, plus éclairée, nous a montré les dangers des productions étrangères, et l'utilité dont elles peuvent être quand on en fait un usage modéré. Cette médecine en même temps s'est enrichie de plusieurs spécifiques et de quelques plantes utiles.

Les pelleteries, les étoffes de soie, de coton, d'écorce, de poil, fournissent des vêtements nouveaux au riche et au pauvre.

Le riz, cet aliment si sain, le manioc, le sagou, etc., quelques racines d'Afrique et d'Amérique, le poisson salé, transporté d'un climat à l'autre, donnent par-tout une nourriture plus abondante.

Les hommes de tous les climats n'ont pu devenir nécessaires les uns aux autres que le sentiment d'humanité n'ait acquis plus de forces, et le progrès de la philosophie les augmente encore.

Déja le despotisme relâche ses fers. La Russie va devenir une monarchie réglée; d'autres états despotiques l'imiteront; et les monarchies prêtes à tomber sous le joug du despotisme éviteront ce malheur.

Les monarques sentiront qu'en portant leur autorité à l'excès ils affoibliroient leurs empires, qui deviendroient la proie des états libres.

Les peuples, qui n'auront plus à craindre les coups d'autorité, perdront l'esprit d'indépendance; plus éclairés, ils ne croiront pas à l'infaillibilité des administrateurs, mais ils pardonneront leurs fautes.

A mesure que les peuples compareront leurs lois, chacun verra l'insuffisance des siennes, et la jurisprudence sera perfectionnée.

Presque tous les gouvernements de l'Europe sont devenus des machines trop compliquées; la subtilité s'est introduite dans la manière de régir les peuples: à mesure que les lumières augmenteront, il y aura dans tout plus de simplicité, et sur-tout moins de ces mystères d'administration qui ne sont jamais que des mystères d'iniquité.

Un de nos meilleurs écrivains et de nos meilleurs esprits rassemble dans un ouvrage excellent les lumières de tous les bons auteurs qui ont écrit sur le commerce, et il y ajoute les siennes. La nécessité de rendre le commerce libre sera mieux démontrée; elle ne peut l'être que l'administration ne soit moins surchargée: on ne peut donner de vraies lumières sur le commerce sans en donner en même temps sur la finance.

Enfin, sur tous les objets importants au bonheur des hommes, les lumières se sont augmentées et ne se perdront plus. Les éditeurs de l'Encyclopédie ont rendu un service immortel au genre humain: quoiqu'il y ait dans ce dictionnaire beaucoup d'articles foibles, et ce ne sont

pas ceux de ces deux hommes illustres, il n'en est pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des arts et des sciences. L'esprit humain ne peut faire de pas en arrière comme il en a fait depuis le règne de Constantin jusqu'au quinzième siécle ; il faudroit une révolution du globe entier pour ramener la barbarie. De jour en jour notre espèce doit tirer de nouveaux avantages de la découverte de l'Amérique, du passage aux Indes, du progrès du commerce, du progrès des sciences, de la navigation, et de la philosophie. J'aime à espérer, et j'espère.

Page 202, vers 4 et 5 :

Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Je ne dirai pas d'après Homère que « la poésie est le « plus beau présent que les dieux aient fait aux hom- « mes ; » mais je dirai qu'au milieu des peines légères répandues sur la vie, dans les moments de vide ou de regrets, au milieu du travail et du repos, les hommes sont heureux d'avoir un art qui puisse les ranimer ou les distraire, les tirer de la langueur, ou les faire passer, par des nuances imperceptibles, d'un sentiment triste à un sentiment agréable ; un art enfin qui les éléve au-dessus de leur condition, ou ne les y raméne que pour leur faire sentir ce qu'elle a de plus aimable et de plus touchant.

Les hommes les moins éclairés peuvent du moins réveiller leur sensibilité par des drames pathétiques, ou ranimer leur gaieté par des drames comiques.

Ceux même à qui la nature a refusé de l'imagination,

ou dont les affaires, les études sérieuses, la frivolité, ont desséché l'imagination, aiment encore quelque genre de poésie qui exprime les sentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils regrettent; le géomètre mal organisé qui disoit, après avoir lu Iphigénie, « Qu'est-ce que cela me prouve? » aimoit les Contes de La Fontaine.

« La poésie, dit M. de Voltaire, est la musique des « ames grandes et sensibles. » Cela est vrai sur-tout de la poésie épique, qui emploie rarement pour nous émouvoir le grand ressort de la pitié, et qui s'interdit le ridicule; elle veut plus nous étonner que nous attendrir. Elle nous amuse par le merveilleux des événements; elle nous élève par celui des caractères; elle nous attache par des tableaux sublimes, mélancoliques, ou riants. Le poëte fait passer en nous le sentiment qui l'inspiroit dans le moment où il a fait ses récits, ses descriptions. Mais, pour partager ce sentiment, il faut plus de sensibilité et une sensibilité plus exercée que celle du commun des hommes; c'est ce que pense Aristote, qui dit que la poésie épique est faite pour plaire sur-tout aux esprits éclairés, et la tragédie pour plaire à tout le monde.

Pour aimer les beautés d'imagination, il faut avoir de l'imagination: La Motte, qui en avoit peu, s'ennuyoit à la lecture de l'Iliade; et l'abbé Trublet, qui n'en avoit point, ne pouvoit lire deux chants de suite de la Henriade.

Il y avoit au commencement de ce siècle une conspiration du bel-esprit contre la poésie, et il eut quelque temps l'avantage: Rousseau seul combattoit pour elle; mais les vraies lumières, la saine philosophie, ont rendu

à la poésie tous ses honneurs; et un poëte philosophe qui l'a embellie dans tous les genres l'a fait aimer et respecter des vrais philosophes.

Au lieu de contester l'utilité et le pouvoir de la poésie, on a cherché les causes de ce pouvoir et les moyens de l'assurer. Si nous avons jamais une poétique plus détaillée que celle d'Aristote, et fondée comme elle sur la connoissance profonde du cœur humain, on la devra aux philosophes.

Au lieu de trouver puéril et barbare le travail d'assembler des spondées et des dactyles, ou des rimes, les philosophes ont vu que le retour des mêmes sons, la mesure, l'harmonie mesurée, étoient agréables, et ils ont vu les causes du plaisir qu'ils nous donnent.

Les philosophes ont même tant d'estime pour la poésie, qu'ils souhaitent qu'elle s'occupe du soin d'embellir les vérités utiles, les principes de morale, et les vertus qui font la base et le bonheur des sociétés. Il leur est démontré que les préceptes embellis par l'imagination, la mesure, et l'harmonie, font effet sur tous les peuples; ils se souviennent que Cassandre disoit la vérité, mais qu'elle cessa de persuader lorsqu'elle fut abandonnée d'Apollon.

PAGE 202, vers 8:

Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène.

Personne n'admire plus que moi les belles tragédies de Racine et le génie de ce grand homme, dont la réputation augmente dans toute l'Europe à mesure que le goût est plus éclairé.

Personne n'admire plus que moi le génie et les belles scènes de Corneille. Le respect qu'on a en France pour ses ouvrages honore la nation ; un peuple chez lequel il n'y auroit pas de grandeur d'ame auroit moins d'admiration pour Corneille.

Mais j'avoue que je préfère à leurs tragédies celles de Voltaire: cette opinion est plus répandue qu'avouée; ce qui le prouve, c'est que les tragédies de Voltaire sont plus souvent représentées que celles de Racine et de Corneille. On va frémir à Mahomet, à Sémiramis; on va fondre en larmes à Tancrède, à Zaïre; et on revient dire par habitude que rien ne peut égaler Corneille et Racine.

On convient d'abord qu'ils sont moins pathétiques que Voltaire. C'est avouer que celui-ci a mieux conçu la tragédie; qu'il a plus d'enthousiasme, et qu'il a fait parler les passions avec plus de vehémence et d'énergie. Il me semble qu'il est celui de tous les poëtes tragiques qui est tragique précisément autant qu'il faut l'être.

Ses tragédies ont plus d'action que celles de Racine et que la plupart de celles de Corneille. Ses cinquièmes actes sont plus remplis et plus tragiques que ceux de Racine; ils sont préparés par des moyens plus simples que ceux de Corneille.

Chez Voltaire, le sujet des tragédies est d'un intérêt plus général; le moment de l'action a quelque chose de plus grand, de plus imposant. Le moment de Mahomet est une révolution dans les empires et les opinions de l'Orient; celui de l'Orphelin de la Chine est la chute de l'empire le plus ancien, le plus étendu, le plus policé de la terre, etc.

Voltaire a mis plus de spectacle dans ses tragédies, et n'en met point trop.

On trouve dans les personnages de Voltaire d'aussi beaux caractères que dans ceux de Corneille et de Racine; on peut opposer à tout Alvarès, Mahomet, Orosmane, Sémiramis, Idamé, et le César naissant de Rome Sauvée.

Quant aux caractères des nations, Voltaire a peint les Romains avec autant d'élévation mais avec plus de vérité et de simplicité que Corneille.

Brumoi et quelques autres critiques estimés ont reproché à Racine de n'avoir peint que nos mœurs sous des noms étrangers : ce n'est guère en effet que dans Athalie que ce grand poëte a su donner à ses personnages le style, le ton, les tours, les opinions, les idées, les sentiments, qui convenoient le plus aux lieux et aux temps où vivoient ces personnages. Racine étoit nourri de la lecture de la Bible, et il savoit parler la langue de Jérusalem comme celle de Versailles.

Voltaire, qui sait si bien l'histoire de tous les lieux et de tous les siècles, a peint avec force les Chinois, les Grecs, les Arabes, les Tartares, les Espagnols, la chevalerie, etc.

Personne n'a saisi aussi souvent que lui ces nuances que la seule différence des lieux donne à des sentiments communs à tous les hommes.

C'est un mérite qui échappe quelquefois à la représentation; mais il est senti vivement par des lecteurs qui connoissent l'histoire, et dans l'histoire les détails des mœurs.

Voltaire choisit, soutient, arrange son plan, pour graver dans l'esprit des hommes une opinion utile, une grande vérité. Mahomet effraie sur les dangers du fanatisme ; Alzire indigne contre l'intolérance ; l'Orphelin de la Chine fait sentir l'avantage des nations polies et savantes sur les peuples qui ne sont que guerriers ; Sémiramis donne l'horreur des crimes secrets, etc.

Les tragédies de Voltaire inspirent plus que toutes les tragédies anciennes et modernes l'humanité et la bienfaisance.

Il est celui de tous les poëtes tragiques qui répand le plus de lumières et la saine philosophie.

Son dialogue est plus vif et plus coupé que celui de Racine.

Son dialogue ne dégénère jamais en dispute subtile comme celui de Corneille.

Voltaire a souvent la force de Corneille, et presque toujours l'élégance de Racine.

Ses vers ont plus d'harmonie et de sentiment que ceux de Corneille, etc.

Il a des situations plus frappantes et des coups de théâtre plus heureux que Racine.

Ses pièces ont plus de régularité que celles de Corneille, etc.

PAGE 203, vers 1 :

Sages cultivateurs, dans vos humbles asiles...

Il y a dans ce morceau sept ou huit vers imités ou traduits de M. Haller.

PAGE 205, vers 15:

Riche pour l'indigent, et pauvre pour lui-même.

Ce vers est traduit de M. Haller.

PAGE 208, vers 12:

On vit dans mon château la veuve et l'orphelin.

J'ai vu quelques villages de ma province plongés dans la paresse et réduits à la plus extrême pauvreté, et j'y ai vu régner depuis l'activité et l'aisance: madame la présidente de Neuvron y avoit établi des métiers pour les vieillards, les femmes et les enfants, et leurs seuls ouvrages payoient les impôts. C'est en rendant le pauvre meilleur, c'est en lui inspirant le goût du travail, qu'on le tire de la misère: il ne faut être que machinalement sensible à la pitié pour faire l'aumône; mais il faut être bon et éclairé pour faire le bien.

PAGE 209, vers 12, 13:

Et j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Tous les sentiments qui naissent de l'aversion sont pénibles; la haine, l'envie, la colère, l'indignation, etc., troublent l'ame et le corps, sont des modes de la douleur; les desirs, les espérances que donnent ces passions, ne sont jamais accompagnés d'une joie douce, et leurs jouissances même ne sont jamais pures.

Tous les modes du sentiment d'amour sont des sentiments agréables; l'homme est heureux pendant leur durée: les desirs, les espérances qui naissent de ces senti-

ments, sont des émotions douces, également utiles au bonheur et à la santé; leurs jouissances sont délicieuses.

L'humanité est l'amour de nos semblables : la bonté n'est que cet amour assez vif pour être forcé de se manifester : la générosité n'est que cet amour assez puissant pour nous faire faire des sacrifices.

L'instinct, l'organisation, sans doute concourent jusqu'à un certain point à nous donner ce sentiment d'humanité; mais il naît principalement de l'espérance des biens que nous pouvons recevoir des hommes; il naît de l'espérance d'augmenter par leurs secours notre puissance, nos jouissances, notre sécurité, etc. Cette espérance peut être plus ou moins fondée; les biens que nous attendons de la société sont plus ou moins grands; nous naissons plus ou moins sensibles à l'amour, à la pitié, etc. Aussi le sentiment d'humanité, la bonté, la générosité, varient selon les lieux, les circonstances du climat, du gouvernement, des opinions religieuses, etc. Si ces sentiments naissent en nous de l'espérance d'augmenter notre pouvoir, la somme de nos biens, etc., ils ne cessent pas toujours avec cette espérance; l'amitié, la bienveillance, durent souvent plus long-temps que leurs causes. On aime parcequ'il y a du plaisir à aimer; on cherche à entretenir ce plaisir par des illusions : ce n'est pas seulement à sa maîtresse, c'est à son ami, à sa patrie, à la société, que le besoin d'aimer prête des charmes.

Ce besoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble et tendre, la détermine dans ses actions, se mêle à tous ses penchants. Souvent il fait

taire l'intérêt personnel, et les passions basses qui nous isolent et nous concentrent.

La bienveillance, la bonté, la générosité, peuvent faire le charme de tous les âges; mais elles donnent aux vieillards les seules jouissances vives et pures qu'ils puissent connoître encore : c'est par elles qu'ils repoussent la langueur, la pusillanimité, les passions tristes qui sont leur partage. Pour sentir agréablement la vie, il faut qu'ils vivent, pour ainsi dire, d'une vie empruntée; c'est à l'humanité à la leur donner. Les chaînes particulières se relâchent dans la vieillesse, on est ami moins zélé, parent moins tendre, etc. Mais, en faisant du bien, on est homme encore, on se ranime au plaisir des autres, on vit, et on aime.

FIN DES SAISONS.

PIÈCES FUGITIVES.

PIÈCES FUGITIVES.

PIGMALION.

Élève d'Apollon et favori des belles,
Entre les arts et les amours
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux et de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore :
Celle qu'à Paphos on adore
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'artiste, en la formant, se rappeloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé ;
Ce que son cœur avoit aimé
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'Amour voulut répandre :
Que leur accord me plaît ! et que j'ai bien su rendre
La jambe de Doris et la gorge d'Églé !
J'adorois dans Philis cette taille légère :
Que j'exprime avec vérité
Les secrets appas de Glycère !

Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène sa vue :
L'amour-propre et la volupté
Le ramènent sans cesse au pied de la statue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchante :
Il s'excite au travail ; mais sa main languissante
S'arrête, tombe, et laisse échapper son ciseau.

Il quitte la statue, il revient auprès d'elle ;
Il la revoit, elle est encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage !
Je l'instruirois à faire usage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être :
Il devroit son bonheur à mon art, à mes feux ;
Avec l'art d'en jouir il me devroit son être :
Il ignoreroit tout ; mais son cœur et mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, sur ce marbre enchanteur
Répands la flamme la plus pure ;
D'une beauté nouvelle enrichis la nature ;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore :
Il croit avoir senti de foibles mouvements ;
Il frémit, il observe ; il voit, il doute encore ;

Une timide joie agit sur tous ses sens.
Il a vu palpiter une gorge naissante;
De transports plus ardents cet objet le remplit:
Il y porte une main tremblante;
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit.
Il colle sur sa bouche une bouche enflammée.
Elle répond, dit-il, à mon emportement!...
Par le plaisir la statue animée
Ouvre les yeux, et voit le jour et son amant.
Elle éprouve, sans rien connoître,
Une aveugle félicité;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer et d'être.
Son ame est sans idée, et n'a que des desirs,
Ses premiers sentiments ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle
A chaque instant elle essayoit ses sens,
Et ses plus simples mouvements
Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle.
Ah! désormais, dit-il, mon cœur, content des dieux,
N'a rien à demander à leur bonté suprême:
Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
Ce jour a comblé tous mes vœux;
Vous vivez, vous aimez, et j'aime.

A MADAME DE....

Pourquoi m'envoyer pour étrennes
Ce vase où les plus belles fleurs
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs?
Donner est un moyen de plaire;
Mais je vous vois tous les instants,
Et sur mon cœur depuis long-temps
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour:
Si vos traits sont faits pour l'amour,
Votre cœur est fait pour le sage;
Il est rempli de fermeté,
De tendresse, et de vérité;
Et votre amitié sans nuage
N'a rien de la légèreté
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage;
On vous soumet sa volonté,
Et l'on croit de sa liberté

Ne faire qu'un meilleur usage.
Votre esprit juste et pénétrant
Ne cherche jamais à paroître,
Et plaît toujours en se montrant:
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent et jamais concerté,
Votre enjouement plaît sans médire;
En partageant votre gaieté
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux
La beauté la plus régulière;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider et sans prétendre,
Votre sentiment est à vous;
Vous ne condamnez point nos goûts,
Et vous savez ne pas les prendre.

Vous avez tout, esprit, raison,
Vertu, bon goût, et l'art de plaire;
Mais vous protégez trop Tithon:
C'est le seul reproche à vous faire.

En envoyant deux Amours, l'un avec les attributs de la légèreté et des talents, l'autre rêvant, appuyé sur une ancre, symbole de la constance.

On vous propose deux Amours;
L'un par ses talents peut vous plaire;
L'autre ne sait qu'aimer toujours :
Voyez quel choix vous voulez faire.
Mais le choix n'est pas dangereux :
Ces Amours vous verront tous deux,
Ils prendront une ame nouvelle;
Et vous pouvez dans un instant
Rendre aimable l'Amour constant,
Et l'Amour aimable fidèle.

VERS

FAITS A UNE REPRÉSENTATION D'ARMIDE.

Non, vous n'êtes point Armide,
Puisque Renaud fut vainqueur;
Dans vos yeux l'Amour réside,
Il triomphoit dans son cœur.
Prêt à reprendre les armes,

Par les faveurs, par les larmes,
Renaud n'est point attendri;
Et vous, sans art, mais plus belle,
Vous l'auriez mieux asservi:
Vous eussiez été cruelle,
Il ne seroit point parti.

ÉLÉGIE.

Enfin je vais revoir ce cabinet tranquille
Où l'Amour et les arts ont choisi leur asile;
Je verrai ce sopha placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous répétoit l'image;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté sans voile, à l'Amour sans bandeau.
Là, Philis se livroit au bonheur d'être aimée;
Là, lorsque de nos sens l'ivresse étoit calmée,
Attendant sans langueur le retour des desirs,
Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie
Où Tibulle exhala sa flamme et son bonheur:
Je t'adorai, Philis, sous le nom de Délie;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu! de fleurs à peine écloses

Le gazon de ces prés étoit entrelacé,
Le printemps s'annonçoit par le retour des roses,
Par le printemps Mars étoit annoncé.
Pour suivre mon devoir dans une route obscure,
Il fallut te quitter : quels moments ! quels adieux !
Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amants ont apaisé les dieux :
Louis calme la terre ; il me rend à moi-même.
Je ne vends plus mon temps aux querelles des rois,
Et, tout entier à ce que j'aime,
Je n'obéis plus qu'à tes lois.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage,
Réunis par nos goûts, conduis-moi tour-à tour
De l'étude aux plaisirs, et des arts à l'amour :
C'est l'ennui qui le rend volage ;
En l'occupant nous saurons le fixer ;
Nous saurons de nos jours faire le même usage.
Je ne sais que t'aimer, viens m'apprendre à penser ;
Conduis ma jeune muse, et reçois-en l'hommage ;
Sois à jamais de mes écrits
Le juge, l'objet, et le prix.
Que mon sort et mes vers n'excitent point l'envie ;
Qu'ils soient dignes de l'exciter.
Oublié désormais d'un monde que j'oublie,
Te bien peindre, te mériter,
Te caresser, et te chanter,
Sera tout l'emploi de ma vie.

SUR LA PAIX DE 1748.

Las des fatigues de la guerre,
Las du commerce des héros,
Je prends bien ma part du repos
Que Louis accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers,
Soldat obscurément utile,
Je ne partageois les lauriers
Ni de Saxe ni de Belle-Isle.
J'essuyois les récits mortels
Et les airs tristement capables
De nos lieutenants-colonels;
De mille plaisants détestables
J'essuyois les fades bons mots,
De leurs festins la lourde ivresse,
Et leurs plaisirs sans politesse :
Victime des rois et des sots,
Je m'ennuyois pour la patrie.
Mais c'en est fait, Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts;
Nous replions nos étendards,
Et pour les plaines de Hongrie
Louis fait partir ses houssards.

Aux dieux des plaisirs et des arts
J'offre les instants de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire;
Je ne veux vaincre que Philis,
Et ne chanter que ma victoire.

~~~~~~~~~~~~~~

Est-ce amitié que je sens pour Thémire?
Mais ces desirs sans cesse renaissants,
Mille besoins et du cœur et des sens,
Sont de l'amour; la beauté les inspire.
Un mot, un geste, un regard, un sourire,
Un rien augmente ou trouble mon bonheur;
Je trouve en tout quelque secret mystère,
Quelque rapport à l'état de son cœur;
A chaque instant ou je crains ou j'espère,
Tout me paroît ou dédain ou faveur.
Ces changements, ce désordre enchanteur,
De l'amitié sont-ils le caractère?
Mais cependant quand un rival heureux
Pour quelque temps rend Thémire infidéle,
Malgré ses torts, je l'aime encor pour elle,
Et, pour la voir, je demeure auprès d'eux.
En les voyant, quelquefois je soupire,
Et je me dis, Ah! je l'aimois bien mieux!
~~~~~~~~~~~~~~

Mais aussitôt un regard de Thémire
Séche les pleurs qui coulent de mes yeux.
Je me console en cherchant à lui plaire;
Je souffre moins du bonheur d'un rival
Que d'un instant d'absence ou de colère:
Ne point l'aimer seroit le plus grand mal.
Je le crains peu. Toujours tendre et fidéle,
Je sentirai toujours ce besoin d'elle,
Cette amitié que rien ne peut m'ôter,
Ce goût si vif que le plaisir enflamme:
Ces sentiments sont l'ame de mon ame;
Si je les perds, je cesse d'exister.

Thémire est plus sensible à l'amour qu'elle inspire:
Je connois tout le prix du temps;
Je connois le cœur de Thémire,
J'en jouirai quelques instants.
Il faut, sans en perdre un, les passer auprès d'elle,
Opposer plus d'amour à sa légèreté;
Et du moins si Thémire est encore infidéle,
Je ne l'aurai pas mérité.

Thémire, loin de toi, dans un exil fatal,
Ton portrait me rendra la vie.
De mes rivaux ce don va réveiller l'envie;
Nous partageons l'original,
Mais j'ai de plus qu'eux la copie.

ÉPITRE A....

Du ciel, Philis, vous eûtes en partage
Des yeux très noirs, un très joli visage,
Des bras, des mains, un teint, et cætera.
Vous chantez bien, votre voix est charmante;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse
Avec scrupule observer la cadence;
On vous approuve, on ne vous en dit rien.
Sur le clavier, quand votre main brillante
Joue avec art une piéce savante,
On dit, Philis, que vous jouez très bien;
Et voilà tout. Moi, je dis sans mystère
Qu'à vos talents vous pouvez ajouter,
Même beaucoup. Ce n'est point là flatter;
Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire,
Je le sens bien, Philis, j'en gémirai;

Mais ce quelqu'un vous sera fort utile;
Vous deviendrez tout d'un coup plus habile,
Plus belle encor : je vous en convaincrai.
Premièrement, ces yeux dont la prunelle
Dans son repos éclate d'un beau noir,
Ces deux grands yeux qui ne savent que voir,
Auront d'abord une beauté nouvelle;
Ils regardoient; Philis, ils parleront.
En s'animant du feu de la pensée,
Vous sentirez, et vos yeux le diront.
Vous ravirez une foule empressée
D'amants nouveaux, au son de l'instrument
Que votre main, plus légère et plus sûre,
Dès cet instant parcourt plus vivement.
Les voyez-vous battre en chœur la mesure,
Ou fredonner l'air tendre et gracieux
Que vous jouez et qu'expriment vos yeux?

Si vous dansez, ils admirent vos graces,
Cet air plus vif, cette tête, ces bras;
La volupté semble tracer vos pas,
Et mille Amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment,
Mais n'en dit mot, et vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le dieu qui régnera sur vous,

De votre voix les sons à mon oreille
Seront alors plus touchants et plus doux ;
Vous me verrez tomber à vos genoux.

Aimez, Philis, et vous serez parfaite :
Si vous n'aimez, soyez du moins coquette.
J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien ;
M'est-il permis de parler pour le mien ?
Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit dans ses beaux jours,
Jeune Philis, souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide.
En profitant de mes sages avis,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit ;
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire,
Je vais chercher comment on vous plairoit.

ÉPIGRAMME.

La jeune Églé, quoique très peu cruelle,
D'une Honesta veut avoir le renom;
Prudes, pédants, vont travailler chez elle
A réparer sa réputation.
Là, tout le jour un cercle misanthrope
Avec Églé médit, fronde l'Amour.
Hélas! Églé, semblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

LE SOIR.

Le soleil finit sa carrière;
Le temps conduit le globe ardent,
Et, dans des torrents de lumière,
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore
Quelque temps il se reproduit;
Dans les flots azurés qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère et fluide

Que rassemble un air tempéré
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées
Zéphyre embellit les couleurs;
Il voltige de fleurs en fleurs,
Et, de ses ailes parfumées,
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asile,
Où, loin du tumulte et du jour,
Ma muse légère et facile
Offroit des chansons à l'Amour.
Sensible aux accords de ma lyre,
Puisse Lisette à son retour
Applaudir aux vers qu'elle inspire!
Mes yeux errant sur ce coteau
Dans le lointain ont vu Lisette;
Ah! courons vite à sa houlette
Attacher un ruban nouveau;
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Aux bruits des champs, à leurs concerts,
Déja succéde le silence;

L'ombre descend, la nuit s'avance
En planant sur les champs déserts.
Déja sur ses ailes légères
Morphée améne le repos :
Dieu puissant, suspends les travaux,
Endors les époux et les mères,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.

Mais de l'horizon nébuleux
S'élance un astre qui l'éclaire,
Et sur l'océan ténébreux
Fait jouer sa foible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent et pénétrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté,
Le grand jour à la liberté;
Ces feux pâles, ces clartés sombres,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle,
Je m'arrête pour l'écouter;
Comme elle je voudrois chanter
Le plaisir que je sens comme elle.
Échappée aux regards jaloux,
Lisette arrive au rendez-vous;
D'un feu plus doux ses yeux s'animent,

Les miens annoncent mes desirs;
Nos regards confondus expriment
L'espoir et le goût des plaisirs.
Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.
De ce délicieux moment
Fixe le passage insensible;
Que dans sa course imperceptible
Le temps vole plus lentement.
Dans les fougues du plaisir même
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême;
Que, dans les bras de ce que j'aime,
Des transports, de l'emportement,
Je passe à ce calme charmant
Où l'ame, après la jouissance,
Sans tumulte, mais sans langueur,
Dans un voluptueux silence
Se rend compte de son bonheur.
Mais la mollesse où tu nous plonges,
Sommeil, suspendra nos desirs:
Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.
Puissé-je encor dans ton empire
Près de Lisette soupirer,

La voir dans mes bras, l'adorer,
Et m'éveiller pour le lui dire!

LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

La Grèce et l'Orient aux pieds de leur vainqueur
Jouissoient d'une paix profonde:
Alexandre, content dans ce repos du monde,
A ses goûts sans réserve abandonnoit son cœur;
Des festins et des jeux, dans les murs d'Ecbatane,
Remplissoient ses moments, varioient ses plaisirs;
Statira, Taïs, et Roxane,
Partageoient tour-à-tour et combloient ses desirs.
Mais des rivages de l'Hydaspe,
Un objet plus charmant transporté dans sa cour
Eut bientôt fixé son amour.
Alexandre est d'abord tout entier à Campaspe:
Eh! quelle autre beauté méritoit ses regards?
La main de la nature et le travail des arts
N'avoient jamais formé d'aussi parfait modèle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle.
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau:
Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle;
C'est un sujet digne de ton pinceau:
Va préparer les couleurs et la toile.

Je veux que, de son lit conduite devant nous,
Elle s'offre à tes yeux sans parure et sans voile :
Tous ses traits sont charmants, il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses charmes.
Ah! seigneur, soyez sans alarmes :
D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux,
Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux;
Le Scythe, sur ces bords ayant porté ses armes,
Nous sépara sans doute pour jamais;
Mais rien ne pourra désormais
L'effacer de mon cœur ni suspendre mes larmes.

Il dit, part, et revient. Un soleil radieux
Éclaire le salon où Campaspe est entrée,
Et le jour éclatant de la voûte azurée
Sembloit à ce spectacle inviter tous les yeux.
Contemple, dit le roi, ce que j'offre à ta vue;
Admire, peins, tu ne flatteras pas.
Les yeux baissés, Campaspe nue
Rougit, tourne la tête, et n'ose faire un pas.
Elle tient sur son sein une main étendue;
Et l'autre, en descendant, couvre d'autres appas.

Ah! que vois-je! s'écrie Apelle,
Je ne me trompe point, c'est elle-même, ô dieux!...
Ses regards languissants errent long-temps sur elle;
Ils vont de son rival interroger les yeux,

Il y voit du plaisir; il frissonne, il soupire;
Une injuste fureur et le plus tendre amour,
La joie et la douleur, l'agitent tour-à-tour:
Il gémit, il adore, il déteste, il desire.
Elle léve les yeux, reconnoît son amant,
Jette un cri, soupire, et recule,
Regarde Apelle tendrement,
Voit son danger, et dissimule.
Ces soupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris sont entendus; Apelle a vu qu'on l'aime.
Ah! dit-il, mon rival au sein du plaisir même
Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé.
Campaspe, vis-à-vis d'Apelle,
Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant;
Mais Alexandre est auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle;
Sur les charmes les plus secrets
Il porte quelquefois une vue inquiéte.
Mais la toile est placée, et les pinceaux tout prêts;
Et, malgré sa douleur secréte,
Le peintre a commencé de dessiner les traits.

A mon malheur, dit-il, j'ajoute encor moi-même;
Je vais à mon rival préparer des plaisirs;
Je vais multiplier l'objet de ses desirs:
Sous ses yeux en tout temps il aura ce que j'aime;

Et moi, toujours contraint par de cruels égards,
Je cacherai loin d'elle et mes pleurs et ma rage.
Plus tendre que prudent, il portoit ses regards
Chaque instant sur l'objet, rarement sur l'ouvrage;
Et mille fois le bras vers la toile étendu
S'arrête, et tient en l'air le pinceau suspendu.
Les yeux étincelants, auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ses sens irrités;
Il couvre de baisers un sein et des beautés
Que Campaspe en tremblant veut et n'ose défendre.
Contre les attentats d'un maître impérieux,
    Campaspe invoque tous les dieux,
Jette sur son amant le regard le plus tendre;
    Le voit pâlir et détourner les yeux:
    Elle s'élance entre les bras d'Apelle.
Tous deux, fondant en pleurs, tombent aux pieds du roi:
    C'est là cette esclave si belle
Qui, sur les bords de l'Inde, avoit reçu ma foi.
Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
Campaspe veut parler; la crainte et les sanglots
A sa voix affoiblie ont fermé le passage.
Le visage attaché sur les pieds du héros,
Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes;
Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes,
Et lisent dans ses yeux sa jalouse fureur;
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces moments de terreur,

Et se donnent du moins les restes de leur vie;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés,
Et, baignés de leurs pleurs, se tiennent embrassés.

Alexandre, long-temps spectateur immobile,
Laisse errer ses regards sur eux;
Il paroît méditer sur leur état affreux,
Et conserver une fureur tranquille.
Mais, son front tout-à-coup devenu plus serein,
Il se penche vers eux, et leur tendant la main :
J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas;
L'image de tes pleurs me suivroit dans ses bras;
Campaspe dans les miens plaindroit l'amant qu'elle aime.

ÉLÉGIE.

Je n'éprouvois auprès des belles
Que des goûts passagers et le feu des desirs;
Je respectois l'Amour et les amants fidèles,
Mais je craignois des fers et cherchois des plaisirs.
Je veux penser, disois-je, être sage et tranquille;
On perd avec son cœur l'usage de son temps;
Libre, au sein des beaux arts, dans un travail facile,
Je saurai de mes jours me donner les instants.

Je vis Églé; j'oubliai ma sagesse:
Tout me plut dans Églé, beauté, graces, jeunesse;
Elle fixa d'abord mes desirs inconstants,
Mes sens furent charmés. Un trouble involontaire
Suspendit ma pensée, embarrassa ma voix.
Églé loua mes vers: enchanté de lui plaire,
Je crus être loué pour la première fois;
Son cœur est indulgent, et son goût est sévère.
Églé, je viens à vos genoux
Vous consacrer mes jours, mes sentiments, mon être:
Depuis que j'ai pu vous connoître,
Je ne suis, je ne sens que par vous et pour vous.
C'est à vos pieds que je crains ou j'espère,
Nul charme loin de vous ne pourra m'arrêter.
Que Vénus tout-à-coup me transporte à Cythère,
Loin d'elle, au fond d'un bois, j'irai vous regretter.
Aimer est à mon cœur un plaisir nécessaire.
Je m'aveuglois, je le sens bien.
Il faut jouir d'un cœur, il faut remplir le sien.
Vous m'avez éclairé; je vous dois l'avantage
De me connoître et d'éprouver
Des plaisirs dont mon cœur avoit perdu l'usage.

A me livrer aux arts l'Amour même m'engage:
Vous les aimez, je veux les cultiver
Pour vous en consacrer l'hommage.
Quand je chante votre beauté,

Toujours avec plaisir vous paroissez m'entendre;
    Votre amour-propre en est flatté,
    Et votre cœur en est plus tendre.
Sans doute à vous aimer les dieux m'ont destiné;
De mon goût pour les arts vous n'avez rien à craindre,
Et mon foible talent n'a pu m'être donné
    Que pour vous plaire ou pour vous peindre.

Églé n'enchaîne point ma douce liberté,
A partager mes goûts je la trouve empressée;
Sa pensée en tout temps rencontre ma pensée;
Ma volonté toujours prévient sa volonté.
    Dieu dont j'adore la puissance
    Et dont j'éprouve la bonté,
D'un mortel qui jouit avec reconnoissance
    Conservez la félicité;
Ne changez pas mon sort, prolongez sa durée;
Soit que le temps rapide amène un nouveau jour,
Soit qu'il porte la nuit sur la voûte azurée,
Qu'il voie Églé sans cesse aimer, être adorée,
Et de nouveaux plaisirs naître d'un même amour.

MADRIGAL.

Au moment de nous séparer,
Nous nous disons, Oui, je t'adore;
Mais c'est pour en jouir encore,
Et non pour nous en assurer.

AUTRE.

Le silence règne entre nous.
Vous rêvez; mais je vous excuse:
Pensez, Philis, à ce qui vous amuse;
Pour être heureux, je vais penser à vous.

ÉPITAPHE.

Ci gît un vieil atrabilaire:
Après l'avoir fait enterrer,
Sa veuve, n'ayant rien à faire,
Prit le parti de le pleurer.

MADRIGAL.

Ces rivaux que l'Amour auprès de vous rassemble
M'inquiètent, Thémire, et ne sont pas heureux;
Vous m'aimez mieux que chacun d'eux,
Vous m'aimez moins que tous ensemble.

ÉPITRE

A M. LE P.... DE B....

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître:
Là, j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
C'est là que j'essayai ma pensée et mes sens,
Et m'assurai du plaisir d'être:
C'est ici que la voix d'un maître
A troublé mes jours innocents.
La raison des parents gêne le premier âge;
La tendresse et l'humeur nous prodiguent leurs soins;
Tous les goûts à-la-fois, mille nouveaux besoins,
Nous font sentir notre esclavage.
Le cœur, inquiet et volage,

Veut s'égarer en liberté,
Et, sur les ondes emporté,
Craint le pilote et non l'orage.
D'un joug utile on se dégage;
L'espérance au front gai vient flatter nos desirs.
J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs;
Tout devoit être mon partage.
J'entreprenois mille travaux;
Je me faisois aimer, j'étois utile au monde,
Je suffisois à tout: obstacles et rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente et vagabonde,
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle du zéphyre
M'apporte des esprits plus purs et plus nombreux;
Dans ces lieux où je fus heureux
Avec plaisir encor quelquefois je respire;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printemps de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printemps.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge:
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil
Pour être encore heureux en songe.

J'espérois autrefois: espérer c'est jouir.

Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques jouissances;
Il m'en fait voir la vanité,
Sans me rendre en réalité
Ce qu'il m'enléve en espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs.
Sous ses voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter.
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître;
J'espérois l'instant où je suis;
Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le temps a détruits.
Plus jeune, je pensois que ma jeune maîtresse
Étoit le seul objet qui pourroit m'enflammer;
Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer;
Comme un choix éclairé j'adorois son ivresse.
Ses desirs me flattoient, j'estimois ses rigueurs;
Du nom de sentiment j'honorois sa foiblesse;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
J'errois dans les jardins d'Armide:
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté,

Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu, cet Amour, cette divinité;
Au vide de nos cœurs, à notre oisiveté,
J'ai vu qu'il devoit sa puissance :
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité.
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères :
Ah! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de frères;
Sans défense auprès d'eux, je ne redoutois rien;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien;
Je croyois aux amis sincères.
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides :
J'ai vu prendre pour la bonté
La foiblesse des cœurs timides;

Le vil besoin d'être flatté
Donner des louanges perfides :
J'ai vu que la sincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie
Qui s'exhaloit en liberté :
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie :
J'ai vu le vice heureux, de graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite sublime.
Tout est opprimé s'il n'opprime;
Tout combat sur la terre, ou tout a combattu :
Le plus fort est tyran, le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer?
Et faut-il rougir de mon être?
Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels, cesser de vous aimer?

Auprès de toi, Beauvau, j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles, ou pervers;
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire et j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi j'irois chercher les plus sombres déserts;
Et, dans un antre obscur, ou sous un toit de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrierois avec Brutus,
O vertu! n'es-tu qu'un fantôme?

A MADEMOISELLE....

Avec les charmes de l'Amour
(Ou, si vous l'aimez mieux, des anges),
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie,
Loin qu'on vous en parle après lui,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux:
Votre esprit vif est curieux;
C'est le bon esprit à votre âge:
Il cherche un sens au mot nouveau,
Et des objets dans le cerveau
Il place les noms et l'image:
A votre esprit pourtant, B....
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain livre fort abstrait,
Votre mie aussitôt vous gronde;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet

Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien
Sur votre ignorance profonde,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon livre où l'on n'entend rien.

On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs, sur vos goûts naissants;
De vos vœux les plus innocents
On exige des sacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir:
Eh! B.... qu'en pourrez-vous faire?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui, vous avez le don de plaire,
Du sentiment, de la gaieté,
Des graces, de l'égalité;
Vous ressemblez à votre mère:
Vous aurez avec sa beauté
Son esprit et son caractère.

Volez, papillon libertin;
Aux fleurs de nos vergers le printemps vous rappelle;
Plus pressant qu'amoureux, plus galant que fidéle,
De la rose coquette allez baiser le sein;
Qu'un goût vif et léger vous amuse auprès d'elle:

Triomphez, et volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle;
D'aimer et de changer faites-vous une loi,
A ces douces erreurs consacrez votre vie.
Ce sont là des conseils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois point vu Sylvie.

CHANSON.

Sans dépit, sans légèreté,
Je quitte une amante volage,
Et je reprends ma liberté
Sans regretter mon esclavage.

Ce matin j'ai cueilli des fleurs
Sans faire un bouquet à Lisette;
J'ai déja quitté ses couleurs,
Je vais lui rendre sa houlette.

Sans rougir j'ai vu sous l'ormeau
Sylvandre aux pieds de l'infidéle;
J'ai joué sur mon chalumeau
L'air que Sylvandre a fait pour elle.

Je ne fais plus dans nos vallons

Retentir le nom de Lisette;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.

Si quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.

Je ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.

Lisette a perdu plus que moi;
J'étois tendre, elle étoit coquette:
Lisette m'a manqué de foi;
Non, non, je n'aime plus Lisette.

Si tous les jours je voyois Galatée,
Si chaque instant elle occupoit mes yeux,
Tous les plaisirs que la terre et les cieux
Peuvent donner à la vue enchantée,
Je le sens bien, je pourrois sans regrets
A ces plaisirs renoncer pour jamais:
Dans l'univers je voudrois ne voir qu'elle.

Quand la nuit sombre a voilé dans nos champs
L'éclat pompeux de la saison nouvelle,
Ai-je regret aux trésors du printemps,
A ses couleurs, aux fleurs, à la verdure?
Non; je regrette alors dans la nature
Une beauté, son plus riche ornement.

Mais quel transport succède à mon tourment,
Lorsqu'aux rayons de la lune argentée
Je puis revoir l'objet de mon amour!
Charmante nuit, tu vaux le plus beau jour.
Que me faut-il quand j'ai vu Galatée?
La voir encor. Si le dieu du repos
Veut sur mes sens répandre ses pavots,
Dans les langueurs où le sommeil me plonge,
Quoi! dis-je alors, mes yeux fermés long-temps
Ne pourront voir tous ces traits si charmants?
Ah! si du moins je puis les voir en songe,
Je suis heureux. Mais déja le soleil
Des champs de l'air vient d'éclairer l'espace,
Et l'espérance a hâté mon réveil.
O dieu du jour, soleil, je te rends grace.

Tout ce qui vit et peuple l'univers,
Lorsque ton char, commençant sa carrière,
Enflamme l'onde en roulant sur les mers,
Se réjouit de revoir la lumière,

De retrouver ses plaisirs, ses travaux,
Et le mélange et des biens et des maux.

Moi, dont jamais l'ame n'est agitée
Par des projets, des soins, de vains desirs,
Dans un plaisir j'aurai tous les plaisirs
Et tous les biens : je verrai Galatée.

A.....

Chaque jour je découvre en toi
Des raisons d'ajouter à ma tendresse extrême :
Il faut t'avoir aimée aussi long-temps que moi
Pour savoir à quel point je t'aime.

ROMANCE.

Mon destin auprès de Climéne
Varie à chaque instant du jour;
Un caprice inspire sa haine,
Un autre lui rend son amour.

Elle m'a dit, Lindor, je t'aime,
Ton cœur a mérité ma foi;

Elle m'a dit à l'instant même;
Lindor, je me moquois de toi.

Au moment où sa voix m'appelle,
Climéne songe à m'éviter;
Je ne vais chercher auprès d'elle
Que le regret de la quitter.

Elle est triste dans mon absence,
Et méprise alors mes rivaux;
Elle les vante en ma présence,
Et me parle de mes défauts.

Mes tourments pour elle ont des charmes,
Elle cherche à les irriter;
Et je la vois verser des larmes
Lorsque je viens les lui conter.

Je lui portois les fleurs qu'elle aime,
Elle les prit avec dédain;
Elle me donna le soir même
La rose qui paroit son sein.

Un jour Climéne, moins cruelle,
Avoit pris soin de me calmer,
Et je m'enivrois auprès d'elle
Du bonheur de plaire et d'aimer.

Dans la plus profonde tristesse
Je la vis bientôt se plonger;
Je l'offensois par mon ivresse,
Mes plaisirs sembloient l'affliger.

Elle est simple, sans artifices;
Nul amant n'a tenté sa foi;
Et, fidèle dans ses caprices,
Elle n'aime et ne hait que moi.

Beauté si douce et si terrible,
Souvent aimé, jamais heureux,
Que tu sois barbare ou sensible,
Je n'en suis pas moins amoureux.

Par tes rigueurs ou ton absence
Cesse de déchirer mon cœur;
Je t'aimerois sans inconstance
Quand tu m'aimerois sans humeur.

ÉPITRE.

Chloé, ce badinage tendre,
Ces légères faveurs, amusent mes desirs;
Ce sont des fleurs que l'Amour sait répandre
Sur le chemin qui nous mène aux plaisirs.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance?
Ici, loin des témoins, dans l'ombre et le silence,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour;
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'Amour,
Chloé; tirons ce dieu des jeux de son enfance.
Les faveurs sont, dis-tu, l'écueil de la constance.

Rappelle-toi ce soir où, sensible à mes vœux,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes:
Oui, j'aime... Que ce mot embellissoit tes charmes!
Qu'il irritoit mes transports amoureux!
Déja tous mes soupirs expiroient sur ta bouche:
Je voulus tout tenter; mais, sans être farouche,
Tu repoussas l'Amour égaré dans tes bras:
Je ravis des faveurs, et je n'en obtins pas.

L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendresse;
Il dissipoit des sens l'impétueuse ivresse:

Ennemi de l'Amour qu'il ne peut surmonter,
Sans savoir l'obtenir disputant la victoire,
A combattre il borne sa gloire :
Il est toujours vaincu ; mais il veut résister.
Tu m'aimes, je t'adore : ah ! garde-toi de croire
Que ce foible tyran puisse nous arrêter.
On le craignoit jadis, et les cœurs de nos mères
Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
De ce siécle poli les lois sont moins sévères ;
L'Amour à ses côtés n'a plus le repentir :
Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes
Qu'effarouche un amant, qui gênent leurs desirs ;
Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes,
Dès qu'on les a goûtés, ne sont que des plaisirs.

Va, ton honneur est d'être belle,
Ton devoir est d'être fidèle,
Tes lois sont dans ton cœur ; les Amours sont tes dieux,
Jeune Chloé, qu'ils soient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Va nous conduire à des biens plus solides.
L'Amour, en se jouant, fatiguoit ta vertu ;
Tu sens l'ennui de te défendre :
A l'honneur d'avoir combattu
Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

CHANSON.

Dans le sein des faveurs de la beauté que j'aime
Je déteste les traits dont l'amour m'a frappé.
Mon rival, plus heureux, goûte un bonheur suprême :
On nous trompe tous deux; mais il est mieux trompé.

VERS

A MADAME DE CH....

SUR DES TABLEAUX DE FLEURS.

J'en jouis de ces fleurs si belles;
J'admire ce pinceau divin,
Et ces roses si naturelles,
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles,
L'abeille y chercher son butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin;
Les vôtres seront immortelles.
Ah! si j'avois votre talent,
Je peindrois un objet charmant

Paré des graces du jeune âge,
Qui plaît dès le premier instant,
Et, chaque instant, plaît davantage;
Dans l'amitié tendre et constant,
Sincère sans être imprudent,
Naïf et fin, sensible et sage.
Aisément on devineroit
Quel auroit été mon modèle;
Ch.... seule ignoreroit
Que le portrait est d'après elle.

A.....

Quelques soupçons, un instant de colère,
Méritoient-ils cet excès de rigueur?
Malgré mes torts, tu lisois dans mon cœur:
En t'adorant pouvoit-il te déplaire?
Dans tes regards je vois ton changement;
L'expression d'un tendre sentiment
N'anime plus ces yeux si pleins de charmes.
Si de Doris je feins d'être l'amant,
Tu ne vois rien, ou tu vois sans alarmes;
Si près de toi j'ai moins d'empressement,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait, et je vais de mes larmes.

Payer toujours la faute d'un moment!
Ton amitié, dans cet état funeste,
Soutient mon cœur; ce prix m'étoit bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.

LE MATIN.

La nuit vers l'occident obscur
Replioit lentement ses voiles;
D'un feu moins brillant les étoiles
Éclairoient le céleste azur;
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchissoit les airs,
Et, par degrés, à l'univers
Rendoit les couleurs et la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvoient le passage;
Des songes me traçoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté;
Je sentois qu'il alloit renaître,
Et, par ces songes excité,
Je recevois un nouvel être.
Libres des chaînes du sommeil,

Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire:
Je vois, j'adore, je desire.
Dieux! quel spectacle et quel réveil!
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue;
Je détaillois mille beautés,
Je m'applaudissois de ma flamme;
Le trouble aveugle de mon ame
En occupoit les facultés.
Tout à l'Amour, tout à Thémire,
J'ai joui de mes sentiments
Près de l'objet qui les inspire.
Oui, disois-je, ces traits charmants,
Animés par un cœur fidèle,
Sont au plus tendre des amants;
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux;
Du soleil la clarté naissante
Doroit cette onde jaunissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déja du sein des prés humides
S'élevoient les foibles vapeurs
Que la nuit en perles liquides
Rassemble et fixe sur les fleurs;
Des habitants de ce bocage
La joie inspiroit les concerts;

Un vent frais épuroit les airs
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre sembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire :
Elle étend les bras et soupire,
Et je sens mon cœur tressaillir ;
Elle entr'ouvre des yeux timides
Qu'éblouit l'éclat du grand jour ;
Dans ses beaux yeux mes yeux avides
Cherchoient, trouvoient, puisoient l'amour.
Sur ses charmes ma main errante
Se porte avec rapidité ;
Sur sa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai su, près du bonheur suprême,
Le suspendre pour le goûter ;
L'instant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même,
Et des plaisirs de ce que j'aime
J'ai senti les miens s'augmenter.
J'ai joui, malgré mon délire
Et mes transports impétueux,
Du murmure voluptueux
Des fréquents soupirs de Thémire ;

Ma bouche à ses cris languissants
Répond à peine, Ah! je t'adore.
Le plaisir fatigua nos sens,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieux
Poursuivoit sa vaste carrière,
Et de son disque radieux
Répandoit des flots de lumière;
De mille ornements odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux.
Plein d'amour et d'impatience,
Je sors sans témoins et sans bruit,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.

A***.

Laisse-moi dans ces vers te vanter mon bonheur:
Rappeler tes bienfaits, chanter ce que j'adore,
Me peindre ton esprit, tes graces, et ton cœur,
Doris, c'est en jouir encore.
Le dieu de l'Hélicon versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flamme puissante;

Il alluma, Doris, dans ton ame naissante
L'amour de tous les arts, le sentiment du beau.
Piccini par son chant, Gluck par son harmonie,
Les muses de Voltaire, et celle de Rousseau,
Les pinceaux de la France, et ceux de l'Ausonie,
T'enivrent tour-à-tour des charmes du plaisir.
Tu sais jouir, tu sais choisir;
La nature est ton guide, et ton cœur est ton maître.
Nos goûts nous sont communs; l'âge affoiblit les miens,
Mais je te vois jouir, et je les sens renaître;
J'ajoute à mes plaisirs le sentiment des tiens.
Il est encor, Doris, une volupté pure
Qu'inspire le plus grand, le plus noble des goûts;
On n'aime point les arts sans aimer la nature;
Les chefs-d'œuvre des arts n'en sont que la peinture.
Le goût de la nature est commun entre nous:
Ce n'est pas seulement ce plaisir nécessaire
De nous donner tous nos instants
Qui, dans ces champs heureux, nous rappelle au printemps;
Il est un autre instinct, un charme involontaire,
Qui nous tire de l'ombre et du bruit des cités
Pour ramener nos pas sur ces bords écartés.

Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du maître du grand tout, de l'être créateur;
De deux cœurs enchantés des dons de leur auteur
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.

Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour;
L'appareil de la nuit, les astres, les nuages,
Répétés sur ce fleuve où flottent leurs images,
Ces champs couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux,
Ce ruisseau dans les prés entrelaçant ses eaux,
Des jardins alignés les dessins, la parure,
Le désordre charmant des champs et des hameaux;
Tous ces dons variés de l'immense nature
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux:
Ce superbe univers semble créé pour nous;
Nous croyons posséder tous les biens qu'il rassemble.
Du Dieu qui le forma tu sens tous les bienfaits,
Je les sens avec toi; nous jouissons ensemble,
Et rien n'altère en nous le plaisir et la paix.
Tu sais penser, sentir, et raisonner, et rire;
Tu ne vois point le mal, ou ne sais point le dire;
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus,
J'y prends pour les humains une heureuse indulgence.
Assemblage enchanteur de graces, de vertus,
De force et de gaieté, de sagesse et d'enfance,
Doris, tu sais aimer; ce mot veut dire tout.
Un cœur sensible est bon, quiconque aime est aimable:
L'amour n'est point en nous l'illusion du goût,
Une ivresse des sens, une erreur agréable,
L'ardeur, les desirs passagers,

Le caprice inconstant de deux êtres légers;
Il remplit tous nos jours, il en dispose en maître.
Seuls objets de nos soins, seuls objets de nos vœux,
L'un par l'autre animés, et l'un par l'autre heureux,
Nous avons confondu nos destins et notre être.
Vois-tu dans ces jardins ces chênes, ces ormeaux,
S'approcher, s'embrasser, confondre leurs rameaux?
O Doris, ils sont notre image.
Ils resteront unis jusque dans leurs vieux ans;
Et, sur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont ensemble accablés par le temps.

Je touche aux bornes de ma vie;
Mais l'amour vient me ranimer,
Je suis jeune aux pieds de Sylvie:
J'ai si peu de temps pour l'aimer
Qu'il faut l'aimer à la folie.

ÉPITAPHE

DE M. HELVÉTIUS.

C'est madame Helvétius qui parle ; elle est penchée sur l'urne cinéraire de son époux ; elle a les yeux fixés sur cette urne.

Toi dont l'ame sublime et tendre
A fait ma gloire et mon bonheur,
Je t'ai perdu. Près de ta cendre
Je viens jouir de ma douleur.

A.....

De la fausseté des amants,
Philis, vous n'avez rien à craindre ;
Ils pourront commencer par feindre,
Mais ils ne feindront pas long-temps.

Par une inconstance imprévue
Ne croyez point, Daphné, voir finir nos amours :
J'aime Sylvie, et l'aimerai toujours,
Puisque je l'aime encore après vous avoir vue.

ÉPITRE A....

A vivre au sein du jansénisme,
Cher prince, je suis condamné,
Et, des muses abandonné,
Dans le vieux châteaux de Ternai
Je répète mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fond tous les mystères ;
J'entends mettre au rang des saints pères
Nicole, Quesnel, et Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie.
Ces fous, pleins de misanthropie,
Souvent ne raisonnoient pas mal :
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'homme qu'ils ont imaginé ;

Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'est l'homme et ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux,
Montagne, sans art, sans système,
Cherchant l'homme dans l'homme même,
Le connoît et le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux
Le Socrate anglois nous réveille;
Il inspire quand il instruit;
C'est un sage qui nous conduit,
C'est un ami qui nous conseille.
Un vieux janséniste grondeur
Dit qu'en détruisant la nature
On fait plaisir à son auteur,
Et qu'on charme le créateur
En tourmentant la créature:
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus;
Et ces sauvages cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les jésuites.

Indulgente société,
O vous, dévots plus raisonnables,
Apôtres pleins d'urbanité,
Le goût polit vos mœurs aimables.

Vous vous occupez sagement
De l'art de penser et de plaire;
Aux charmes touchants du bréviaire
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile et du Voltaire;
Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez sans fureur,
Vous nous voyez tels que nous sommes.

Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Érige en crime une foiblesse,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens, j'ai des goûts, des desirs;
Dieu les inspire ou les pardonne:
Le triste ennemi des plaisirs
L'est aussi du Dieu qui les donne.

LES CONSOLATIONS

DE LA VIEILLESSE,

POËME.

O toi qui reçus les hommages
De ce sage Romain, ce chantre audacieux,
Qui brava les enfers, et détrôna les dieux,
Volupté, volupté, charme de tous les âges,
Baume délicieux répandu sur nos maux,
Objet de tous nos vœux et de tous nos travaux,
Embellis, s'il se peut, les restes de ma vie :
Que seroient-ils sans toi qu'un tissu de regrets?
Que deviendroit ce cœur qui t'a si bien sentie,
Si tu le quittois pour jamais?

C'est à toi d'égayer les jours de mon automne :
Mais ne me range plus au nombre des amants;
J'ai vu le vieux Damon sur ses genoux tremblants
Tomber aux genoux de Théone,
Et j'ai ri le premier de ses beaux sentiments.

D'un amour mutuel l'espérance crédule
Ne doit point égarer un sage à cheveux blancs;

Gardons-nous d'ajouter au fardeau des vieux ans
Celui d'un malheur ridicule.

Délices du cœur et des sens,
Transports divins, charmante ivresse,
Amour, folie enchanteresse,
Volupté, volupté, bornez-vous vos présents
Aux jours de l'aimable jeunesse?

Eh quoi! l'âge avancé, sans erreurs, sans desirs,
Ne peut même jouir de l'ombre des plaisirs?

Ah! pourquoi s'en former une si triste image?
La volupté sourit à l'automne du sage;
Il remplace avec art les biens qu'il a perdus;
De son ame qui change il sait changer l'usage,
Et goûter des plaisirs qu'il n'avoit pas connus.

Je ne veux point tromper, ni me tromper moi-même.
Il faut bien l'avouer, je vois s'évanouir
Le plus cher de mes sens; hélas! c'est le sixième;
Mais il m'en reste cinq, et je veux en jouir.

Ce sens qui va disparoître
Régna seul sur tous mes sens;
Dans les jours de mon printemps,
Seul emploi de mes instants,

Seul mobile de mon être,
Il dictoit mes sentiments,
Il inspiroit mes pensées :
Consumé d'un seul desir,
Dans mes erreurs insensées,
Je ne vis, ne connus, ne cherchai qu'un plaisir.

La nature à nos sens en offre en abondance;
Mon odorat, mon goût, mes oreilles, mes yeux,
Chaque sens a sa jouissance;
Je le vois, je l'éprouve, et j'en rends grace aux dieux.

Ce spectacle brillant du jour qui vient d'éclore,
Faut-il être amoureux pour en sentir le prix?
Sans un souris de Lise, un regard de Doris,
Verrai-je de sang froid les beautés de l'aurore,
Et l'astre étincelant qui sort du sein des mers
Pour créer, colorer, animer l'univers?
Je ne vais plus cueillir de bouquets pour Sylvie;
Eh bien! j'irai dans la prairie
Admirer la beauté des fleurs,
Les contrastes et l'harmonie,
Le nombre et l'éclat des couleurs.

Si je fixe les yeux sur Philis ou Glycère,
J'ai du plaisir encor sans être leur amant;
De beaux yeux, un teint frais, une taille légère,

Ne sont-ils pas toujours un spectacle charmant?
La beauté peut donner une volupté pure
Sans porter dans nos cœurs le trouble du desir :
Qu'on admire une belle, un tableau, la nature,
L'œil n'est-il pas toujours l'organe d'un plaisir?

Dans l'aimable saison qui rajeunit le monde,
Et lorsque les esprits d'un jardin parfumé
Volent autour de moi dans un air embaumé,
Une volupté plus profonde
Ravit un de mes sens et pénètre mon cœur.
Je cherche à prolonger cette agréable odeur,
Je cours remplir de fleurs mon réduit solitaire ;
Ma chambre devient un parterre
Où l'odorat fait mon bonheur.

Mais j'entends Comus qui m'appelle ;
J'ai vu dans le cristal entouré de glaçons
Les rubis de Pomar et l'ambre de Lunelle.
Déja de mes jardins féconds
Arrive sur ma table une moisson nouvelle ;
Les couleurs de ces fruits et leurs sucs odorants
Vont charmer à-la-fois deux ou trois de mes sens.

Non, le nectar et l'ambrosie
Ne sont point réservés pour les banquets des dieux ;

La saveur de ces mets, ces vins délicieux,
Me font sentir encor tout le prix de la vie.

Que le temps sur ma tête accumule les ans,
Avec toi, dieu du vin, je crains peu leur outrage.
Échauffe de tes feux mes esprits languissants,
Respecte ma raison, dont je sais faire usage;
Je l'emploie à combattre, à flatter mes desirs,
A juger du bonheur qui convient à mon âge,
Et du nombre, du choix, de l'instant des plaisirs.

Je laisse aux chansonniers invoquer la folie,
Prôner la déraison, l'illusion, l'erreur:
Eh quoi! pour être heureux faut-il donc qu'on s'oublie?
Et dois-je m'aveugler pour chercher le bonheur?

Non, non: disciple d'Épicure,
Du sage Horace imitateur,
J'observe, je consulte, et je suis la nature;
Des derniers de ses dons je sais être content.
Les plaintes, les chagrins, poison lent et funeste,
De ma décrépitude avanceroient l'instant:
Je veux jouir en paix du plaisir qui me reste,
Et passer, sans le craindre, au repos qui m'attend.

O vieillesse! il est ton partage:

Souvent, quand Sirius fait sentir ses fureurs,
Sous des aunes touffus courbés sur le rivage,
D'une source qui roule entre l'herbe et les fleurs,
Du calme des vieux ans je me suis fait l'image.
Là, l'esprit sans projets, le corps sans mouvement,
Fixé par la chaleur sous l'ombrage immobile,
Étendu près des eaux, je goûtois mollement
D'un repos animé la volupté tranquille.
Une douce langueur enchaînoit tous mes sens :
Le sommeil quelquefois vouloit s'en rendre maître;
Je repoussois d'abord ses pavots bienfaisants,
Et me sentois heureux par le seul plaisir d'être.

Non, l'ennui, le plus grand des maux,
Ne tourmente pas la vieillesse;
Le temps, qui sur ses pas amène la foiblesse,
Apprend à jouir du repos.

Mais l'automne est encor la saison des travaux :
Gardons-nous d'avancer les jours de la paresse;
Elle aura son moment, il faudra le saisir :
J'aime à sentir encor ma force et mon adresse;
Ce sentiment est un plaisir.

Aussi, dès que les cieux sont dorés par l'aurore,
On me voit dans les champs marcher, monter, courir,
Foudroyer le gibier que j'ai pu découvrir,

En chercher de nouveau. Là je suis jeune encore,
Rien ne peut me lasser. Mais c'est dans mes jardins
Que je remplis mes jours par des travaux que j'aime;
Sous les arbres chéris que j'ai plantés moi-même,
Par l'amour paternel conduit tous les matins,
Je jouis de mes soins, j'attends ma récompense.
Là, je retrouve l'espérance.
Sur le sein d'Amphitrite, à la guerre, à la cour,
Cette fille des dieux entraîna ma jeunesse,
Et, dans un champêtre séjour,
Elle amuse encor ma vieillesse.
Elle ne m'y promet ni l'or ni les grandeurs;
Mais en moissons de fruits elle change mes fleurs.

Dans ses canaux glacés quand la séve sommeille,
Moi, je vois le printemps qui revient embellir
Mes prés, mes vergers, et ma treille;
Je vois le pois naissant et la fraise vermeille,
Et je crois déja les cueillir.

Quand la nature se réveille,
Et qu'un feu pur et doux, répandu dans les airs,
A ranimé l'amour, la joie, et les concerts,
Tous les oiseaux en chœur enchantent mon oreille:
Eh bien! ce sens encor, ce sens me rend heureux.
Lorsque le sombre hiver me relégue à la ville,
Je vais rire aux Chasseurs, ou pleurer à Lucile.

J'admire quelquefois ce théâtre pompeux
Où chante Melpomène, où danse Terpsichore:
L'oreille, j'en conviens, souffre dans ces beaux lieux;
Mais je jouis du moins de l'art qui le décore
 Et des ballets ingénieux.
En lassant mon oreille on amuse mes yeux (1).
Beaux arts, enfants du ciel, délices du Permesse,
Compagnons de mes jours, plaisirs purs et sacrés,
 Plaisirs des esprits éclairés,
Vous épurez les goûts de l'aimable jeunesse,
Dans l'été de nos ans vous élevez nos cœurs,
Et de l'âge avancé vous charmez les langueurs.

 Je vois arriver sans alarmes
 L'instant de ma caducité:
 Beaux arts, vous sur qui j'ai compté,
 A l'humeur, à l'austérité,
 Vous opposerez tous vos charmes;
 Oui, vous me rendrez la gaieté,
 Le sentiment, la volupté,
 Le plaisir de verser des larmes.
 Et vous, mes premières amours,
 Chantres de Corinne et d'Achille,
 Racine, Voltaire, et Virgile,

(1) Ce poëme a été fait lorsque Gluck commençoit la réforme de notre théâtre lyrique, et avant qu'on y eût connu les chefs-d'œuvre de MM. Piccini et Sacchini.

Je vous dois, vous devrai toujours
Un bonheur constant et facile;
Dans l'âge où du monde on s'exile,
Vous embellirez mon asile
Et l'instant de mes derniers jours.

Mais, dit-on, si ces arts sont la source féconde
Des plaisirs les plus doux, ils le sont des regrets.
Que chantent-ils? L'Amour. Il est le dieu du monde,
Et son culte est chez les François.
Ces talents enchanteurs, c'est lui qui les inspire;
Sur la toile animée il conduit les pinceaux;
Il fait vivre le marbre, et résonner la lyre.
Vous entendrez les dieux, les belles, les héros,
Chez Melpoméne ou chez Thalie,
Vous vanter des plaisirs que vous aurez perdus;
Cet éloge éternel d'un bonheur qui n'est plus
Doit plonger votre esprit dans la mélancolie.
Eh! la mélancolie est-elle sans plaisir?

Sur le riant tableau des voluptés passées
Un regret tendre et doux raméne nos pensées:
S'il coule quelques pleurs, s'il échappe un soupir,
On n'en chérit pas moins l'aimable souvenir
Qui nous rappelle encor les plaisirs d'un autre âge:
Enchanté d'un bonheur qui ne peut revenir,
On est content d'embrasser son image.

Il est des souvenirs qui rendent plus heureux.
Au terme de ses jours un vieillard vertueux
Revient sur tous les pas de sa longue carrière;
Content d'être et d'avoir été,
Il parcourt avec volupté
Le tableau de sa vie entière.
Les mortels désolés dont il sécha les pleurs,
L'innocence foible et timide
Arrachée à ses oppresseurs,
Pour le vice en crédit son mépris intrépide,
Les dangers qu'il brava, ses travaux et ses mœurs,
A son esprit charmé se présentent sans cesse.
Ces fantômes brillants escortent sa vieillesse,
Il en passe avec eux les moments fortunés;
Il fut heureux, il l'est encore;
Il jouit à-la-fois du soir et de l'aurore,
Des plaisirs qu'il goûta, de ceux qu'il a donnés.

Ah! voilà le bonheur où tu pourras prétendre,
Beauvau, toi dont le cœur si pur, si généreux,
De ses penchants n'eut point à se défendre,
Et n'a jamais formé des vœux
Que l'univers ne puisse entendre.

Il faut, dès l'âge le plus tendre,
Préparer le bonheur du reste de nos jours.
Heureux qui sut aimer et choisir ses amours!

Heureux sont ces amants que le dieu du bel âge
Enchaîna l'un à l'autre et n'a point corrompus;
Qui du sein des plaisirs s'élèvent aux vertus,
Et se rendent meilleurs pour aimer davantage!

Ils n'ont rien à craindre du temps:
L'humeur, les soupçons, les caprices,
Et des goûts épuisés les tristes injustices,
N'affligent point leurs cœurs animés et contents.
Vainement de ses mains glacées
La vieillesse a flétri leurs sens;
Occupés l'un de l'autre, objets de leurs pensées,
Par un zéle facile, un doux empressement,
Ils expriment encor le même sentiment.

O vous, couple sublime et sage,
Qu'un siécle corrompu, l'exemple de la cour,
N'ont jamais égaré, ce pur et tendre amour
Au déclin de vos ans sera votre partage.

Cet instinct si puissant, ce doux besoin d'aimer,
Ces premiers sentiments nés avec ma pensée,
Charme de ma vie avancée,
L'amitié, dans mon cœur semble se ranimer.
L'amitié régne en paix sur l'automne du sage;
Elle reprend ses droits qu'usurpoient les Amours:
C'est un soleil plus doux qui brille sans nuage,

Et qui promet au dernier âge
Quelque chaleur et de beaux jours.

C'est se flatter, dit-on, d'une vaine chimère.
Qu'est-ce que l'amitié sans les moyens de plaire?
La nature barbare ôte à l'âge avancé
La force et la raison, la grace et la saillie:
A l'esprit incertain la mémoire affoiblie
Présente avec lenteur les tableaux du passé;
Elle n'y peint souvent qu'une confuse image.
Hélas! la plus fidèle est-elle un avantage
Lorsque notre esprit est baissé?

Il est quelques mortels amants de la sagesse,
Sobres dans le travail et dans la volupté,
Dont l'esprit, malgré la vieillesse,
A conservé sa force et son activité;
Tels ont été Franklin, Voltaire, et Fontenelle.
Mais je veux que notre ame, en proie au temps jaloux,
Éprouve chaque instant quelque perte nouvelle;
On ne vieillit pas seul, et tout change avec nous.

Heureux le vieillard qui rassemble
De bons, de vrais amis d'un âge égal au sien!
Un babil éternel nourrit leur entretien;
Ils goûtent le plaisir d'être, de vivre ensemble,
Et de parler sans fin. Pour moi, dans mes vieux jours,

Je me sens menacé d'alonger mes discours :
Mes amis très diserts aimeront à s'étendre :
Nous serons tous diffus, et peut-être un peu sourds ;
Nous nous pardonnerons de ne pas nous entendre.

De plus jeunes amis les soins et les secours
Adouciront encor ma triste décadence ;
Ils me verront sans doute avec quelque indulgence,
Et se diront peut-être, Il nous aima toujours.

Toi dont l'ame sensible et pure
Se livre avec candeur à ses goûts innocents,
Et, dans ce doux asile où se plaît la nature,
Cultive la sagesse et jouit des talents ;
Toi qui vis pour aimer, et pour qui je veux vivre ;
Tu sais de mon automne embellir les instants,
Et je vois sans frayeur que l'hiver va le suivre.
Tu me rendras heureux jusqu'au dernier soupir :
Le plaisir d'être aimé renouvelle la vie.
Souvent auprès de toi mon ame rajeunie
Retrouvera ses goûts avec l'art d'en jouir ;
A mon bonheur encor je te verrai sourire ;
Souvent pour le chanter je reprendrai la lyre :
Mes vers foibles ou peu nombreux
Aux connoisseurs pourront déplaire ;
Moi, je les verrai tous avec un œil de père,
Et les vers des vieillards sont toujours bons pour eux.

Vous, ministres des destinées,
Filez, Parques, filez mes heures fortunées:
Je suis heureux encore et puis l'être long-temps.
Tous ces amis si chers, appui de mes vieux ans,
Je ne les verrai point terminer leur carrière;
Long-temps après les miens leurs jours ont commencé,
Et je ne suis point menacé
De fermer jamais leur paupière.

C'est là le plus cruel, le plus grand des malheurs;
Il rend insupportable un reste de lumière;
Il condamne nos yeux à d'éternelles pleurs;
Il jette un voile affreux sur la nature entière,
Et pose pour jamais une triste barrière
Entre le plaisir et nos cœurs.

Mais le soleil marche et s'élève;
Il mûrit mes vergers, il hâte leurs présents;
Avant que sa course s'achéve
J'aurai joui de tous mes sens.
Chantez, oiseaux, chantez; j'entendrai vos accents,
Je verrai vos plaisirs agiter ce feuillage:
Comme vous autrefois j'employois le printemps;
Il faut en faire un autre usage.

Puissé-je, du banc de gazon
Placé sous ces pruniers dont la cime l'ombrage,

Voir l'amitié, les arts, entrer dans ce salon!
Puissé-je y voir encore et La Harpe et Delille,
L'un embellir Lucain, l'autre égaler Virgile!
Que Blot vienne les écouter!
Ils chanteront bien mieux, ils voudront la chanter.
Que Turgot, d'Alembert, consacrent mon asile!
Que Beauvau, sa compagne, échappés de la cour,
Soient témoins d'un bonheur qu'ils ont rendu facile!

Mais si je restois seul dans ce riant séjour,
J'y jouirois du moins de la saison nouvelle,
Du plaisir d'être encor, des charmes d'un beau jour;
Et j'y voudrois penser et rire tour-à-tour
Entre Montaigne et la Pucelle.

VERS A MADAME ***.

Le cygne aux rives du Méandre
Chantoit à ses derniers moments;
Les nymphes de ces lieux charmants
Couroient en foule pour l'entendre.
Combien je rendrois grace aux dieux,
Moi qui dois bientôt perdre un reste de lumière,
Si par des chants mélodieux
Je pouvois signaler la fin de ma carrière!

Mais que chanter alors? Je chanterois Grécour,
Son esprit juste et fin, sa grace enchanteresse,
De son maintien décent la modeste noblesse,
Ses yeux inspirant tour-à-tour
Les craintes, les desirs, le respect, et l'amour.
Un seul de leurs regards aux nymphes les plus belles
Pourroit enlever leurs amants;
Elle les rendroit inconstants
Pour les rendre à jamais fidéles.

Sans doute en chantant sa beauté,
Occupé tout entier d'une si douce image,
D'un cœur qui sut aimer je pourrois faire usage
Et retrouver la volupté:
J'entends la volupté qui convient à mon âge,
L'amour d'un vieillard enchanté
Qui rend, sans rien prétendre, un pur et tendre hommage.

FIN DES PIÈCES FUGITIVES.

CONTES.

CONTES.

L'ABENAKI.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages abenakis défit un détachement anglois : les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples même dans ces contrées.

Un jeune officier anglois, pressé par deux sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort ; il songeoit seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage, armé d'un arc, s'approche de lui et se dispose à le percer d'une flèche ; mais, après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui alloient le massacrer : ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abenakis, et les arts

grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois; quelquefois le vieillard fixoit les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il laissoit tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui étoit encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voilà tes frères, lui dit-il; les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute : je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane? Tes mains étoient celles d'un enfant, elles ne servoient ni à te nourrir ni à te défendre; ton ame étoit dans la nuit; tu ne savois rien : tu me dois tout. Serois-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères et pour lever la hache contre nous?

L'Anglois protesta qu'il aimeroit mieux perdre

mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et, après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglois, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur, As-tu un père? Il vivoit encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh! qu'il est malheureux! s'écria le sauvage. Et, après un moment de silence, il ajouta : Sais-tu que j'ai été père?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat; il étoit à mon côté, je l'ai vu mourir en homme; il étoit couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui, je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout son corps trembloit; il étoit presque étouffé par des gémissements qu'il ne vouloit pas laisser échapper. Ses yeux étoient égarés, ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu-à-peu; et, se tournant vers l'orient où le soleil alloit se lever, il dit au jeune Anglois : Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière? as-tu du plaisir à le regarder? Oui, dit l'Anglois, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien!.... je n'en ai plus, dit le sauvage en versant un torrent de larmes. Un moment après il montre au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs. Vois-tu ce bel arbre? as-tu du plaisir à le regarder? Oui, j'ai du plaisir à le regarder. Je n'en ai plus, reprit le sauvage avec précipitation. Et il ajouta

tout de suite : Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se léve et les fleurs du printemps.

SARA TH....

Il y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages, et qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe, dans les grandes villes, dans les cours, dans les états de la vie les plus enviés, j'étois persuadé que les pays que j'avois vus, et le mien même, n'étoient pas la patrie du bonheur et de la raison. Ma famille vouloit me marier ; mon père se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance, et que la mort m'avoit enlevée : en attendant, il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage. Il me fit partir pour le nord de l'Écosse, où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen : je me mis en chemin vers la fin du printemps et dans les plus beaux moments de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles d'Hamstead (c'est le nom de cette campagne). Je savois qu'elle étoit mal bâtie et mal meublée, et que

je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper et un méchant lit: j'étois fatigué, et j'avois faim. Je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui, par sa situation et par un certain air de commodité, de propreté, et d'abondance champêtre, avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un coteau qui la garantissoit du vent d'ouest, si violent dans ces contrées; elle étoit à cent toises d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon: des prairies artificielles, des vergers remplis de pommiers à cidre, des champs couverts de légumes, l'environnoient: il y avoit à quelque distance de la maison un petit bois de hêtres; des chevaux, des bœufs, des brebis, paissoient dans le vallon et sur les coteaux. Quatre enfants de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute espéce. A la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans; elle étoit blonde et fraîche, quoiqu'un peu hâlée; elle avoit de grands yeux noirs, et une gorge très blanche, qu'elle laissoit voir tout entière en donnant à teter à un enfant de cinq à six mois. Il me sembla que les traits de cette charmante paysanne ne m'étoient pas inconnus. Je lui demandai à qui appartenoit cette ferme, et si mes gens et moi nous pouvions y passer la nuit: je l'assurai que mes hôtes seroient très contents de

nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à son mari; que personne ne logeoit chez eux pour de l'argent, mais qu'ils recevoient de leur mieux les étrangers de toute sorte d'états. Elle m'invita sur-le-champ à descendre de cheval, et me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinoit. Cette chambre étoit agréable, les meubles en étoient simples et propres; de la fenêtre la vue s'étendoit et s'enfonçoit dans le vallon en suivant le cours et les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'étoit ainsi que s'appeloit la jolie fermière) me dit qu'elle alloit préparer mon souper; qu'en attendant j'avois à choisir de me reposer dans ma chambre, ou dans le jardin sur un banc de gazon qui étoit sous des arbres, auprès d'une petite fontaine. La soirée étoit belle, l'air avoit été brûlant pendant le jour; je choisis de me rendre dans le jardin. Vous avez raison, me dit la fermière, et vous allez goûter deux de nos grands plaisirs, le frais après la chaleur, et le repos après la fatigue: si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper, voilà des livres. En disant ces mots elle me montroit un cabinet, où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliothéque d'un paysan. je m'attendois à y trouver quelques uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux, et des livres de dévotion. Je vis d'abord les

ouvrages de Tull, et à-peu-près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'agriculture. Je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'académie de Rennes, livre excellent, mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes. Bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le françois, lorsque je vis sur une tablette les Essais de Montaigne, le Droit naturel, et le poëme de la Loi naturelle. Je vis aussi une traduction françoise du *Prædium rusticum*, poëme du jésuite Vanières. Le reste de la bibliothéque étoit dans notre langue; c'étoit les Caractéristiques du lord Shaftesbury, le Système moral d'Hutcheson, etc. Quoi! disois-je, des livres de philosophie chez des paysans! les meilleurs philosophes anglois et françois dans une métairie auprès d'Hamstead! Ils doivent être bien étonnés de se trouver là. Quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres? Ils appartiennent sans doute à quelque gentilhomme du voisinage, qui, charmé de cette campagne, ou peut-être de cette fermière, vient passer ici le temps de la belle saison.

J'achevai ensuite la revue de la bibliothéque: je n'y vis plus que quelques livres de mécanique et de médecine pratique, les romans de Richardson, des traductions des idylles de Théocrite, des Églogues et des Géorgiques de Virgile, des poésies de Tibulle, de Gessner, et de Haller: je ne vis des ouvrages de

nos poëtes que les Pastorales de Philips, les Délices de la vie champêtre par Cowley, quelques morceaux de Spenser, la Fable de Philémon et Baucis par Dryden, et les Saisons de Thomson. Je pris le poëme de la Loi naturelle, et j'allai le lire sur le banc de gazon.

Je m'étois à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison. Les enfants, qui m'avoient suivi dans le jardin et qui m'examinoient curieusement, coururent à la porte; j'y vis courir la fermière: ils alloient au-devant d'un chariot vide qui entroit dans la cour; ce chariot étoit conduit par le fermier, qui revenoit d'Aberdeen, où il avoit été vendre du seigle, et où ses affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aisément le maître du logis à la manière dont il fut reçu; sa femme l'embrassa tendrement; elle prit deux de ses enfants sur ses bras, elle les éleva jusqu'aux joues de leur père, qui se laissa baiser: il tenoit en même temps par les mains deux autres de ses enfants, qui attendoient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses, ils vinrent tous vers le jardin, et j'allai au-devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans, fort bien fait; son visage étoit assez beau, et sa physionomie étoit noble et tendre. Il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quittèrent ensuite, et je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin et dont la fenêtre

étoit ouverte : ils allèrent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquième enfant; ils se courboient tous deux sur le berceau, et tour-à-tour regardoient l'enfant et se regardoient en se tenant par la main et en souriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal et de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt, nous allâmes nous mettre à table : mes hôtes me demandèrent la permission de faire manger leurs domestiques et même les miens avec moi; j'y consentis. La table étoit servie proprement; elle étoit couverte de poudings et de légumes, et d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde. Les siéges étoient commodes; mais il n'y avoit qu'un fauteuil, qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le père du fermier. Il me fit un accueil fort honnête, et nous nous assîmes.

J'étois auprès de la fermière : je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger : je demandai si c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne sont pas mariés, dit-elle, mais ils s'aiment; ils ne se sont pas vus de la journée, et ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ses valets un plat qu'il aimoit beaucoup, et qui étoit là pour lui seul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été

les plus pénibles. Elle rendoit raison du choix des mets qui étoient servis ; elle disoit pourquoi ce jour-là certains légumes ne paroissoient pas sur la table, pourquoi elle en avoit préféré d'autres, pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement : c'étoit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singulière. Le fermier avoit les mêmes attentions et les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple et excellent ; les convives étoient sobres et sensuels ; l'égalité régnoit dans cette maison ; les domestiques étoient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montroient pas du respect, mais beaucoup de zèle et d'amour.

Lorsqu'on eut un peu calmé la faim, on se parla. Le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés ; il me vanta celui des environs de sa métairie, et me pressa de rester le lendemain pour le voir. Sa femme et lui s'occupoient de moi sans oublier leurs domestiques ; ils louoient les uns de leur gaieté dans le travail, les autres d'un service qu'ils avoient rendu ; ils leur parloient de la beauté du jour, du chant du rossignol, des fleurs, des espérances de la moisson, de leurs amours : les domestiques se parloient entre eux de ces plaisirs charmants, et tous paroissoient les sentir.

C'étoit sur-tout du vieux père qu'on étoit occupé.

Je n'avois jamais vu de vieillard plus affable, plus gai : je le dis à la fermière. Monsieur, me dit-elle, ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose, ils en savent gré et ils sont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon-homme à boire: j'en fus un peu étonné. Monsieur, me dit la fermière, je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse, mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeler le sentiment de la vie. Ces réponses me surprenoient: je ne doutai plus que la bibliothéque ne fût à l'usage de mes hôtes, et je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumières, et sur-tout celles de Sara. Quoi! disois-je, une jeune femme à la campagne!... Oh! vous ne connoissez pas Sara, me dit le vieillard, qui commençoit à être un peu ivre: ô le divin cœur! Si vous saviez ce qu'elle a quitté pour nous!... Oh! si je pouvois me lever, j'irois lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-père; elle étoit embarrassée, elle rougissoit. Philips (c'étoit le nom de son mari) pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avoit promis de garder. Je ne dirai rien, dit le bon-homme, je ne dirai rien : une fille si belle! qui avoit tant de richesses! qui est si savante! cela vous léve une gerbe!... Aujourd'hui

qu'elle mène quelquefois un chariot, songe-t-elle à son carrosse?... La fermière se leva, fit ôter les plats et apporter le dessert : il étoit composé de fraises très parfumées, de groseilles, de cerises, et d'excellente crême. En même temps de jeunes servantes jonchoient de fleurs les environs de la table, et en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard; et, soit qu'il s'en occupât, soit qu'il craignît de déplaire à sa belle-fille, il se tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service, me dit Sara, parcequ'alors l'odeur des mets est très agréable; mais dès qu'on ne veut plus en manger, on ne veut plus les sentir, et c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore, et combien elle trouvoit de volupté sans s'écarter de la plus simple nature. Philips et Sara me paroissoient si vivement occupés l'un de l'autre, si remplis d'attention, si heureux! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse, parcequ'il est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entre eux: ils avoient le même degré de sensibilité, les mêmes goûts, les mêmes opinions.

Peu de temps après le souper, mes hôtes me conduisirent à ma chambre. Philips me fit remarquer la beauté de la nuit, l'or étincelant des astres, le silence

de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfants; Philips donna ses ordres, fit la visite de ses écuries; et le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroissoit un songe; mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin; mais je ne me sentois point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes; leur demeure, leur genre de vie, l'union des domestiques, la sérénité, la gaieté, qui régnoient dans la maison, tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits, on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse! le spectacle de ses plaisirs est si doux! Je me levai cependant, mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé je descendis dans la cour, où je trouvai Philips et Sara. Le soleil venoit de se lever; le ciel conservoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui succède à la blancheur que lui donne le crépuscule, et qui précède ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres et des plantes, et ce vent frais qui suit le lever du soleil; la campagne, les hommes, et les animaux, reprenoient le mouvement; les troupeaux sortoient de l'étable, les pigeons de la volière, et les poules se répandoient dans la cour; les domestiques

se disposoient au travail. J'avoue que , pour la première fois de ma vie, je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour; et je suis persuadé que Philips et Sara, malgré les soins dont ils s'occupoient alors, n'étoient pas insensibles à ce plaisir.

Je remarquai que, dans la distribution du travail, ils affectoient de placer toujours plusieurs ouvriers ensemble : ils disoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux voisins de ceux où travailloient les autres domestiques. Cette attention me parut singulière; je le dis à Sara. Les hommes égaient, me dit-elle, le travail qu'ils font ensemble; la joie d'un seul se communique à tous; si un berger joue de la flûte, un autre chante : plusieurs laboureurs qui conduisent leurs charrues dans des champs voisins, compagnons des mêmes peines, les adoucissent l'un avec l'autre; ils se parlent de leurs espérances, ils s'unissent dans l'égalité de leur sort. Eh! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui sont communs à un plus grand nombre d'hommes rassemblés, comme une fenaison, une tondaison, une moisson? C'est là où, malgré l'ardeur du soleil, la soif, la sueur, la fatigue excessive, vous voyez le plaisir, vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois, monsieur, dit-il, qu'il y a de certains plaisirs qui, pour être bien sentis, veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui

en jouissent en même temps. Plus les salles de spectacles sont remplies, plus les émotions y sont vives et agréables; et il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or qu'y a-t-il que l'on puisse admirer davantage et plus souvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces prés, toutes les graces et toutes les richesses de la campagne? Je crois, continua Philips, que les biens que la nature donne à tous en communauté sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à-la-fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parceque ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara; et dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les poëtes ont trop vanté les charmes de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'est des hommes de la cour et de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire des hommes dont l'ame sèche, dure, ou frivole, auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les poëtes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, et qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Cette conversation, si délicieuse pour moi, fut interrompue par les faneurs qui sortirent en troupe de la maison; ils étoient accompagnés par l'aîné des enfants de Sara, qui portoit un rateau; et jamais roi n'a été si fier de son sceptre que cet enfant l'étoit de son rateau. Vous voyez, dit la mère, commencer le plaisir d'être utile, et le noviciat de l'agriculture.

Tout ce que vous dites et tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inspire pour votre mari et pour vous le respect le plus profond et l'admiration la plus vive; je voudrois passer entre vous le reste de ma vie, et mériter l'amitié de l'un et de l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte: j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation et du spectacle des vertus et des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage; vous me direz peut-être ce que le père de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu, par l'attendrissement de ce bon vieillard et par les marques de respect qu'il vouloit vous donner, que, plus instruit de ce que vous êtes et des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara; la manière dont vous jugez de nous et de notre genre de vie me fait penser que vous êtes au-dessus de bien des préjugés, et

que vous méritez ma confiance. Je la remerciai si vivement qu'elle en fut un peu embarrassée : elle se tourna vers son mari, et lui dit : Mon cher ami, je vais parler à monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre. Son mari l'embrassa tendrement, et nous quitta pour suivre les faneurs ; il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour, et parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques moments. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfants et à son ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis longtemps ; elle vint enfin, s'assit avec moi sur le banc de gazon, et commença ainsi son histoire.

Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maison fort riche, et plus illustre encore par ses services et par ses titres. Je vous tairai le lieu de ma naissance et le nom de ma famille : on me croit morte, et je veux que mon existence soit ignorée ; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours heureuse. J'avois six ans lorsque je perdis ma mère. Mon père, qui aimoit avec passion la philosophie et les lettres, et qui m'idolâtroit, ne voulut point se remarier, et prit soin lui-même de mon éducation : il me trouvoit de la sagacité et l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de ses connoissances, et parut content de mes progrès. Mon père, un des hommes les plus éclairés de son siécle, l'étoit autant peut-être

que les philosophes qui ont eu le plus de réputation; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit, et n'a jamais été effrayé des conséquences d'un système qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère; et les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon père étoit sensible aux beautés de la nature; il avoit l'imagination vive et l'ame noble et tendre : la philosophie trop séche, celle qui dégrade l'homme ou qui le glace, ne pouvoit être la sienne; il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu et aux plaisirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans, et mon père trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les lettres; il s'amusoit de ma conversation. Je faisois son bonheur : il ne pensoit point à me marier; et, contente de mon état, je ne pensois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainsi j'étois fort ému; je croyois la reconnoître ; il me restoit cependant encore quelque incertitude, et j'attendois avec impatience qu'elle la dissipât. Nous passions, continua Sara, une très petite partie des hivers à Londrès. Nous venions d'y arriver lorsqu'un jeune Écossois se présenta pour servir chez mon père. Il étoit de la

figure la plus agréable, et il avoit dans la physionomie un caractère de sensibilité et d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les paysans sont, comme vous savez, plus instruits en Écosse qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe, et ce jeune homme étoit un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs : nous vîmes bientôt qu'il se faisoit aimer de tous ses compagnons, et qu'il leur inspiroit son zéle pour nous; mon père se trouvoit mieux servi, et ses gens paroissoient plus gais et plus heureux.

L'Écossois avoit toujours quelque livre à la main dans les moments de liberté que lui laissoient ses devoirs. Mon père s'aperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit; il voulut l'instruire. Mylord Dorset, disoit-il, a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs poëtes de l'Angleterre; je ferai peut-être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie. Nous partîmes pour la campagne, où le jeune homme nous suivit. Mon père avoit de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le desir de soulager la vieillesse de ses parents par les petites sommes qu'il pouvoit prendre sur ses gages avoit déterminé l'Écossois à servir : ce sentiment si vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répan-

dant des larmes : il voulut sur-le-champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devoit envoyer à sa famille ; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui vouloit faire ! Monsieur, lui dit ce jeune homme, je dois mon travail à mes parents, et le prix que j'en reçois nous suffit à tous : s'ils étoient dans la misère, j'accepterois vos bienfaits ; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aisance, c'est à moi à la leur donner ; le salaire de mes peines est à eux comme à moi ; qu'ils en jouissent : mais ni eux ni moi nous ne nous avilirons pas en nous nourrissant du pain de l'aumône. Mon père ne tenta pas de changer la manière de penser de ce jeune homme ; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa bibliothéque ; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois Philips put recevoir, sans être humilié, le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothéque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus, et j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'aperçus, et qui porta dans mon cœur ces sentiments qui me sont aujourd'hui si chers et auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma

passion; mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir et non pour la combattre. Je craignois et respectois l'opinion des hommes; mais, disois-je, ils n'ont pas attaché la honte aux sentiments. Je me permis les miens. Mon père devoit être plus sévère; mais il devoit tout ignorer. Je me cachai même à l'objet de ma passion, qui ne me découvrit pas la sienne, et qui me la laissa deviner. J'avois l'ame fière, élevée, et sensible: ces caractères-là ne savent point combattre l'amour; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne savoit qu'aimer, et l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer et par celui d'être aimée, et moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse. mais je perdis mon père; et je ne sais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout et dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes, et resta quelque temps sans parler.

C'est elle-même, me disois-je alors, c'est elle, je n'en puis plus douter: j'étois pénétré d'attendrissement, j'étois prêt à me découvrir à Sara; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance et de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens, et de plus il sentoit ma douleur; ses yeux se mouilloient dès que je versois des larmes; je voyois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre; dans les services qu'il me rendoit, dans ses discours, dans toutes ses démarches, et jusque dans son air, dans le son de sa voix, je découvrois toute la passion que lui demandoit mon cœur, et rien qui pût alarmer ma vertu et blesser le respect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faisois beaucoup de réflexions sur les bienséances attachées à ce rang, sur ses devoirs réels, et sur la soumission qu'on doit aux mœurs, aux lois, et aux usages de son pays.

La philosophie de mon père m'avoit éclairée sur les préjugés; mais sa philosophie, sublime comme son cœur, ne m'avoit point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips rouloient sur ces sujets importants par eux-mêmes, et que notre situation rendoit si intéressants pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la justice des conventions humaines, et par conséquent du pouvoir qu'elles devoient avoir sur des ames éclairées. Philips alors me combattoit avec force, et il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus remarquer que, lorsqu'il avoit eu l'avantage dans ces disputes, il étoit plus triste qu'à l'ordinaire; je devinai aussi le motif qui lui faisoit embrasser une

opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips, tout entier à moi, s'oubliant lui-même, me faisoit sans peine les sacrifices qui devoient le plus lui coûter, et qu'il ne voyoit que mes propres avantages, mon bonheur, et ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de son père, de ses vertus, et de la sorte de bonheur dont il jouissoit dans sa pauvreté. Je lui faisois des questions sur le lieu de sa demeure, sur son voisinage, sur ses travaux. Philips me paroissoit pénétré de respect pour la vie des laboureurs et pour les soins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille; et il me répétoit combien cette famille qui m'aimoit, et qui est si illustre en Angleterrre, méritoit de moi d'égards et d'attachement. Il est vrai que j'éprouvois de la part de mes parents les procédés les plus honnêtes et des preuves de l'estime qu'ils avoient pour ma raison. Ils avoient fait avancer pour moi le temps où nos lois donnent aux filles le droit de disposer d'elles et de leur fortune. Je me trouvois maîtresse de mes biens et de moi-même; mes parents n'étoient point inquiets de me laisser libre et seule. Mon penchant pour la philosophie et les lettres étoit connu; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires, et on ne me croyoit occupée à la campagne que du soin de mes biens et de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon père étoit mort, et

je n'avois pas encore quitté la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle, homme de mérite et distingué dans la chambre des communes par son désintéressement et par son éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour, après avoir dîné chez moi, il me proposa de me promener avec lui dans le parc, et là il me rappela le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui et mon père, et celle que l'un et l'autre avoient eue pour moi.

Vous connoissez mon fils, me dit-il; il s'est distingué dans ses études, et, depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre, toutes les lettres que je reçois des pays où il a voyagé me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge, et prêt à revenir; je veux le marier : s'il peut vous convenir, j'aurai le plaisir de voir vos biens ne pas sortir de notre famille, et de vous aimer comme ma fille après vous avoir aimée depuis long-temps comme celle de mon frère. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur; je rougis, je pâlis, et je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier; que jusqu'à présent mes occupations et mes goûts avoient suffi à mon bonheur, que si je prenois jamais un mari je voudrois le connoître beaucoup, et que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres; mais que,

dans aucun temps de ma vie, je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils, que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance, qui étoit alors d'une figure agréable, et, à ce qu'on disoit, plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle proposition avec une froideur que je me reprochai; une foule d'idées se présentèrent à mon esprit et s'y succédèrent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti, je m'enfonçai dans un bois obscur, où je me promenai long-temps fort agitée, marchant à grands pas, m'arrêtant de temps en temps et aux moments où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obstacles, ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin, plutôt que je ne m'assis, sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie: je vis arriver Philips, qui me cherchoit depuis long-temps. Je n'avois jamais senti si vivement le plaisir de le voir, et la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, et des regrets sincères que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables. Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips; je le vis pâlir; un tremblement s'empara de tout son corps; ses yeux avoient un mouve-

ment extraordinaire et de l'égarement; il n'articuloit que quelques mots; chaque syllabe lui coûtoit à prononcer. Il faut, disoit-il.... oui, il le faut... C'est un jeune homme vertueux... vos parents... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant; il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus : je m'élançai pour soutenir mon cher Philips; je le pressai dans mes bras en m'écriant, Mon cher époux! A ce cri si tendre, à ce mot si énergique, Philips ne me répondit rien : il se relevoit peu-à-peu en me regardant fixement; ses yeux se baignoient de larmes : je l'arrosai des miennes en répétant continuellement, Mon cher époux! mon cher époux! Dès que Philips eut la force de parler, il voulut combattre ma résolution : je l'arrêtai, je le conjurai, au nom de tout mon amour, de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi en couvrant une de mes mains de ses baisers. Ce moment qui a décidé du bonheur de ma vie est encore si présent à ma pensée que je n'en ai pas oublié la plus légère circonstance. Voici ce que je dis à Philips :

Je sais tout ce que vous pouvez me dire; je le préviens, et j'y réponds : Ma passion pour vous n'est pas aveugle; je vous connois bien, et vous êtes l'homme que me destinoit la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages; les conventions humaines y ont substitué celle

des rangs Nous savons vous et moi combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines; elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne; c'est un crime que punit le mépris des hommes, et je ne saurois point soutenir ce mépris, même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la société? Cela peut être; mais nous ne sommes point dans ce cas: cédons à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parents m'ont laissé deux mille guinées de rente, et trois mille guinées d'argent comptant: c'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune pour vivre avec vous et vos parents.

Ici Philips voulut m'interrompre: il me proposa de ne point nous marier. Je l'arrêtai, et lui dis: Nous manquerions à la loi de la nature et à celle des hommes, qui nous demandent une postérité. Et pourquoi ne point nous marier? pour conserver mes biens? ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis; je le serai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin, nous serions des gentilshommes médiocrement aisés; et nous serons des fermiers opulents. Je vais faire mon testament, et je donnerai toute ma fortune à mon cousin; ensuite je partirai pour Londres; je ferai répandre le bruit de

ma mort, et nous nous rendrons en Écosse, où il est vraisemblable que votre père vous permettra de m'épouser.

Philips se jeta à mes pieds, me conjura de différer, d'examiner, de craindre les regrets. Non, lui répondis-je, tout est examiné. Eh! que pourrai-je regretter? quels plaisirs me donnent mes richesses que ne puisse remplacer la nature dans l'aisance de votre état? Le spectacle d'un coteau riant et fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux; les diamants dans ma tête me pareront moins que les fleurs; la toile de l'Inde m'habillera aussi bien que le Pékin; je perdrai mon carrosse, mais j'exercerai mes jambes: Philips, nous aurons les commodités que demande la nature, et rien de superflu, qui ne peut amuser que l'oisiveté. Quant à mes liaisons et à mes connoissances, pourrai-je les regretter lorsque je serai la fille de votre père et la mère de vos enfants?

Philips m'aimoit trop, m'estimoit trop, il se rendoit trop de justice à lui-même, pour douter plus long-temps que je ne fusse heureuse dans le nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie, sa reconnoissance, et mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquit tout-à-coup une grande fortune avec autant

de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, et je le rendis vraisemblable par une adresse et des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Écosse. Il y a sept ans que j'entrai, pour la première fois, dans cette chère métairie, et que, pour la première fois, j'embrassai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre se pénétrant des premiers rayons du soleil, et cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore et du printemps. Vous voyez votre fille, lui dis-je; elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse, et pour faire toute sa vie le bonheur de votre fils : mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage; je me flatte que je serai une ménagère vigilante, et que ceux qui dépendront de moi, et ceux de qui j'ai tant de plaisir à dépendre, seront également contents.

Le vieillard étoit transporté de joie; ce bonheur sans doute a prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le fermier; notre mariage fut conclu; et, depuis ce moment où j'ai pris le nom et l'état de l'homme que j'aime, il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux, et nous pouvons nous flatter

que nous le serons toujours autant que peut le permettre la nature.

Philips et moi nous ne faisons usage de nos connoissances, de la philosophie de mon père, et de notre amour pour les lettres, que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation, et nous nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes, c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux, et qu'ils ne savent point accorder leurs principes, leurs goûts, leurs occupations, avec leur état et leur caractère. C'est une erreur dans laquelle nous ne sommes pas tombés. Nous ne perdrons pas notre temps en recherches vaines, en desirs inutiles, et nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux Philips et moi? le témoignage de notre conscience, notre amour, et les bienfaits de la nature. Nous avons des principes, au-delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances, et que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des philosophes qui croient à la vertu et qui nous la font aimer; et quand même ils se seroient trompés, nous leur rendrions graces d'entretenir en nous des illusions qui élévent notre ame et qui l'épurent. Nous voulons penser bien des hommes afin de les aimer; nous voulons estimer les

hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade, et qui éteint dans le cœur l'enthousiasme de l'humanité et de la vertu ; nous voulons aussi conserver dans toute leur force et tous leurs charmes les sentiments de l'amour et de l'amitié.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentiments portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin, et ce ne sont point celles-là que nous voulons conserver ; nous savons leur en substituer d'autres. Philips et moi nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir : nous sommes bons, et nous espérons nous rendre meilleurs ; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien ; le présent nous contente, et l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre nous rend plus chers et plus nécessaires l'un à l'autre : il nous rend nos sentiments plus précieux en nous les rendant plus respectables ; il ajoute au respect de nous-mêmes ; il conserve toute l'activité de nos cœurs et le délicieux enthousiasme de l'amour. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu et pour en trouver sûrement la route que nous lisons beaucoup les romans de Richardson. Combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée, et que peut-être

nous n'aurions pas fait sans lui! Nous lisons aussi beaucoup les poëtes; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons, et de cette nature que nous aimons.

La lecture des poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La poésie anime ce qu'elle sait peindre : l'enthousiasme du poëte ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La poésie nous inspire le respect et l'amour pour l'antique et vénérable agriculture, pour nos occupations, pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois : Homère et Virgile auroient été heureux ici; Tibulle y aimeroit Délie; il la chanteroit, et il chanteroit aussi notre petit bois de hêtres et notre joli vallon. C'est aux champs que Haller et Gessner ont composé leurs poésies aimables. Et quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres? Les poëtes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature; ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes, et qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes, qui ont parlé avec chaleur et dans lesquels abondent le sentiment et les images, entretiennent dans l'ame le charme de la

sensibilité et la vie. Enfin nous avons raisonné et simplifié le bonheur; nous avons mis toute notre étude à conserver en nous les sentiments tendres et honnêtes, et à en jouir ainsi que des sensations agréables.

Il me semble que c'est là faire un bon usage de la philosophie: elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité; elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire: elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différents états de la vie et les devoirs de ces différents états. C'étoit là le projet de mon père, et il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit aussi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ses sens et à négliger les plaisirs simples et faciles qu'ils peuvent donner à tous les moments et à tous les âges de la vie. Nous nous conduisons d'après les leçons de mon père, et nous élevons nos enfants dans ces principes ; en attendant, ils jouissent de leur enfance, et nous de leurs plaisirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara pour me faire connoître; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours, je me jetai à ses pieds: O Sara Th...! Dès que j'eus prononcé son nom, elle se leva avec précipitation, elle s'écria, Je suis perdue! Non, vous ne l'êtes point,

lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée depuis son enfance, et qui vous a pleurée amèrement; ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune; je suis prêt à vous la rendre; acceptez-la, je vous en conjure : mais, quelque parti que vous preniez, soyez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confidence un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens, elle fut inébranlable; et Philips, qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître, pensa comme elle.

Voyez, me disoit-il, notre métairie; faites-en la visite, et vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires; voyez nos jardins, nos champs, nos prés, nos troupeaux, et dites s'il peut nous manquer quelque chose; voyez nos meubles, ne sont-ils pas commodes? Notre table n'est-elle pas saine et abondante? Si nous avions plus de richesses, nous ne ferions plus avec le même intérêt ce que nous faisons aujourd'hui; le goût du travail seroit moins vif en nous; l'ennui prendroit la place de nos occupations champêtres; sans fatigue, sans devoirs, sans fonctions, toujours amusés, nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse : si nous pouvions nous passer de nos moissons et de nos troupeaux, nous serions

moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons et de belles laines; nous ne saurions plus jouir de cette espérance; nos champs, presque inutiles, ou seulement utiles à notre superflu, seroient moins précieux pour nous; nous verrions la campagne avec indifférence; et sait-on si les autres enthousiasmes qui font les délices de nos cœurs ne s'éteindroient pas avec celui que nous inspire la nature? Si notre ame perdoit de son activité (et la vie oisive lui en ôte toujours), notre amour s'affoibliroit peut-être. Tous nos sentiments nous rendent heureux, ils sont assortis à notre état, ils tiennent les uns aux autres; notre bonheur tient à un système bien combiné, et auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts, et je ne pus obtenir de mes vertueux parents qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient, qu'ils me donneroient de leurs nouvelles, et qu'ils me permettroient de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me séparai, non sans répandre des larmes, de ce couple si aimable et si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur et de la raison sur la terre. Puisse cette réflexion me conduire à être heureux et raisonnable! Quoi qu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parents m'est devenue chère; je me flatte bien d'y aller souvent, et je m'y fixerai peut-

être : je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés, je n'en ferai aucun usage pour moi ; j'en répandrai les revenus sur nos parents les plus pauvres, et les fonds retourneront un jour aux enfants de Philips et de Sara.

ZIMÉO.

PAR GEORGE FILMER,

NÉ PRIMITIF.

Les affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque : la température de ce climat brûlant et humide avoit altéré ma santé, et je m'étois retiré dans une maison située au penchant des montagnes, vers le centre de l'île : l'air y étoit plus frais et le terrain plus sec qu'aux environs de la ville ; plusieurs ruisseaux serpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure ; ces ruisseaux alloient se rendre à la mer après avoir parcouru des prairies émaillées de fleurs et des plaines immenses couvertes d'orangers, de cannes à sucre, de cafiers, et d'une multitude d'habitations.

La jolie maison que j'occupois appartenoit à mon

ami Paul Wilmouth, de Philadelphie. Il étoit, comme moi, né dans l'église primitive : nous avions à peu près la même manière de penser ; sa famille, composée d'une femme vertueuse et de trois jeunes enfants, ajoutoit encore au plaisir que j'avois de vivre avec lui.

Lorsque mes forces me permirent quelque exercice, je parcourois les campagnes, où je voyois une nature nouvelle et des beautés qu'on ignore en Angleterre et en Pensylvanie ; j'allois visiter les habitations, j'étois charmé de leur opulence. Les hôtes m'en faisoient les honneurs avec empressement ; mais je remarquois je ne sais quoi de dur et de féroce dans leur physionomie et dans leurs discours ; leur politesse n'avoit rien de la bonté ; je les voyois entourés d'esclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la manière dont ces esclaves étoient nourris, du travail qui leur étoit imposé, et je frémissois des excès de cruauté que l'avarice peut inspirer aux hommes.

Je revenois chez mon ami l'ame abattue de tristesse ; mais j'y reprenois bientôt la joie ; là, sur les visages noirs, sur les visages blancs, je voyois le calme et la sérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ses esclaves qu'un travail modéré ; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque semaine ; on abandonnoit à chacun

d'eux un terrain qu'il cultivoit à son gré, et dont il pouvoit vendre les productions. Un esclave qui pendant dix années se conduisoit en homme de bien étoit sûr de sa liberté. Ces affranchis restoient attachés à mon ami; leur exemple donnoit de l'espérance aux autres, et leur inspiroit des mœurs.

Je voyois les Négres distribués en petites familles, où régnoient la concorde et la gaieté; ces familles étoient unies entre elles; tous les soirs, en rentrant à l'habitation, j'entendois des chants, des instruments, je voyois des danses : il y avoit rarement des maladies parmi ces esclaves, peu de paresse, point de vol, ni suicide, ni complot, et aucun de ces crimes que fait commettre le désespoir, et qui ruinent quelquefois nos colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque, lorsqu'un Négre du Benin, connu sous le nom de John, fit révolter les Négres de deux riches habitations, en massacra les maîtres, et se retira dans la montagne. Vous savez que cette montagne est au centre de l'île, qu'elle est presque inaccessible, et qu'elle environne des vallées fécondes où des Négres révoltés se sont autrefois établis; on les appelle *Nègres marrons*. Depuis long-temps ils ne nous font plus la guerre; seulement, lorsqu'il déserte quelques esclaves, ces Négres font des courses pour venger les déserteurs des mauvais traitements qu'ils ont reçus. On apprit bien-

tôt que John avoit été choisi pour chef des Négres marrons, et qu'il étoit sorti des vallées avec un corps considérable. L'alarme fut aussitôt répandue dans la colonie; on fit avancer des troupes vers la montagne, et on distribua des soldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du soleil: Le ciel, dit-il, punit l'homme injuste; et voici peut-être le jour où l'innocent sera vengé: les Négres marrons ont surpris nos postes, ils ont taillé en piéces les troupes qui les défendoient; ils sont déja dispersés dans la plaine: on attend des secours de la ville; on enchaîne par-tout les esclaves, et moi je vais armer les miens.

Nous allâmes rassembler nos Négres, et nous leur portâmes des épées et quelques fusils. Mes amis, leur dit Wilmouth, voilà des armes: si j'ai été pour vous un maître dur, donnez-moi la mort, je l'ai méritée; si je n'ai été pour vous qu'un bon père, venez défendre avec moi ma femme et mes enfants.

Les Négres jetèrent de grands cris; ils jurèrent, en montrant le ciel et mettant ensuite la main sur la terre, qu'ils périroient tous pour nous défendre: il y en eut qui se donnèrent de grands coups de couteau dans les chairs pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur sang pour nous; d'autres alloient embrasser les enfants de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine, il étoit impossible de se retirer à la ville, il falloit nous défendre dans notre habitation. Je proposai aux Négres de retrancher un magasin qui étoit à quatre cents pas de la maison; ce magasin devoit être une forteresse contre des ennemis sans artillerie. Les Négres y travaillèrent sur-le-champ, et, grace à leur zéle, l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les esclaves de Wilmouth il y avoit un Négre nommé Francisque; je l'avois trouvé abandonné sur le rivage d'une colonie espagnole; on venoit de lui couper la jambe: une jeune Négresse étanchoit son sang, et pleuroit de l'inutilité de ses soins: elle avoit auprès d'elle un enfant de quelques jours. Je fis porter le Négre sur mon vaisseau: la Négresse me conjura de ne la point séparer de lui et de la recevoir avec son enfant; j'y consentis. J'appris qu'ils étoient esclaves d'un Espagnol qui avoit fait à la jeune Marien (c'étoit le nom de la belle Négresse) quelques propositions mal reçues, et dont Francisque avoit voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea; il prétendit que ces deux esclaves étoient chrétiens, parcequ'on leur avoit donné, selon l'usage des colonies, des noms chrétiens. Il avoit surpris le Négre dans quelques pratiques religieuses en usage au Benin; il le fit cruellement mutiler, et se vanta de lui avoir fait grace. J'allai trouver cet homme barbare; je lui proposai

de me vendre ces malheureux : il fit d'abord quelque difficulté; mais la somme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves, je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de sa femme; et Francisque, par son esprit, ses connoissances dans l'agriculture, et ses mœurs, avoit mérité la confiance de Wilmouth et l'estime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. Le chef des noirs, nous dit-il, est né au Benin; il adore le grand Orissa, le maître de la vie et le père des hommes; il doit avoir de la justice et de la bonté : il vient punir les ennemis des enfants d'Orissa. Mais vous, dit-il en regardant Wilmouth et moi, vous qui les avez consolés dans leur misère, il saura vous respecter. Envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Orissa, un de nos frères du Benin; Wilmouth, qu'il aille dire aux guerriers de quels aliments tu nourris tes esclaves, qu'il leur conte ton amitié pour nous, la paix où nous vivons, nos plaisirs, et nos fêtes; tu verras ces guerriers tirer leurs fusils à la terre et jeter leurs zagaies à tes pieds.

Nous suivîmes le conseil de Francisque. On dépêcha un jeune Négre vers le chef des noirs, et, en attendant son retour, mon ami et moi nous nous endormîmes d'un sommeil tranquille, nos esclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître, lorsque je fus

éveillé par des cris et un bruit de mousqueterie qui partoit de la plaine et de moment en moment sembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maison de Wilmouth étoit située sur le penchant de la montagne, et que la vue s'étendoit sur une plaine immense coupée de ruisseaux, couverte de jolies maisons, et de toutes les richesses que peut donner une terre féconde et bien cultivée. Le plus grand nombre des maisons étoient en feu; deux ou trois cents tourbillons d'une flamme rouge et sombre s'élevoient de la plaine jusqu'au sommet des montagnes; la flamme étoit arrêtée à cette hauteur par un nuage long et noir, formé des douces vapeurs du matin et de la fumée des maisons incendiées. Mes regards, en passant au-dessous de ce nuage, découvroient la mer étincelante des premiers rayons du soleil; ces rayons éclairoient les fleurs et la belle verdure de ces riches contrées, ils doroient le sommet des montagnes et le faîte des maisons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec sécurité; dans d'autres parties les hommes et les animaux fuyoient à travers la campagne : des Négres furieux poursuivoient, le sabre à la main, mes infortunés concitoyens; on les massacroit aux pieds des orangers, des cafiers, des canneliers en fleurs. J'entendois autour de notre habitation les ruisseaux mur-

murer et les oiseaux chanter; le bruit de la mousqueterie, les cris des blancs égorgés et des Négres acharnés au carnage, arrivoient de la plaine jusqu'à moi: cette campagne opulente et désolée, ces riches présents de la terre et ces ravages de la vengeance, ces beautés tranquilles de la nature et ces cris du désespoir ou de la fureur, me jetèrent dans des pensées mélancoliques et profondes: un sentiment mêlé de reconnoissance pour le grand Être et de pitié pour les hommes me fit verser des larmes.

Je sortis de la maison avec mon ami; nous envoyâmes les femmes et les vieillards dans le magasin retranché, et nous descendîmes auprès d'un bois de cédres qui nous déroboit la vue d'une partie de ces scènes d'horreur.

Nous revîmes bientôt le jeune Négre que nous avions envoyé chez les ennemis; il étoit à la tête de quatre Négres armés; ses cris, ses gestes, ses sauts, nous annoncèrent de loin qu'il nous apportoit de bonnes nouvelles. O mon maître, dit-il à Wilmouth, le chef des noirs est ton ami; voilà ses plus chers serviteurs qu'il t'envoie; il viendra bientôt lui-même.

Nous apprîmes que John égorgeoit sans pitié les hommes, les femmes, et les enfants, dans les habitations où les Négres avoient reçu de mauvais traitements; que dans les autres il se contentoit de donner la liberté aux esclaves, mais qu'il mettoit le feu

à toutes les maisons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même temps que le gouverneur se disposoit à faire sortir un nouveau corps de troupes; que tous les colons qui avoient eu le temps de se retirer s'étoient armés avec quelques Négres qui leur restoient fidéles, et que ces forces ne tarderoient pas à fondre sur John. Nous vîmes ces Négres marrons, chargés de butin, diriger leur retraite vers la montagne; ils prirent leur route assez près de notre maison : une trentaine d'hommes se détachèrent de cette petite armée et s'avancèrent vers nous; le terrible John étoit à leur tête.

John, ou plutôt Ziméo, car les Négres marrons quittent d'abord ces noms européens qu'on donne aux esclaves qui arrivent dans les colonies; Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans : les statues de l'Apollon et de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers et de plus belles proportions. Je fus frappé sur-tout de son air de grandeur : je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres. Il étoit encore animé de la chaleur du combat; mais, en nous abordant, ses yeux exprimoient la bienveillance et la bonté. Des sentiments opposés se peignoient tour-à-tour sur son visage; il étoit presque dans le même moment triste et gai, furieux et tendre. J'ai vengé ma race et moi, dit-il.

Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo; n'ayez point d'horreur du sang qui me couvre, c'est celui du méchant; c'est pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville, vos tigres, qu'ils viennent, et ils verront ceux qui leur ressemblent pendus aux arbres, et entourés de leurs femmes et de leurs enfants massacrés. Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo... Le mal qu'il veut vous faire est juste. Il se tourna vers nos esclaves, et leur dit : Choisissez de me suivre dans la montagne, ou de rester avec vos maîtres.

A ces mots, nos esclaves entourèrent Ziméo, et lui parlèrent tous à-la-fois; tous lui vantoient les bontés de Wilmouth et leur bonheur; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes, et lui faire voir combien elles étoient saines et pourvues de commodités; ils lui montroient l'argent qu'ils avoient acquis. Les affranchis venoient se vanter de leur liberté; ils tomboient ensuite à nos pieds, et sembloient fiers de nous baiser les pieds en présence de Ziméo. Tous ces Négres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de se séparer de nous : tous avoient les larmes aux yeux, et parloient d'une voix entrecoupée; tous sembloient craindre de ne pas exprimer avec assez de force les sentiments de leur amour et de leur reconnoissance.

Ziméo étoit attendri, agité, hors de lui-même; ses yeux étoient humides, il respiroit avec peine; il regardoit tour-à-tour le ciel, nos esclaves et nous. O grand Orissa, dieu des noirs et des blancs, toi qui as fait les ames, vois ces hommes reconnoissants, ces vrais hommes, et punis les barbares qui nous méprisent et qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les blancs et pour nous.

Après cette exclamation, Ziméo tendit la main à Wilmouth et à moi. J'aimerai deux blancs, dit-il; oui, j'aimerai deux blancs. Mon sort est entre vos mains; toutes les richesses que je viens d'enlever seront employées à payer un service que je demande.

Nous l'assurâmes que nous étions disposés à lui rendre sans intérêt tous les services qui dépendroient de nous. Nous l'invitâmes à se reposer; nous lui offrîmes des rafraîchissements. J'envoyai dire à Francisque d'apporter du magasin des présents et des vivres aux Négres qui accompagnoient Ziméo. Ce chef accepta nos offres de fort bonne grace. Seulement il ne voulut pas entrer dans la maison: il s'étendit sur une natte à l'ombre des mangliers qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos Négres se tenoient à quelque distance de nous, et regardoient Ziméo avec des sentiments de curiosité et d'admiration.

Mes amis, nous dit-il, le grand Orissa sait que Ziméo n'est point né cruel; mais les blancs m'ont séparé des idoles de mon cœur, du sage Matomba qui élevoit ma jeunesse, et de la jeune beauté que j'associois à ma vie. Mes amis, les outrages et les malheurs ne m'ont point abattu, j'ai toujours senti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-ame; ils ne savent ni aimer ni haïr, ils n'ont de passion que pour l'or: nous les avons toutes, et toutes sont extrêmes. Des ames de la nature des nôtres ne peuvent s'éteindre dans les disgraces; mais la haine y devient de la rage. Le Nègre, né pour aimer, quand il est forcé de haïr, devient un tigre, un léopard; et je le suis devenu. Je me vois le chef d'un peuple, je suis riche, et je passe mes jours dans la douleur: je regrette ceux que j'ai perdus; je les vois des yeux de la pensée; je les entretiens, et je pleure: mais, après avoir versé des larmes, souvent je me sens un besoin de répandre du sang, d'entendre les cris des blancs égorgés. Eh bien! je viens de le satisfaire cet affreux besoin; et ce sang, ces cris, aigrissent encore mon désespoir... Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous pouvez lui trouver un vaisseau, vous pouvez le conduire; ils ne sont pas loin de cette île ceux qui sont nécessaires à mon cœur.

Dans ce moment deux des plus jeunes esclaves de

Wilmouth se prosternèrent devant Ziméo. Ah! s'écria-t-il, vous êtes du Benin, et vous m'avez connu. Oui, dit le plus jeune des deux esclaves, nous sommes nés les sujets du puissant damel (1) ton père; celui-ci t'a vu à sa cour, et moi j'ai vu ta jeunesse au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parents; mais Wilmouth est notre père. Le Négre avoit à peine prononcé ces mots, qu'il sortit avec précipitation : Ziméo fit un geste pour l'arrêter, et se pencha sur l'autre Négre qui restoit auprès de lui, et qu'il regardoit avec attendrissement: il sembloit porter des yeux plus satisfaits sur les campagnes de la Jamaïque, et en respirer l'air avec plus de plaisir, depuis qu'il lui étoit commun avec plusieurs Négres du Benin. Il nous dit, après un moment de silence : Écoutez, hommes de paix, le malheureux Ziméo; il n'espère qu'en vous, il mérite votre pitié; écoutez ses cruelles aventures.

Le grand damel, dont je suis l'héritier, m'avoit envoyé, selon l'ancien usage du Benin, chez les laboureurs d'Onébo, qui devoient finir mon éducation : elle fut confiée à Matomba, le plus sage d'entre eux, le plus sage des hommes: il avoit été long-temps un de nos plus illustres kabashirs (2); dans le con-

(1) C'est le nom qu'on donne aux souverains d'une partie de l'Afrique.

(2) Espèce de nobles.

seil de mon père il avoit souvent empêché le mal et fait faire le bien : il s'étoit retiré jeune encore dans ce village où s'élévent depuis des siécles les héritiers de l'empire. Là Matomba jouissoit de la terre, du ciel, et de sa conscience. Les querelles, la paresse, le mensonge, les devins, les prêtres, la dureté de cœur, n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le sage Matomba m'y faisoit perdre les sentiments d'orgueil et d'indolence que m'avoient inspirés mes nourrices et la cour ; je travaillois à la terre comme les serviteurs de mon maître et comme lui-même. On m'instruisoit des détails de l'agriculture, qui fait toutes nos richesses ; on me montroit la nécessité d'être juste, imposée à tous les hommes, pour qu'ils puissent élever leurs enfants et cultiver leurs champs en paix. On me montroit que les princes entre eux étoient dans la situation des laboureurs d'Onébo ; qu'il falloit qu'ils fussent justes les uns envers les autres, afin que leurs peuples et eux-mêmes pussent vivre contents.

Mon maître avoit une fille, la jeune Ellaroé : je l'aimai, et j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conservions l'un et l'autre la plus grande innocence : mais je ne voyois qu'elle dans la nature, elle n'y voyoit que moi ; et nous étions heureux. Ses parents faisoient un usage utile de la passion que nous avions

l'un pour l'autre. Je faisois tout ce que me demandoit Matomba, dans l'espérance de me rendre plus digne d'Ellaroé; l'espérance de s'attacher mon cœur lui rendoit tout facile: mes succès étoient en elle, ses succès étoient en moi. Il y avoit cinq ans que je vivois dans ces délices, et j'espérois obtenir de mon père la permission d'épouser Ellaroé. Tu sais que la première de nos femmes est notre véritable épouse; les autres ne sont que ses domestiques et les objets de notre amusement: j'aimois à penser qu'Ellaroé seroit ma compagne sur le trône et dans tous les âges; j'aimois à étendre ma passion sur tout l'espace de ma vie.

J'attendois la réponse du damel, lorsqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands portugais: ils nous vendoient des instruments de labourage, des ustensiles domestiques, et quelques unes de ces bagatelles qui servent à la parure des femmes et des jeunes gens; nous leur donnions en échange de l'ivoire et de la poudre d'or: ils vouloient acheter des esclaves; mais on ne vend au Benin que les criminels; et il ne s'en trouve pas dans le canton d'Onébo. Je m'instruisois avec eux des arts et des mœurs de l'Europe; je trouvois dans vos arts bien des superfluités, et dans vos mœurs bien des contradictions. Vous savez quelle passion les noirs ont pour la musique et la danse: les Portugais avoient plusieurs instru-

ments qui nous étoient inconnus, et tous les soirs ils nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux: la jeunesse du village se rassembloit et dansoit autour d'eux; j'y dansois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaisseaux des vins, des liqueurs, des fruits, dont la saveur flattoit notre goût: ils recherchoient notre amitié, et nous les aimions sincèrement. Ils nous annoncèrent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dans leur pays : cette nouvelle affligea tout le village, mais personne autant qu'Ellaroé. Ils nous apprirent en pleurant le jour de leur départ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur s'ils avoient pu nous donner une fête sur leurs vaisseaux; ils nous pressèrent de nous y rendre le lendemain avec les jeunes gens les mieux faits et les plus belles filles du village. Nous nous y rendîmes, conduits par Matomba, et par quelques vieillards chargés de maintenir la décence.

Onébo n'est qu'à cinq milles de la mer: nous étions sur le rivage une heure après le lever du soleil; nous vîmes deux vaisseaux l'un auprès de l'autre; ils étoient couverts de branches d'arbres, les voiles et les cordages étoient chargés de fleurs. Dès qu'ils nous aperçurent ils firent entendre des chants et des instruments: ce concert, cette pompe, nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vin-

rent au-devant de nous; ils partagèrent notre troupe, et nous montâmes à nombre égal sur les deux vaisseaux.

Il en partit deux coups de canon. Le concert cessa: nous fûmes chargés de fers; et les vaisseaux mirent à la voile.

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de son récit; et reprenant la parole: Oui, mes amis, ces hommes à qui nous avions prodigué nos richesses et notre confiance nous enlevoient pour nous vendre avec des criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je sentis à-la-fois le malheur d'Ellaroé, celui de Matomba, et le mien; j'accablai les Portugais de reproches et de menaces; je mordois ma chaîne; je voulois mourir, mais un regard d'Ellaroé m'en ôtoit le dessein: les monstres ne m'avoient pas séparé d'elle; Matomba étoit sur l'autre vaisseau.

Trois de nos jeunes gens et une jeune fille se donnèrent la mort: j'exhortois Ellaroé à les imiter; mais le plaisir d'aimer et d'être aimée l'attachoit à la vie. Les Portugais lui firent entendre qu'ils nous destinoient un sort aussi heureux que celui dont nous avions joui. Elle espéra du moins que nous resterions unis, et qu'elle retrouveroit son père. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté, le plaisir d'être presque toujours ensemble fit cesser les larmes d'Ellaroé, et adoucit mon désespoir.

Dans le peu de moments que nous n'étions point gênés par la présence de nos bourreaux, Ellaroé, me pressant dans ses bras, me disoit : O mon ami, appuyons-nous fortement l'un à l'autre, et nous résisterons à tout; contente de toi, de quoi ai-je à me plaindre? Eh! quel genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dépens de celui dont nous jouissons? Ces paroles me rendoient une force extraordinaire; je n'avois plus qu'une crainte, celle d'être séparé d'Ellaroé.

Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer; les vents étoient foibles, et notre course étoit lente; enfin les vents nous manquèrent absolument. Depuis quelques jours les Portugais ne nous donnoient des vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

Deux Négres déterminés à la mort s'étoient refusé toute espéce de nourriture, et ils nous faisoient passer en secret le pain et les dattes qu'on leur donnoit: je les cachois avec soin, dans l'intention de les employer à conserver les jours d'Ellaroé.

Le calme continuoit; les mers sans vagues, sans ondes, sans flots, présentoient une surface immense et immobile où notre vaisseau sembloit attaché. L'air étoit aussi tranquille que les eaux. Le soleil et les étoiles dans leur marche paisible et rapide n'interrompoient pas ce profond repos qui régnoit dans

le ciel et sur les mers. Nous portions sans cesse les yeux sur cet espace uniforme et sans rives, terminé par la voûte du ciel, qui sembloit nous enfermer dans un vaste tombeau. Quelquefois nous prenions les ondulations de la lumière pour un mouvement des eaux; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois, en nous promenant sur le tillac, nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air; mais à peine avions-nous suspendu nos pas, que nous nous retrouvions environnés du calme universel.

Bientôt nos tyrans réservèrent pour eux le peu qui restoit de vivres, et ordonnèrent qu'une partie des noirs seroit la pâture de l'autre.

Je ne puis vous dire si cette loi, si digne des hommes de votre race, me fit plus d'horreur que la manière dont elle fut reçue. Je lisois sur tous les visages une joie avide, une terreur sombre, une espérance barbare; je les voyois, ces malheureux compagnons d'un même esclavage, s'observer avec une attention vorace et des yeux de tigres.

Les premières victimes furent choisies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés; c'étoient deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées; je vois encore les larmes couler sur les visages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

Les foibles provisions que j'avois dérobées aux regards de nos tyrans avoient soutenu les forces d'Ellaroé et les miennes; nous étions sûrs de n'être point choisis pour être immolés: j'avois encore des dattes, et nous jetions à la mer, sans qu'on s'en aperçût, les portions horribles qu'on nous présentoit.

Le lendemain de ce jour affreux où nos compagnons commencèrent à se dévorer, au moment où le disque du soleil étoit encore à moitié dans le ciel et dans la mer, nous eûmes un peu d'espérance: il s'éleva une brume légère qui devoit former des nuages et nous donner du vent; mais la brume se dissipa, et le ciel conserva sa tranquille et funeste sérénité.

L'espérance avoit d'abord ranimé les noirs et les blancs; on avoit vu pendant un moment le vaisseau dans le tumulte d'une joie désordonnée. Mais, lorsque la brume fut retombée, il régna parmi nous un morne désespoir; le découragement avoit saisi nos tyrans mêmes: ils n'avoient plus assez de force pour avoir des soins, ils nous observoient moins, ils nous gênoient peu; et le soir, au moment de la retraite, on me laissa sur le tillac avec Ellaroé. Nous y restions seuls; et, dès qu'elle s'en aperçut, elle me pressa dans ses bras; je la pressai dans les miens; ses yeux n'avoient jamais eu une expression si vive et si tendre. Je n'avois point encore éprouvé auprès d'elle

l'ardeur, le trouble, les palpitations que j'éprouvois en ce moment: nous restâmes long-temps sans nous parler, et serrés dans les bras l'un de l'autre. O toi que j'avois choisie pour être ma compagne sur le trône, tu seras du moins ma compagne jusqu'à la mort. Ah! Ziméo, me répondit-elle, peut-être que le grand Orissa nous conservera la vie, et je serai ton épouse. Ellaroé, lui dis-je, si ces monstres ne nous avoient pas enlevés, le damel t'auroit choisie pour mon épouse, comme ton père m'avoit choisi pour ton époux. Il est vrai, dit-elle. O ma chère Ellaroé, dépendons-nous encore des lois du damel, et attendrons-nous ses ordres que nous ne pouvons recevoir? Non, non: loin de nos parents, arrachés à notre patrie, nous ne pouvons obéir qu'à nos cœurs. O Ziméo!... s'écria-t-elle en couvrant mon visage de ses larmes. Ellaroé, lui dis-je, tu pleures dans ce moment, tu n'aimes pas assez. Ah! me dit-elle, vois à la clarté de la lune cette mer qui ne change plus; jette les yeux sur les voiles du vaisseau, vois comme elles sont sans mouvement; vois sur le tillac les traces du sang de mes deux amies; vois le peu qui nous reste de ces dattes. Eh bien! Ziméo, sois mon époux, et je suis contente.

En me disant ces mots, elle redoubla ses baisers. Nous jurâmes en présence du grand Orissa d'être unis quelle que fût notre destinée, et nous nous

abandonnâmes à mille plaisirs dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'esclavage, la mort présente, la perte d'un empire, l'espoir de la vengeance, tout; nous ne sentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés, nous nous retrouvâmes sans illusions sur notre état; nous revîmes la vérité à mesure que nos sens redevenoient tranquilles : notre ame étoit accablée; abattus à côté l'un de l'autre, le calme dans lequel nous étions tombés étoit triste et profond comme celui de la nature.

Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellaroé : je la regardai; ses yeux étinceloient de joie; elle me montra les voiles et les cordages qui étoient agités; nous sentîmes le mouvement des mers; il s'élevoit un vent frais qui porta les deux vaisseaux en trois jours à Porto-Bello.

Je revis Matomba, il me baigna de ses larmes; il revit sa fille, il approuva notre mariage : le croirez-vous, mes amis? le plaisir de me réunir à Matomba, le plaisir d'être l'époux d'Ellaroé, les charmes de son amour, la joie de la voir échappée à de si cruels dangers, suspendirent en moi le sentiment de tous les maux; j'étois prêt à aimer mon esclavage : Ellaroé étoit heureuse, et son père sembloit se consoler. Oui, j'aurois pardonné peut-être aux monstres qui nous avoient trahis : mais Ellaroé et son père furent

vendus à un habitant de Porto-Bello, et je le fus à un homme de votre nation qui portoit des esclaves dans les Antilles.

Voilà le moment qui m'a changé, qui m'a donné cette passion pour la vengeance, cette soif de sang, qui me fait frémir moi-même lorsque je reviens à m'occuper d'Ellaroé, dont la seule image adoucit encore mes pensées.

Dès que notre sort fut décidé, mon épouse et son père se jetèrent aux pieds des monstres qui nous séparoient; je m'y précipitai moi-même : honte inutile! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner, mon épouse, les yeux égarés, les bras étendus, et jetant des cris affreux, je les entends encore, mon épouse s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux, je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourèrent; elle m'entoura des siens; et, sans raisonner, par un mouvement machinal, chacun de nous, entrelaçant ses doigts et serrant ses mains, formoit une chaîne autour de l'autre : plusieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je sentis que ces efforts ne seroient pas long-temps inutiles : j'étois déterminé à m'ôter la vie; mais comment laisser dans cet horrible monde ma chère Ellaroé? j'allois la perdre, je craignois tout, je n'espérois rien; toutes mes pensées étoient barbares : les larmes inondoient mon visage;

il ne sortoit de ma bouche que des hurlements sourds, semblables au rugissement d'un lion fatigué du combat; mes mains, se détachant du corps d'Ellaroé, se portèrent à son cou... O grand Orissa!... les blancs enlevèrent mon épouse à mes mains furieuses; elle jeta un cri de douleur au moment où l'on nous désunit; je la vis porter ses mains à son cou pour achever mon dessein funeste; on l'arrêta: elle me regardoit; ses yeux, tout son visage, son attitude, les sons inarticulés qui sortoient de sa bouche, exprimoient les regrets et l'amour.

On m'emporta dans le vaisseau de votre nation; j'y fus garrotté, et placé de manière que je ne pus attenter à ma vie; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employèrent d'abord les menaces; bientôt ils me firent souffrir des tourments que des blancs seuls peuvent inventer: je résistois à tout.

Un Négre né au Benin, esclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres, eut pitié de moi; il me dit que nous allions à la Jamaïque, et que dans cette île on pouvoit aisément recouvrer la liberté; il me parla des Négres marrons et de la république qu'ils avoient formée au centre de l'île; il me dit que ces Négres montoient quelquefois des vaisseaux anglois pour faire des courses dans les îles espagnoles; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellaroé et son

père. Il réveilla dans mon cœur les idées de vengeance et les espérances de l'amour : je consentis de vivre, vous voyez pourquoi. Je me suis déja vengé, mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur ; il le faut, ou je renonce à vivre. Mes amis, prenez toutes mes richesses, équipez un vaisseau....

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Francisque, soutenu par ce jeune Négre qui le premier avoit reconnu son prince. Dès que Ziméo les aperçut, il s'écria : O mon père ! ô Matomba ! Il s'élança vers lui en prononçant à peine le nom d'Ellaroé. Elle vit, et te pleure, dit Matomba ; elle est ici. Voilà, dit-il en me montrant, celui qui nous a sauvés. Ziméo embrassoit tour-à-tour Matomba, Wilmouth, et moi, en répétant avec vitesse et une sorte d'égarement : Conduis-moi... conduis-moi... Nous allions prendre le chemin de la petite forteresse où nos femmes étoient renfermées ; mais nous vîmes Marien, ou plutôt Ellaroé, descendre et voler vers nous. Le même Négre qui avoit rencontré Matomba étoit allé la chercher. Elle arrivoit tremblante, le visage baigné de larmes, élevant les mains et les yeux vers le ciel, et répétant d'une voix étouffée, Ziméo ! Ziméo ! Elle avoit remis son enfant entre les mains du Négre de Benin. Après avoir embrassé son époux, elle lui présenta le jeune enfant : Ziméo, voilà ton fils ; c'est pour lui que Matomba et moi nous avons

supporté la vie. Ziméo prit l'enfant, le baisoit avec transport, et s'écrioit : Il ne sera pas l'esclave des blancs le fils qu'Ellaroé m'a donné. Sans lui, sans lui, disoit Ellaroé, je serois sortie de ce monde, où je ne rencontrois plus celui que cherchoit mon cœur. Les discours les plus tendres étoient suivis des plus douces caresses ; ils les suspendoient pour caresser leur enfant ; ils se le présentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent plus occupés que de nous et de leur reconnoissance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de Négre, exprimer si vivement et si bien ce sentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes angloises étoient en marche : il fit sa retraite en bon ordre. Ellaroé et Matomba fondoient en larmes en nous quittant ; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos esclaves ; ils nous conjuroient de les suivre dans la montagne. Nous leur promîmes de les aller voir aussitôt que la paix seroit conclue entre les Négres marrons et notre colonie. Je leur ai déja tenu parole : je me propose d'aller jouir encore des vertus, du grand sens et de l'amitié de Ziméo, de Matomba, et d'Ellaroé.

FIN DES CONTES.

FABLES ORIENTALES.

FABLES ORIENTALES.

PRÉFACE DE SAADI.

Louange au Dieu tout-puissant, père de tous les êtres, source de l'être, le créateur et le moteur du ciel et des sphères, chef économe et sage de la nature, qui fit cesser le désordre des éléments, et qui de leur combat fit naître l'ordre et le monde. Grand Dieu, tu calmes les tempêtes qui s'élévent sur les mers et dans les cœurs des êtres intelligents; tu fais sortir le bonheur du choc des passions opposées. Chacun des globes célestes contribue à éclairer les globes célestes; les vents conduisent les nuages et balancent les mers. Les empires sont utiles aux empires, l'homme aux animaux, les animaux à l'homme. Tu ordonnes au zéphyr d'étendre les tapis d'émeraude sur les champs des Osmanlins et des disciples d'Hali; tu as revêtu leurs plantes et leurs arbres de verdure; tu prépares sur la terre un festin magnifique, auquel tu invites les adorateurs du feu, les idolâtres, et les serviteurs fidéles. Quel homme osera s'opposer au bonheur des hommes? Quand tous les êtres sont utiles l'un à l'autre, quel homme osera rester inutile à sa patrie et au monde?

Je faisois ces réflexions dans l'obscurité paisible d'une nuit profonde, et je me retraçai le spectacle de ma vie passée.

Je vis avec horreur que j'avois consumé le temps sans l'employer; je versois des larmes, mon cœur endurci s'attendrissoit; et ces mots, conformes à ma situation, s'échappèrent de mon sein :

A chaque moment une portion de l'esprit de vie s'éteint pour jamais, et ce qui me reste est bien peu de chose. Tu sommeilles, toi qui as déja vu s'écouler cinquante ans de ta durée! Oh! si tu avois assez de lumière et de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés! Il rougit de honte celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui imposoit la nature. La trompette a sonné, et il ne préparoit point ses bagages: un sommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-temps après le lever de l'aurore. Il naît un homme; il commence un édifice, et meurt. Il en naît un autre; il commence un édifice, et meurt. Les races se succèdent; tout se commence, et rien n'est fini. Heureux qui a passé sur la terre des jours utiles! sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce qui vous est nécessaire pour le voyage, personne ne pourra vous le donner; faites-le partir avant vous, montrez-vous homme, et partez.

Le soleil commençoit à paroître, et le sommeil

n'avoit point fermé ma paupière : un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque, et avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie, vint me trouver, et ne put m'arracher à mes réflexions : il me fit plusieurs questions auxquelles je ne répondis pas; il s'en offensa, et me dit :

Il y a des expiations pour les sacriléges; mais on n'expie pas les offenses faites à l'amitié. Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux? C'est la clef qui ouvre un trésor.

J'embrassai mon ami, je lui parlai, et nous sortîmes pour nous égayer par le spectacle de la nature. Le printemps venoit de renaître; la terre étoit parée comme une belle femme un jour de fête; le rossignol chantoit sur les branches des grands arbres ; les gouttes de rosée brilloient comme des diamants sur le pourpre des roses, ou comme les larmes sur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront. Mon ami me conduisit dans un de ses jardins, qui renfermoit plusieurs belles prairies et des plants d'arbres chargés de fruits et de fleurs : dans ces bocages l'ame se trouvoit plus sensible, et tomboit dans un doux ravissement; en d'autres endroits on voyoit les fleurs sortir du gazon comme des pierres précieuses étendues sur un tapis vert. Un ruisseau couloit dans ce jardin; l'eau en étoit agréable comme le nectar. Le verger étoit rempli d'oiseaux

dont le ramage étoit touchant comme une belle musique sur des vers tendres. Quand nous quittâmes ces lieux de délices, mon ami, qui me vit remplir mon sein de toutes les sortes de fleurs, me dit :

Tu sais que la vie de ces fleurs passe dans un jour ; pourquoi faire provision de trésors si peu durables? Cueillons des plantes utiles qui seront un aliment sain pour la table où tu admets tes amis.

Je me dérobai dès ce moment aux plaisirs qui avoient enivré ma jeunesse dans l'enceinte de Schiras.

Je me promenai dans le jardin des sages : je discourois avec eux des vues de la nature, des devoirs de tous les hommes, de leurs intérêts communs, de leurs passions, des lois, des erreurs funestes, des dangers de l'ignorance, du bonheur, des âges de la vie, du plaisir qu'on n'use jamais, des beautés de la vertu : leurs entretiens ont éclairé mon ame du jour de la vérité.

Es-tu de l'ambre? disois-je à un morceau de terre que j'avois ramassé dans un bain : tu me charmes par ton parfum. Il me répondit, Je ne suis qu'une terre vile ; mais j'ai habité quelque temps avec la rose.

J'avois observé avant de penser ; j'ai pensé avant d'écrire. Mes amis m'ont pressé quelquefois de donner mes réflexions. Les sages de l'Inde reprochoient un jour au grand Busurchumbur de faire trop atten-

dre ses paroles; et il leur répondit: Le temps que j'emploie à méditer ce que je dois dire est pris sur le temps où je me repentirai d'avoir parlé.

Je donne enfin cet ouvrage, auquel je veux consacrer encore une partie précieuse de ma vie, afin que ma mémoire soit honorée, et que je ne meure point sans avoir été utile aux hommes et aux progrès de la vertu.

L'HOMME VRAI.

Un roi avoit condamné à mort un de ses esclaves: celui-ci, étant sans espérance, ne ménageoit plus rien, et accabloit le roi d'injures. Que dit-il? demanda le prince à son favori. Seigneur, il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour les princes qui pardonnent, il vous demande grace. Je l'accorde, dit le roi. Un courtisan, depuis long-temps ennemi du favori, avoit entendu le discours de l'esclave. On vous trompe, dit-il à son maître; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le roi répondit: Le mensonge qu'on m'a fait est humain, et ta vérité est cruelle. Et puis, se tournant vers son favori: O mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.

MAHMOUD.

Un des rois du Khorazan vit en songe Mahmoud, qui régnoit cent ans avant lui. Il vit le corps de ce prince se consumer entièrement et se dissiper en poussière. Il n'en resta que les yeux, qui jetoient continuellement des regards sur le palais et sur le trône. Le roi demanda aux devins ce que pouvoit signifier ce songe. L'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à présent que tu occupes le palais et le trône qu'il a occupés ; qu'il ne lui reste rien de sa grandeur, et qu'on n'emporte avec soi que le bien qu'on a fait. O roi, fais le bien avant que dans ton palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots, *Il n'est plus.*

MAXIMES.

Le tigre se cache sous le feuillage paisible ; craignez à la cour le silence de l'envie.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a le droit de se plaindre? Oui ; ou vous n'avez

pas le droit de vous plaindre lorsque vous êtes écrasé par l'éléphant.

Conduisez le coupable dans les lieux qui rassemblent le plus de malheureux, et il ne verra personne aussi malheureux que lui.

Le feu étoit adoré dans Persépolis, et Persépolis a été dévorée par le feu; image des despotes et de leurs favoris.

Les sages ont dit : Les agréments sont les vertus des cours, presque des vices dans les sages. Attachez-vous à faire le bien ; que vos mœurs soient pures : et laissez les facéties aux courtisans.

LE SOMMEIL DU MÉCHANT.

Je me promenois avec mon ami, pendant la plus grande chaleur du jour, sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil; un ruisseau serpentoit entre ces arbres, et entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis le visir Karoun couché sur ce gazon; il dormoit. Grand Dieu! disois-je, le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun? Mon ami m'entendoit, et me dit : Dieu accorde quelque-

fois le sommeil aux méchants, afin que les bons soient tranquilles.

LA RETRAITE.

Le ministre d'un roi fut disgracié, et se retira dans une vallée fertile qu'il fit cultiver avec soin : comme il n'avoit pas mérité sa disgrace, il s'en consola aisément, et il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, et l'alla trouver pour le prier de revenir à la cour; mais le ministre refusa le roi, et lui dit : Tu m'avois élevé aux premières dignités, j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs : tu m'as forcé à la retraite; je goûte le repos, laisse-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorants; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, et ses serpents à l'envie. Le roi insista, et dit : J'aurois besoin d'un esprit éclairé et d'un cœur droit et bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

L'ERREUR.

Un aveugle avoit une femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un médecin offrit de lui rendre la vue : il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, et cet amour me rend heureux.

Les troupes de Cosroès furent vaincues le jour d'une éclipse du soleil : les Perses, adorateurs du feu, pensoient que ce phénoméne annonçoit de grands malheurs à l'empire, et cette idée leur ôta le courage. L'ignorance et l'erreur peuvent faire le bonheur d'un seul homme ; mais elles font nécessairement le malheur des nations.

LE SONGE.

Un jour je me retirois chez moi l'esprit rempli d'observations chagrines ; et, après avoir fait la satire de tous les états, de toutes les conditions, et de moi-même, je tombai dans un sommeil profond. J'eus un songe. Je me crus transporté dans ma soli-

tude, et loin des défauts qui m'avoient blessé; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protége ma cabane contre les vents d'Arabie; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le soleil venoit de s'élever sur l'horizon; ses rayons, dorant la verdure interposée entre lui et moi, donnoient de la transparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux; j'étois attentif à tous leurs accents; j'en observois la diversité ainsi que celle de leurs formes, de leurs vols, et de leurs plumages. Le rossignol, le merle, le corbeau, la fauvette, le geai, l'alouette, l'aigle, la tourterelle, chantoient, siffloient, croassoient, crioient, roucouloient, sautoient, voltigeoient, voloient, ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages: j'entendis l'aigle qui railloit le hibou sur sa vue; la tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'épervier, qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse; le merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'aigle; le geai et la pie disoient des injures; ils reprochoient au corbeau sa mine triste, et trouvoient au moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige, sur laquelle on auroit jeté des feuilles de roses; il avoit de grandes ailes bleues dont

les extrémités étoient dorées; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux, et si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cédres de la forêt; il appela par leurs noms les différentes espéces d'oiseaux, que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cédres; il leur ordonna le silence, et il leur dit:

Écoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Être. Vous êtes tous égaux en mérite; vous êtes différents en qualités, parceque vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'aigle est né pour la guerre; son cri, expression de la force, ne peut avoir d'harmonie: le hibou n'auroit point surpris dans les ténébres les insectes et les reptiles dont il doit purger la terre, si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil: pour donner au rossignol et à la fauvette leur voix douce et légère, il a fallu leur donner des organes délicats: la tourterelle, née pour l'amour, se tient sous les ombrages, où rien n'interrompt en elle le plaisir d'aimer; qu'ajouteroient à ce plaisir le bec et les griffes de l'épervier? Restez ce que vous êtes, sans regret et sans orgueil; cédez différemment aux impulsions de la nature; et voyez dans vos espéces des différences, et non des défauts.

A ces mots je vis les oiseaux se disperser dans la forêt, et le génie s'élever aux cieux en jetant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai, et je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le cadi la douceur du courtisan, dans l'iman la franchise du guerrier, dans le marchand le désintéressement du sage, dans le sage l'activité de l'ambitieux? C'est moi que tu es venu instruire, ô céleste génie! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur, et mes lévres les répéteront aux hommes.

O mes frères, nous partons ensemble pour voyager, les uns au nord, les autres au midi; il ne nous faut ni les mêmes vêtements ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger les instruments du labourage?

LE CRIME.

Trois habitants de Balck voyageoient ensemble : ils rencontrèrent un trésor, et ils le partagèrent : ils continuèrent leur route en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient portés étoient consommés ; ils convinrent

qu'un d'eux iroit en acheter à la ville, et que le plus jeune se chargeroit de cette commission. Il partit.

Il se disoit en chemin : Me voilà riche; mais je le serois bien davantage si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses... Ne pourrois-je pas les reprendre?... Cela me seroit facile. Je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter; à mon retour je dirois que j'ai dîné à la ville; mes compagnons mangeroient sans défiance, et ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous; nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part auroit augmenté les nôtres, et nous serions véritablement riches... Il va revenir, nous avons de bons poignards...

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'assassinèrent. Ils mangèrent ; ils moururent ; et le trésor n'appartint à personne.

L'AVARICE

DES DIFFÉRENTS AGES.

Je rencontrai un jour dans l'allée de platanes qui borde l'Euphrate près de Bagdad un jeune homme que j'avois connu dans le voisinage d'Alep : il étoit enseveli dans une rêverie si profonde que j'eus de la peine à l'en tirer ; ses regards étoient tristes et farouches, et il s'écrioit : Oh ! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas ? Il donna encore quelques signes de colère et d'indignation ; il me dit : Vous avez vu le vieux Benassar, le frère de ma mère, m'avertir que je pourrois peut-être obtenir un emploi que ses amis s'offroient de demander pour lui ; vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien ! en arrivant ici j'ai vu le jeune Obide solliciter pour lui l'emploi que je viens demander : je l'obtiendrois peut-être si je pouvois rester plus long-temps à Bagdad ; mais je n'ai plus d'argent, et le vieux Benassar ne veut pas m'en donner. Oh ! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas ?

Ils ne t'ont pas trompé, lui dis-je, et ils ont fait

pour toi moins que tu ne l'as pensé. Obide est jeune, il ne t'avoit donné que son argent; Benassar est vieux, il ne t'avoit sacrifié que ses espérances : à l'âge d'Obide on est avare de ses espérances; à l'âge de Benassar on est avare de son argent : le vieillard est riche de ce qu'il posséde; et le jeune homme de ce qu'il espère.

LE BON MINISTRE.

Le puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son visir Giafar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les femmes d'Aaron, les habitants de Bagdad, les courtisans, les derviches, censuroient le visir avec amertume. Le calife aimoit Giafar; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la ville et de la cour : il visita son empire; il vit par-tout la terre bien cultivée, la campagne riante, les hameaux opulents, les arts utiles en honneur, et la jeunesse dans la joie. Il visita ses places de guerre et ses ports de mer; il vit de nombreux vaisseaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique et de l'Asie; il vit des guerriers disciplinés et contents; ces guerriers, les matelots, et les peuples des campagnes, s'écrioient : O Dieu, bénissez les

fidéles en prolongeant les jours d'Aaron Raschild et de son visir Giafar; ils maintiennent dans l'empire la paix, la justice, et l'abondance: tu manifestes, grand Dieu, ton amour pour les fidéles en leur donnant un calife comme Aaron, et un visir comme Giafar. Le calife, touché de ces acclamations, entre dans une mosquée, s'y précipite à genoux, et s'écrie: Grand Dieu, je te rends graces; tu m'as donné un visir dont mes courtisans me disent du mal, et dont mes peuples me disent du bien.

L'EXEMPLE.

Un roi du Khorazan disoit à son visir: Les peuples de la Bactriane sont commandés par un prince foible et sans expérience; ils n'ont pas d'alliés; et je pourrois aisément en faire la conquête: rassemble mes troupes et marche contre eux. J'obéirai, dit le visir: mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des peuples qui ne sont pas tes ennemis? Cette conquête, dit le prince, augmentera ma puissance: est-ce donc un crime de signaler son courage et d'étendre son empire? Est-il donc innocent, dit le visir, de donner à tes sujets et au monde l'exemple de l'injustice?

LE TOURMENT DES ROIS.

Un roi mourut sans laisser d'héritier; et par son testament il donna la couronne à celui qui, après sa mort, entreroit le premier dans la ville. Un pauvre laboureur parut aux portes lorsque le roi venoit d'expirer, et il fut couronné. Il eut à soutenir des guerres intestines et étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, et à pourvoir à la subsistance de son peuple. Il s'instruisit en peu de temps, parcequ'il avoit le sens commun; il réussit à tout, parcequ'il vouloit le bien : mais il étoit rempli de soins et dévoré d'inquiétudes. Un habitant de son village vint le voir, et lui dit : Graces soient rendues au Dieu incomparable et tout-puissant qui vous a élevé à un si haut degré de gloire et de puissance! Ah! mon ami, dit le roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demande-lui pour moi le courage et la patience; plains-moi au lieu de me féliciter : dans mon premier état je ne souffrois que de mes besoins, et je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

Cosroès avoit un ministre dont il étoit content, et dont il se croyoit aimé. Un jour ce ministre vint lui demander à se retirer. Cosroès lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres et les miens; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en éloigne jamais. Mitrâne, c'étoit le nom du ministre, répondit : O roi, je t'ai servi avec zéle, et tu m'en as trop récompensé; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés, laisse-les-moi remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer, dit Cosroès, mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune prince ; finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la cour ; il ne faut pas qu'un jeune prince la respire : prends mon fils, et va l'instruire avec le tien dans la retraite, au sein de l'innocence et de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants ; et après cinq ou six années il revint avec eux auprès de Cosroès, qui fut charmé de revoir son fils, mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son ancien ministre. Il s'en plaignit à Mitrâne, qui lui répondit : O roi ! mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un et à l'autre. Mes soins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils savoit qu'il auroit besoin des hommes, et je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

L'ESPRIT

DES DIFFÉRENTS ÉTATS.

Le jeune Chiroé, le fils et l'héritier de l'indolent Ormouz roi de Perse, demanda un jour à son père la permission de voyager : il n'alloit point s'abreuver de l'eau sainte du mont Ararat ni consulter les imans de Médine ; il vouloit visiter les provinces du royaume qu'il devoit gouverner un jour. Il voyageoit sans faste et sous un nom supposé ; il ne menoit avec lui que deux esclaves et le sage Nirsoukan.

Il voulut étudier l'esprit de tous les états. Il vit

d'abord les guerriers; il les trouva zélés pour le service de l'indolent Ormouz, prêts à ravager la Perse et à égorger leurs frères au premier ordre du prince, mais demandant sans cesse une paie plus forte et de nouveaux privilèges.

Chiroé visita les mollacks, les imans, les derviches; il les trouva persuadés qu'eux seuls devoient gouverner l'empire, et cherchant à le persuader; mais en attendant ils flattoient la cour, ils conseilloient l'oppression, et cependant ils refusoient constamment au roi la plus légère portion de leurs richesses.

Chiroé visita les juges, les cadis, les hommes de loi; ils semoient la division entre les fidéles pour multiplier leurs jugements; ils vendoient la justice au riche, ils la refusoient au pauvre; ils faisoient sentir leur puissance à leurs amis et à leurs ennemis.

Chiroé ne vit dans les régisseurs des impôts que des tigres assouvis, qui suçoient, en se jouant, le sang des peuples; il vit les marchands solliciter des privilèges qui faisoient tomber toutes les charges de l'état sur les laboureurs; des corps d'ouvriers sollicitoient des privilèges qui auroient étouffé l'industrie.

Quoi! dit le prince au sage Nirsoukan, les hommes de tous les états n'ont donc que l'esprit de leur état? Je les vois tous zélés pour les avantages de

leurs corps, et aucun pour le bien de l'empire : j'ai vu des guerriers, des imans, des marchands, des juges, des ouvriers, et pas un Persan.

Ton régne en fera naître, dit Nirsoukan ; sois sobre, économe, vigilant, juste, et sévère ; souviens-toi que tu es à tes sujets, et que tes sujets ne sont pas à toi ; donne les emplois à ceux qui aiment ton peuple, punis les grands qui font haïr ton autorité, récompense ceux qui la font aimer. O Chiroé, fils d'Ormouz, aime la Perse ; et ceux qui n'ont que l'esprit de leur état auront l'amour de la patrie.

L'INSCRIPTION.

Cosroès avoit fait graver cette inscription sur son diadême : « Plusieurs l'ont possédé, plusieurs le pos-« séderont. O postérité ! tu imprimeras les vestiges « de tes pas sur la poussière de mon tombeau. »

Qu'est-ce que les trônes, la fortune, et la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair ? Arbitres des hommes, faites le bien si vous voulez vivre contents ; faites le bien si vous voulez que votre mémoire soit honorée ; faites le bien si vous voulez que le ciel ouvre pour vous ses portes éternelles.

LA BIENFAISANCE.

A MESURE que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'événements, et depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cygnes qui se jouent dans le jardin du roi des rois, j'ai pensé que le Souverain Arbitre de nos destinées, qui fit l'homme et la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien ni une bonne action sans récompense. Écoutez, ô fils d'Adam, écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie habitoit depuis longtemps un riche pasteur: je l'ai connu; on le disoit heureux, et il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent, dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçants, et dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix; il vit au pied d'un rocher un jeune homme à

demi couché sur le sable; ses habits étoient déchirés, ses cheveux tomboient en désordre sur son visage, où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur; on voyoit sur ses joues les traces des larmes, sa tête étoit penchée sur son sein; il étoit semblable à la rose abattue et inondée par l'orage. Le riche pasteur fut touché; il aborda le jeune homme, et lui dit: O enfant de la douleur! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête en gardant un morne silence; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance et la pitié. La seule vue du bon pasteur devoit donner de la confiance; ses yeux étoient humides et remplis de douceur et de feu; ils avoient ces regards vifs et tendres qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière, s'élança dans les bras du pasteur en poussant un cri que répétèrent les montagnes: O mon père! disoit-il, ô mon père! Quand il fut un peu calmé par les discours et par les caresses du vieillard, celui-ci lui fit plusieurs questions auxquelles le jeune homme répondit ainsi:

C'est derrière ces grands cédres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père

n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre les filles des montagnes; je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son père, et il y avoit consenti. Il est riche le père de Fatmé, et mon père est pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit. Son père s'en est aperçu; nous lui avons avoué notre amour; et il veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jeté à ses pieds, et je lui ai dit: O père de Fatmé! laisse-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je consens de ne plus parler à Fatmé; je ne saurai pas si elle m'aime encore; je te le promets, je ne le saurai pas: donne-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés; permets que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien! Shel-Adar m'a refusé tout, il m'a traité durement; et je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison: il a menacé Fatmé; et vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon père est infirme, j'ai perdu ma mère; j'ai deux frères si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père et mes frères recevoient leur subsistance de moi, qui recevois tout de Shel-Adar; et je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher; viens. Le jeune homme y consentit; il se traînoit à peine: en

approchant ils virent Fatmé; elle étoit pâle et abattue. Le jeune homme dit au vieillard, Je vois Fatmé. Le vieillard entra dans la maison de Shel-Adar, et lui dit:

Une colombe d'Alep avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une colombe du pays; leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, et il les sépara : elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main; elles devinrent languissantes, et moururent.

O Shel-Adar! ne sépare pas ceux qui ne vivent que parcequ'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit: Le prophéte me soit témoin de ce que je vais dire: ce qu'un lis est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidéles; il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté, et sa vigilance; mais il est pauvre. Ah! dit le vieux pasteur, mes enfants et moi nous avons des troupeaux sans nombre; je posséde toute la riche vallée d'Horofa, et je puis enrichir ce jeune homme; une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, et le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le

sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, et des troupeaux de cavales plus belles et plus légères que celle que montoit le prophète.

Quelques jours après cette action, le riche et bon pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres audessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Écoutez, ô fils des hommes, écoutez !

Le bon pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruisseau bordé de figuiers : il vit sur un tertre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard dont la physionomie avoit un caractère de sagesse et de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie ; Shel-Adar avoit la même expression dans les siens. Le bon pasteur les vit, et il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux et majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens, parmi lesquels étoient deux enfants qui tantôt se jouoient sur l'herbe et tantôt venoient caresser les vieillards ; ils étoient bien vêtus ; ils avoient la santé, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Le bon pasteur entendit que ces deux enfants étoient les frères du jeune époux de Fatmé, et que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon pasteur, à la lisière du bois,

Fatmé et son époux étoient assis sur le gazon; souvent ils restoient immobiles, et se regardoient fixement; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages riants. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur silence délicieux par des caresses vives et modestes: on voyoit qu'ils étoient retenus par la présence de leurs pères, et sur-tout par leur respect pour les enfants. Souvent ils se regardoient tous, et chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher et du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages, comme la même séve couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon pasteur les regardoit tour-à-tour, et il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar parmi lesquels ils étoient confondus: il voyoit ces troupeaux le bon pasteur, et il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres et le sien.

O fils d'Adam! je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, et je vous ai fait le récit fidéle que je vous avois promis.

LES MOLLACKS.

Des mollacks retirés dans les déserts de l'Arabie avoient volé une caravane; les marchands les conjuroient, les larmes aux yeux, de leur laisser du moins de quoi continuer le voyage: les mollacks furent inexorables. Le sage Locman étoit alors parmi eux, et un des marchands lui dit: Est-ce ainsi que vous instruisez ces hommes pervers? Je ne les instruis pas, dit Locman; que feroient-ils de la sagesse? Et que faites-vous donc avec les méchants? Je cherche, dit Locman, à découvrir comment ils le sont devenus.

LES LUMIÈRES.

Le visir Mussafer demandoit un jour au grand Aaron Raschild (que Dieu soit avec lui!) quelles étoient ses vues en établissant des académies, en fondant des écoles, en faisant fleurir les sciences. Pensez-vous, disoit le visir, que vous en serez mieux obéi? Oui, répondit le calife, parceque mon peuple

jugera mieux de la justice de mes lois. — En paiera-t-il mieux les tributs? — Oui, parcequ'il verra que je ne lui en demande que de nécessaires. — Vos soldats combattront-ils avec plus de zéle? — Oui, parcequ'ils auront des chefs plus éclairés. Mais, continua Mussafer, vos sages, vos savants, ne voudront-ils pas se mêler du gouvernement? ô seigneur des seigneurs! n'auront-ils pas l'audace de vous supposer des fautes? Ils feront mieux, dit Aaron, ils me diront celles que j'aurai faites, et m'apprendront à n'en plus faire. Le visir insista, et dit: Quoi! lumière du monde, vous permettrez à vos sages de dire librement tout ce qu'ils pensent? Sans doute, répondit vivement le calife; s'ils ne parloient pas librement, ils n'instruiroient qu'imparfaitement. — Mais quelques uns d'eux ne peuvent-ils répandre des erreurs? — Oui, et ces erreurs seront combattues par d'autres sages. Seigneur, ajouta le visir, il faut ne vous rien dissimuler; depuis que votre peuple commence à s'instruire, ceux que vous honorez de vos graces et de votre confiance deviennent les objets de la censure publique: moi-même, seigneur, moi-même... J'entends, dit le calife; et il se retira.

Lorsque l'illustre Giafar, le plus sage des fidéles, l'ami d'Aaron Raschild et des hommes, fut élevé à la place de visir, il protégea les sciences; il voulut que

les peuples fussent assez éclairés pour connoître tout le bien qu'il vouloit faire.

LE CONVERTI.

La miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de sages dont les mœurs étoient saines et pures; il fut touché de leurs vertus; il ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes : il devint juste, sobre, patient, laborieux, et bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux; on vantoit ses bonnes actions sans aimer sa personne; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, et non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur: il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux sage plus juste et plus humain que les autres. O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire, Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant? N'as-tu pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions, Dieu et ta conscience?

LES COURTISANS.

Nourshivan-le-Juste, étant un jour à la chasse, voulut manger du gibier qu'il avoit tué; mais il n'avoit point de sel. Il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des courtisans, si le roi ne payoit pas un peu de sel? Nourshivan répondit: Si un roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les courtisans coupent les arbres.

L'EXACTITUDE.

Un roi d'Arabie fit récompenser un de ses officiers avec magnificence; non pas que cet officier eût de grands talents, non pas qu'il eût rendu de grands services, mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les officiers du prince est la marque la plus ordinaire d'un empire bien gouverné.

LE DESPOTE.

Un roi vertueux, dans un moment de colère, alloit faire périr un innocent. O roi! lui dit-il, mon supplice va finir avec ma vie; mais le tien va commencer. Le roi fit grace.

AARON RASCHILD.

Le fils d'Aaron Raschild vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mère, et en demander vengeance. O mon fils! dit Aaron Raschild, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur; tu vas faire penser qu'elle ne t'à point appris à pardonner.

LES DEUX FRÈRES.

Un homme sans fortune avoit deux fils; il mourut. L'aîné se rendit à la cour; il sut plaire, et il eut une charge auprès du prince. Le plus jeune cultiva un champ que son père leur avoit laissé, et vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disoit au cadet: Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour et à plaire? tu ne serois pas obligé de travailler ainsi pour vivre. Le cadet lui répondit: Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi? tu ne serois pas obligé d'être esclave.

LES SAGES ET LES DERVICHES.

Un homme avoit quitté la société des derviches, et s'étoit retiré dans celle des sages. Quelle différence, lui disois-je, trouvez-vous entre un sage et un derviche? il me répondit: Tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères: le derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément, et arrive seul au rivage; le sage

au contraire nage avec la troupe, et tend quelquefois la main à ses frères.

L'INDULGENCE.

Un jeune homme s'étoit enivré, et un mollack lui reprocha publiquement sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'apercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme; il falloit du moins la taire. O toi qui prétends à la perfection! apprends d'abord à être indulgent, et ensuite à cacher que tu as de l'indulgence.

L'ÉCONOMIE DES ROIS.

Nourshivan-le-Juste, n'étant encore que prince dans le Khorazan et sujet du roi des rois, aimoit les plaisirs et vivoit avec splendeur; il répandoit ses richesses autour de lui et au loin. Les chanteurs les plus excellents, les joueurs d'instruments les plus habiles, venoient le prier de les entendre; et ils étoient riches lorsque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il roi qu'ils accoururent de toutes les

parties de la terre : il prit beaucoup de plaisir à leurs concerts, mais il les récompensa moins qu'il ne les récompensoit lorsqu'il n'étoit que prince dans le Khorazan et sujet du roi des rois. Un des musiciens osa s'en plaindre à lui-même : Que le ciel soit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je donnois mon argent, je donne aujourd'hui celui de mon peuple.

LES TÉMOINS.

Un des solitaires du mont Liban étoit célèbre par sa piété ; on ne parloit dans le pays que de ses miracles ; les anges étoient à ses ordres, et les éléments obéissoient à sa voix.

Un jour il traversoit la ville de Damas pour se rendre au temple, suivi d'une foule de peuple : les uns lui demandoient la guérison d'un frère ou d'un ami, les autres d'abondantes moissons, ceux-ci la faveur du prince. Il accordoit, il promettoit, il refusoit ; et cependant il continuoit sa marche, tantôt en élevant les yeux au ciel, et tantôt en parlant au peuple.

Comme il ne faisoit pas beaucoup d'attention à son chemin, il tomba dans le ruisseau qui arrose la

grande rue de Damas auprès du temple. Il en fut retiré promptement, après avoir été cependant en danger de se noyer.

Quelques solitaires accoururent à lui, et l'un d'eux lui dit : O mon père! comment avez-vous pu tomber au fond de ce ruisseau, vous que nous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds?

Il est vrai, répondit-il, que j'ai marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds; les anges alors me soutenoient sur les eaux : ici, comme ils ne me voyoient point en danger, ils m'ont abandonné. Dieu soit propice à Mahomet son prophéte! Il y a eu des moments dans sa vie où les anges n'étoient point à ses côtés : lorsqu'il étoit enivré d'amour sur le sein d'Hasapha, lorsqu'il savouroit les délices d'un baiser sur la bouche de Sinéba, pensez-vous que Dieu forçât Gabriel ou Michel à se tenir auprès de son prophéte? le pensez-vous?

Gabriel et Michel étoient avec moi lorsque je marchai sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de mes pieds... Les solitaires l'interrompirent en s'écriant : O saint homme! nous l'avons vu; oui, nous vous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds.

On apporta des habits au prophéte; et, tandis qu'il changeoit d'habits, le peuple répétoit dans

toutes les rues de Damas : Il a marché sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de ses pieds.

LE BESOIN D'AIMER.

Le visir Azamet avoit plu dans sa jeunesse au sultan Mahmoud, qui l'éleva aux premières dignités de l'empire. Dès qu'Azamet fut en place, il voulut réformer les abus; mais les grands et les imans le perdirent dans l'esprit du prince et même du peuple. Au moment de sa disgrace il entendit s'élever contre lui le cri de la haine universelle : Puisse le scorpion de Cachan piquer la main d'Azamet! puissé-je le rencontrer au passage du Poul-Serro et le précipiter dans l'abyme! Telles étoient les imprécations des Persans contre le malheureux visir.

Privé de ses biens et sans amis, Azamet se retira dans les rochers du Khorazan; là il vivoit seul dans une jolie cabane qu'il avoit construite, et il cultivoit un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du visir. Le sage, qui n'avoit point oublié son ami dans sa disgrace, partit pour le Khorazan.

Usbeck n'étoit plus qu'à une parasange de la cabane du ministre, lorsqu'il le rencontra. Ils se reconnurent, ils s'embrassèrent: le sage versoit des larmes; le visage d'Azamet étoit riant, son front étoit serein, et la joie étoit dans ses yeux. Béni soit le prophéte qui donne de la force au malheureux! dit Usbeck; celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilem est content d'habiter une cabane dans les rochers du Khorazan. O Azamet! ta vertu t'a suivi dans ces déserts; elle te console d'avoir perdu les roses d'Hérat, les turquoises de Nishapour, et les soies de Mézendran; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul? il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis: quelle solitude n'est pas un tombeau?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet, où il n'étoit pas rentré depuis le matin: ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre; quand il fut auprès du visir, il le caressa, et marcha devant lui en sautant et en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles génisses, qui passèrent et repassèrent devant Azamet, et sembloient lui offrir leur lait et présenter leur tête à son joug; elles se mirent à sa suite. A quelques pas de là deux chévres, suivies de deux chevreaux, descendirent d'un rocher; elles témoi-

gnèrent par leurs cabrioles la joie de revoir leur maître, qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres sortirent quatre ou cinq moutons; ils bêloient, ils bondissoient, et léchoient les mains d'Azamet qui les leur tendoit en souriant. En même temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête et ses épaules. Il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane, lorsqu'un coq l'aperçut et fit un cri de joie. Tandis que le coq en chantant et plusieurs poules en caquetant augmentoient son cortége, un âne qui paissoit dans le verger se mit à braire.

Mais les démonstrations de joie et d'amour dans tous les animaux n'égaloient point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte; ils ne venoient point au-devant lui, et sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement sa demeure qu'il leur avoit confiée; mais au moment qu'il entroit, ils l'accablèrent des caresses les plus vives, ils rampoient autour de lui, ils se jetoient à ses pieds, ils les léchoient; leurs regards étoient passionnés, le langage de leur passion étoit un murmure doux et tendre; à la moindre caresse que leur rendoit leur maître, ils s'élançoient, ils faisoient de longs circuits autour de la cabane en

courant et en aboyant de toute leur force; l'excès du plaisir leur donnoit de la folie; ils revenoient bien vite en haletant et en suffoquant s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck sourioit à ce spectacle. Eh bien! lui dit le visir, tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance, l'ami des êtres sensibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes, ils se sont opposés à mes desseins; je rends ces animaux heureux, et je jouis de leur reconnoissance : tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorazan j'ai des compagnons, et que ma solitude n'est pas un tombeau; je vis encore, ô mon cher Usbeck, je vis, j'aime, et je suis aimé.

LE MOMENT PRÉSENT.

Un jour, en passant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme dont une belle fille s'éloignoit; elle étoit en désordre, et fuyoit fort vite. Je m'approchai du jeune homme, et il disoit: Je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'Amour me promet les fruits les plus doux; je suis riche, et je puis acheter les plus belles filles de la Circassie : mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circassie, aux fruits les plus doux du jardin de l'Amour, à mes richesses,

à ma jeunesse même, si je pouvois posséder pendant une nuit tous les charmes de Darissa, qui s'est échappée de mes bras et qui m'a refusé un baiser. Je plaignis la folie de ce jeune homme, et je continuai mon chemin.

Un jour, en me promenant dans les jardins du roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui poussoit de profonds soupirs; je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure. Je l'aperçus; les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses habits des plus belles soies de la Syrie; son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches, ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux, ses regards étoient sombres, tous les muscles de son visage étoient en mouvement et en contraction; il disoit: Que me sert-il d'être bien traité du roi, de posséder de belles maisons, de belles femmes? puis-je jouir de mes richesses et de ma faveur tant qu'Ali-Nasrou sera le dépositaire de l'autorité? J'ai les caresses du prince, Ali-Nasrou a sa confiance; je suis honoré, et il est puissant. Ah! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule lune, je donnerois mes richesses, mon rang, et je consentirois à passer dans la retraite, sans femmes et sans richesses, le reste de ma vie; je serois heureux si j'avois pu pendant quelque temps me mettre à la place d'Ali-Nasrou.

Je partis de Damas pour me rendre en Perse : j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord ; les rides commençoient à sillonner ses joues, et le temps avoit déja blanchi sa barbe ; il couroit sur le rivage, il l'embrassoit, il se rouloit dans le sable, il se relevoit, et disoit : Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette rivière et me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors ; et à quoi me servent mes trésors si je ne puis les augmenter? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfants, à la ville où je suis né, à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre, pour traverser cette maudite rivière. Je laissai cet homme, et je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie, et je rencontrai un voyageur dont la provision d'eau étoit épuisée depuis deux jours ; il disoit : Je donnerois mes biens, mes plaisirs, et la plus grande partie de ma vie, pour un plaisir : je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve, et d'abord y entrer ; je verrois l'eau battre mes jambes ; je descendrois encore, et je sentirois tous mes membres embrassés par les flots : ma tête seule resteroit élevée sur les eaux ; je l'y plongerois souvent, non seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir

de boire, mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme, et je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre, et ce qu'avoient dit le jeune homme désespéré des rigueurs de Darissa, et le vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière, et le courtisan de Damas. Je marchois enseveli dans mes pensées, et je me disois :

Il est donc possible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennaar ! Une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad, et je puis sacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Asie ! J'oublierois donc au bord d'un lac le spectacle imposant des vastes mers ! Quoi ! le desir que je sens peut effacer en moi l'impression de tout autre desir, et anéantir pour moi toute partie du temps, excepté celle du moment où je suis !

O foible mortel, tu peux donc sacrifier les plaisirs d'une saison à ceux d'une lune, ceux d'une lune à celui d'un jour, et la vie à un moment !

Quelle puissance les objets empruntent de leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui est éloigné de nous par le temps ou par les lieux : ce qui agit présentement sur mes sens et sur mon

cœur fait disparoître pour moi l'avenir et les fantômes agréables ou terribles de la crainte et de l'espérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh! disois-je, combien de fois l'homme est tenté fortement de perdre son bonheur! Je cherchois à me rassurer en rappelant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison, et les secours que j'en pouvois attendre. C'est un ami, disois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne; il me criera de me détourner... Mais la descente est rapide, et si elle m'entraîne...?

La raison n'est en moi qu'une suite de sentiments que l'expérience m'a donnés, et qui sont conservés par ma mémoire: ils sont affoiblis par le temps; et que peuvent-ils contre le sentiment qu'un objet présent m'inspire dans le moment présent? La voix de la raison est la voix d'un ami qui m'appelle dans l'éloignement, et que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi! donne de la force à ta raison; retrace-toi souvent ces faits, ces événements, sur lesquels sont fondées les maximes des sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du sage, et des malheurs où tombe l'insensé; tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépare point dans ta mémoire le précepte de l'exemple; que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux; qu'elle te

paroisse si belle qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer; donne-lui un corps, saisis-la par tes sens. O mes amis! si, malgré ce secours, vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie, soutenez-moi; si je tombe, ne riez point de ma chute; si je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

ALEXANDRE.

On demandoit au grand Alexandre comment il avoit pu se faire aimer des peuples qu'il avoit soumis. Je n'ai jamais opprimé les vaincus, dit-il, et j'ai toujours respecté les opinions établies. O rois! imposez des services à vos sujets, demandez-leur une partie de leurs richesses; mais ne gênez pas leurs opinions. Les conquérants peuvent disposer des biens et des emplois chez les nations vaincues; mais leur puissance ne peut s'étendre jusqu'à la pensée.

LE TYRAN.

Un roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur son peuple; il lui marquoit du mépris, et il le tenoit dans un cruel esclavage. Impatients d'un joug humiliant et rude, la plupart des citoyens abandonnèrent leur patrie, et cherchèrent un asile chez l'étranger. Les revenus du prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets; ses voisins profitèrent de sa foiblesse; ses états furent attaqués, et ses milices mécontentes le défendirent foiblement: il fut détrôné. Un roi doit nourrir son peuple de sa propre substance, parcequ'il tient son royaume de son peuple. Tout citoyen est soldat sous un roi juste.

LE JEUNE ROI.

Un roi à son avénement au trône avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son père; la main de la magnificence s'ouvrit, et les richesses du prince se répandirent sur son peuple. Un visir en fit des reproches au prince: Si l'ennemi venoit sur vos

frontières, quels moyens auriez-vous de lui résister après avoir distribué votre argent à vos sujets? Alors, dit le roi, je le redemanderois à mes amis.

HOSCHAS JOSEPH.

Un religieux étoit respecté dans Bagdad pour sa véritable vertu, et le peuple et les grands avoient confiance en ses prières. Hoschas Joseph, tyran de Bagdad, vint le trouver, et lui dit: Prie Dieu pour moi. O Dieu! dit le religieux en levant les mains au ciel, ôte de la terre Hoschas Joseph. Malheureux! tu me maudis, lui dit le tyran. Je demande au ciel, répondit le religieux, la plus grande grace qu'il puisse accorder à toi et à ton peuple.

LA PHILOSOPHIE.

Abunecker et moi nous nous étions aimés avec toute la force et le feu que donnent à l'amitié la jeunesse et la pauvreté: l'ange qui veille sur les bons conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant, et parvint à plaire au souverain

seigneur des seigneurs, qui le combla de ses graces; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée, mon ami s'établit dans la province de Cachemire, et moi dans les campagnes de Schiras. Aussitôt que j'en eus le loisir, j'allai voir Abunecker, je l'embrassai, j'entendis ses paroles, il entendit les miennes, et je crus revenir aux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le penchant d'un coteau qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le paradis de l'Asie. Cette contrée, défendue par les montagnes de l'Imaüs de tous les vents froids et malfaisants, présente son sein aux rayons du midi; deux grands fleuves y font de longs circuits, et forment des îles sans nombre; elle est coupée de mille ruisseaux dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espéce.

Abunecker possédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec soin, et qui lui rendoit d'immenses richesses: il alloit sans cesse d'une de ses fermes à l'autre présider aux différentes cultures, en fixer le temps et celui des récoltes. Ses femmes, il en avoit deux, et elles s'aimoient, ses femmes prenoient soin de sa maison et de ses jardins.

Dès le lever de l'aurore, l'iman appeloit tous les serviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir levé

leurs mains vers l'Éternel, ils alloient à leurs travaux, qu'ils suspendoient quelques moments pendant la plus grande chaleur, et qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer jusqu'à la fin du jour.

J'accompagnois souvent Abunecker, je parcourois ses campagnes avec ravissement. Je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui bénissoient Dieu et mon ami. Il y avoit trois lunes que j'étois chez lui, et je n'avois vu dans aucun des serviteurs ni mécontentement, ni relâchement, ni paresse : je rendois graces au ciel, et des larmes de joie couloient de mes yeux, lorsque je pensois à la douce situation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, et que ses femmes et ses serviteurs, excepté l'iman, traitoient avec considération. Je ne lui connoissois aucune fonction dans cette maison si bien ordonnée; il ne se trouvoit jamais à la prière de la première heure, souvent il paroissoit occupé, souvent aussi je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, ou parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail. Quelquefois, quand il se promenoit seul, il jetoit des regards contents sur la nature, il sembloit croire que les campagnes s'embellissoient pour le plaisir de ses yeux, et que le zéphyr se levoit pour le rafraîchir et lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné

de le voir oisif au milieu d'une famille active et laborieuse.

Je fis part de mes pensées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je, de Zuleïman? il est encore dans sa force, et il n'en fait aucun usage. Pourquoi l'homme oisif est-il bien traité dans la maison du travail? Comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker?

Mon ami me répondit : O Saadi, respectez le sage Zuleïman; ses mains ne cultivent point la terre, mais sa raison éclaire les hommes. Avant son arrivée, je ne connoissois ni les bornes de la fermeté, ni celles de l'indulgence; je n'avois la paix ni dans ma famille ni dans mon cœur : je sentois trop le plaisir de me faire obéir; j'avois quitté la Perse où j'étois révolté de la tyrannie, et j'étois devenu un tyran. Je tempérai mon autorité dès que Zuleïman m'eut instruit dans la science des sages : j'avois eu des serviteurs, et, le jour que je devins juste, je me trouvai environné de frères; ils me devinrent chers quand ils eurent à se louer de moi, et je sentis le plaisir d'aimer étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à se disputer mon amour et à se haïr : graces à Zuleïman, elles ont connu des devoirs, et, en cessant de s'ennuyer, elles ont cessé de haïr. La brune Niaré est altière et capricieuse; mais elle n'a jamais d'entretiens avec Zuleïman sans en rapporter

de la douceur, de la raison, et de l'égalité. La blonde Felma est timide, son esprit est foible, elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent; et Zuleïman la rassure. Avec quelque amitié que mes femmes et moi nous traitions nos serviteurs, ils ont des moments où leur état les humilie; Zuleïman leur apprend à s'estimer de posséder les vertus de leur état. S'il leur arrive quelque bien, il va partager leur joie, et il leur rappelle quelques circonstances qui doivent l'augmenter, et qui leur échappoient. S'ils ont des peines, il les en console en leur présentant le tableau de leurs vertus, et en ouvrant leur ame à l'espérance. J'avois un iman acariâtre qui contrarioit Zuleïman en tout; il vaut mieux perdre un iman qu'un ami, et je renvoyai l'iman. J'en ai un plus traitable; il s'est laissé persuader par Zuleïman que mes gens pouvoient plaire à Dieu en vivant en frères et en me servant bien. Nous ne lui permettons pas de nous parler de la vertu des talismans, des amulettes, des passages du Coran : seulement nous le laissons prêcher tant qu'il veut les ablutions à nos femmes.

Zuleïman connoît le ciel, la terre, les causes des phénoménes, et nous préserve de mille erreurs. Il connoît les animaux; il sait quels plants, quels grains, quelles herbes, et quels engrais, conviennent aux différents sols; il a perfectionné notre

agriculture et les instruments dont se servent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées ; il nous fait sentir tous les jours combien l'homme qui travaille, et celui qui conduit les hommes, ont besoin de l'homme qui pense. Nous lui devons une partie de nos richesses ; nous lui devons même l'art d'en jouir ; enfin nous lui devons d'être contents les uns des autres, de la nature, et de nous-mêmes.

LE PLATANE.

Le sage Zirvan, après avoir eu la confiance du grand Dachelim, roi des Indes, et l'estime du peuple, fut persécuté par le visir Sourac. Zirvan se vit dépouiller de ses biens et de ses emplois ; son épouse, la moitié de lui-même, mourut dans la douleur : un fils vertueux auroit consolé le sage ; et ce fils étoit dans les fers.

Zirvan, les yeux remplis de larmes, se rendoit tous les jours dans le jardin du grand Dachelim, roi des Indes. Là il s'arrêtoit au pied d'un platane auquel il contoit son innocence et ses malheurs.

Un jeune homme de la cour le vit, et l'entendit : Quoi ! lui dit-il, tu te plains à ce platane ! eh ! le

crois-tu sensible? Comme les hommes, dit Zirvan; et il ne m'interrompt pas.

LE PAUVRE.

Un jeune roi se livroit à la dissipation et à tous les plaisirs que lui préparoient ces infames courtisans qui fondent leurs espérances sur les foiblesses de leurs maîtres. Un jour il chantoit dans un festin ces paroles : « J'ai joui des moments passés, je jouis « des moments qui passent, et je vois l'avenir sans « inquiétude. » Un pauvre, assis sous la fenêtre de la salle du festin, entendit le roi, et lui cria : Si tu es sans inquiétude sur ton sort, n'en as-tu jamais sur le nôtre? Le roi fut frappé de ce discours; il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque temps le pauvre avec attention sans lui parler, lui fit donner une somme considérable, et sortit de la salle du festin. Il fit des réflexions sur sa vie passée; elle avoit été opposée à tous ses devoirs : il eut honte de lui-même; il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit jusqu'alors abandonnées à ses favoris : on le vit travailler assidument; et dans peu il rétablit l'ordre et le bonheur dans l'empire. On lui faisoit souvent des plaintes de la licence et du désordre dans les-

quels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin il le vit un jour à la porte du palais; il étoit couvert de lambeaux, et il revenoit demander l'aumône. Le roi, le montrant à un des sages de la cour, car il aimoit les sages depuis qu'il avoit de la bonté, Tu m'as vu combler cet homme de richesses; voilà le fruit de mes bienfaits; ils ont corrompu le pauvre, ils ont été pour lui une source de nouveaux vices et d'une nouvelle misère. Cela est vrai, lui répondit le sage, parceque tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

L'INNOCENCE.

Le jeune Hirman, injustement persécuté par le tyran d'Édesse, et condamné par des juges barbares aux tortures les plus cruelles, les souffroit sans qu'il lui échappât un seul gémissement. Son visage rougissoit et pâlissoit sans perdre de sa sérénité, ses yeux s'éteignoient sans avoir exprimé de la colère et sans avoir versé des larmes; un moment avant d'expirer il porta des regards tranquilles sur ses juges, il les tourna vers le ciel en s'écriant: Grand Dieu, je te rends graces; j'ai des douleurs, et non des remords.

LE ZÈLE.

Je me souviens que dans ma jeunesse, après avoir passé quelque temps chez les mollacks, j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père, homme sage et vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre, au milieu de ma famille qui dormoit profondément, je ne fermois pas l'œil; je lisois le Coran, et souvent j'en récitois à haute voix quelques passages: ma lecture éveilla mon père; je m'aperçus de son réveil, je lui dis: Voyez-vous comme vos enfants sont plongés dans le sommeil sans songer à Dieu? Mon fils, me dit-il, il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.

LA VISION.

Aaron Raschild, dans un de ses songes, fut transporté aux enfers. Il y vit d'abord un derviche et un roi. Pourquoi es-tu ici? dit-il au derviche: — Pour avoir eu l'ambition d'un roi. Et toi? dit-il au roi. — Pour avoir eu la religion d'un derviche.

LA FORTUNE.

Un de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, et j'ai une famille nombreuse; je ne puis supporter plus long-temps le poids de sa misère et de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu: plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'étranger, et ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés ni regrettés. Un seul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher mes ennemis; ils diront, si je pars:

Le voilà donc qui s'exile, ce misérable à qui le plaisir n'a jamais souri dans sa patrie!

Si je puis me mettre au-dessus de ces discours et partir, je sens que je ne suis pas sans talents et sans connoissances, et que j'en pourrois faire usage dans les pays étrangers : j'écris passablement, je sais l'arithmétique; et si vous vouliez me recommander à votre ami le gouverneur du Ghulistan, et qu'il voulût m'employer dans les affaires du roi, la fortune se lasseroit de me persécuter; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, dis-je, prends garde à toi : il y a deux sortes de places chez le roi; celles qui donnent le nécessaire, et celles qui donnent la puissance. Dans les premières on est assez tranquille; dans les autres on est environné de dangers : il faut te résoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'espérance étoit sa seule consolation, et qu'il vouloit s'y livrer; qu'au reste sa probité feroit toujours sa sûreté. Hélas! lui dis-je, vous me rappelez l'histoire d'un certain renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ses forces et s'enfuir vers son terrier; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment? Aucun,

dit le renard, Dieu merci, et ma conscience ne me reproche rien; mais je viens d'entendre les officiers du roi dire qu'ils avoient besoin d'un dromadaire. — Eh! qu'as-tu de commun avec un dromadaire? Mon Dieu! dit le renard, les gens d'esprit ont toujours des ennemis : si quelqu'un s'avisoit de me montrer aux officiers du roi, en disant, Voilà un dromadaire, je serois pris et enchaîné sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous. Je connois votre intégrité; mais les hommes faux vous cacheront les piéges qu'ils semeront sur vos pas; le méchant fera entendre sa voix flétrissante; le prince sera prévenu; et qui trouverez-vous qui prenne votre défense? Soyez modéré: la mer est le chemin des richesses; mais si vous aimez la sécurité, restez au rivage. Comme votre ami je vous dois mes conseils: mais je vous dois aussi mes services, et je vais vous donner une lettre pour le gouverneur du Ghulistan.

Le lendemain mon ami partit avec ma lettre. Le gouverneur lui donna d'abord un petit emploi: on lui trouva du jugement, de la dextérité, de la politesse; on ne tarda pas à l'avancer: on fut également content de lui dans des postes plus élevés; et enfin il fut mandé à la cour. Le roi prit pour lui de l'estime et du goût; il en fit son favori; on le montroit au doigt. Voilà, disoit-on, l'ami de notre maître. Il

ne tarda pas à me faire part de ses succès; et je partageois sa joie: Dieu soit loué! disois-je: je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur; les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Peu de temps après j'allai faire le pélerinage de la Mecque: à mon retour je rencontrai dans un vallon sauvage, mais fort agréable, un homme en habit de paysan, qui sortoit d'une cabane, et venoit à moi en riant et en chantant; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, et il me dit: Les courtisans que vous m'aviez peints ont été mes ennemis du jour que le roi m'approcha de sa personne; ils m'ont accusé de complots contre l'état et d'innovations dangereuses. Le roi a négligé de connoître la vérité; mes amis, ceux que j'avois obligés, ont gardé le silence; quelques uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jeté dans une affreuse prison où j'ai gémi long-temps; j'en suis sorti, et on m'a exilé après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez pauvre, mais content; je connois les hommes et la fortune; j'ai une cabane, et le petit champ que je cultive suffit aux besoins de ma famille et aux miens.

LA PRIÈRE.

Un mollack, au milieu d'une mosquée, baisoit fréquemment la terre, crioit de temps en temps à haute voix: Grand Dieu, ne te souviendras-tu pas de ton serviteur qui ne t'a jamais oublié?

Un laboureur, caché dans un coin du temple, disoit à demi-voix : Grand Dieu, pardonne-moi mes fautes; et, pour récompenser le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force de faire le bien.

LE SANTON.

Qu'est-ce qu'un santon? C'est un homme qui obéit à des régles opposées à l'instinct de la nature, qui renonce aux plaisirs, au travail, aux soins, aux richesses, qui a de la pauvreté et de la patience. O Saadi! est-ce là l'homme vertueux? Pardonne cependant à cet homme inutile; remplis ton cœur du délicieux sentiment de la bienveillance; étends ta bonté sur l'homme trompé, et même sur l'homme trompeur. Pardonne à l'injuste

et à l'insensé; ne leur dois-tu pas l'exercice de quelque vertu?

Le fils de Nourshivan vit un jour un sage qui avoit les yeux et les bras levés vers le ciel, et le visage tourné du côté de l'orient; il faisoit à Dieu cette prière: O grand Dieu! ayez pitié des méchants; car vous avez tout fait pour les bons lorsque vous les avez faits bons.

LE FAVORI.

Tant que la main cruelle de la pauvreté s'est appesantie sur moi, j'ai songé à ne point m'avilir en manifestant aux hommes le besoin que j'avois de leur pitié; je n'ai point réveillé dans le cœur des grands le sentiment de bienveillance que m'inspiroit la pauvreté; je ne leur parlois alors que de l'ordre et de la justice: mais depuis que le souverain seigneur des seigneurs a fait descendre ses graces sur son serviteur, et l'a délivré des horreurs du besoin, il ose parler aux grands de la bonté.

Onar, le favori du prince, m'avoit mené dans une de ses maisons de campagne aux bords de l'Euphrate, et là je recevois souvent les prières du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écou-

toit, et me refusoit. L'un, disoit-il, ne méritoit pas les graces du prince parcequ'il étoit accusé d'un certain défaut; cet autre, parcequ'il étoit soupçonné d'une certaine faute: celui-là étoit jeune encore; celui-ci ne l'étoit plus assez. Vous voyez, ajoutoit Onar en me refusant, que je suis fidéle aux principes de justice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis: Puissant Onar, montre-moi que tu n'es pas dur, et je te saurai gré d'être juste.

L'ENVIE.

J'avois vu dans le palais d'Uglumish le fils d'un gouverneur de province, qui, dans un âge encore tendre, avoit de l'esprit, de la prudence, et du jugement; sa physionomie avoit dès-lors un caractere de force et de grandeur: le roi, qui étoit fort jeune, en fit son ami, et les jeunes gens de la cour le prirent en aversion: ils lui tendirent des piéges, ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour le prince lui disoit: Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes courtisans? elle est violente; ne pourrois-tu pas la faire cesser? O roi! répondit le favori, j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes

sujets et pour ta gloire; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple et ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis : je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude, et de perdre tes bonnes graces. Poursuis, et ne crains rien, dit le roi; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer parceque la lumière blesse les yeux des oiseaux de nuit.

LA VISITE.

Lorsque j'eus livré aux fidéles l'entrée du Jardin des roses (1), j'appris que la superbe ville de Schiras bénissoit mon nom, et que les belles filles chantoient mes vers dans les palais du roi des rois. Les sages de Perse qui me rencontroient sous les portiques de l'académie me disoient : O Saadi ! tes ouvrages instruisent l'ignorant, et ils charment le sage; gloire soit à Dieu et à son prophéte, qui ont inspiré les ouvrages de Saadi! J'écoutois ces discours avec le plaisir d'une jeune fille qui entend louer sa beauté par le jeune homme que son cœur a choisi; je m'enivrois des parfums de ma renommée.

(1) C'est le nom d'un des livres de Saadi.

Le sage Nessir vivoit alors au pays de Samarcande ; ses maximes austères étoient célèbres dans tout l'Orient, et sur-tout chez ces peuples libres et justes qui habitent les bords des mers de Kussum (1) et les monts d'Hyrcanie. Depuis Zerdust, aucun sage n'avoit eu autant de réputation que Nessir ; on le préféroit même au grand Busurchumbur. J'appris qu'il avoit donné des éloges à mon livre ; et j'entrepris le voyage de Samarcande pour aller jouir de plus près de son estime.

Je trouvai ce sage retiré à la campagne : il habitoit une petite maison située sur un coteau d'où il découvroit les mers de Kussum, la riche plaine que baignent les flots de ces mers, les montagnes opulentes qui bordent cette plaine, les fertiles rivages du Volga, le cours majestueux de ce grand fleuve, et les îles sans nombre qu'il renferme dans son sein.

Je fus reçu de Nessir avec plus de bonté que de considération : il ne me parloit pas du Jardin des roses. Un jour, en me promenant avec lui, je lui serrai la main, et je lui dis : Que pensez-vous du *Jardins des roses ?*

Nessir me lança un regard sévère ; ses yeux s'animèrent ; il s'éloigna de moi de deux ou trois pas, et

(1) C'est le nom que les Persans donnent à la mer Caspienne.

me dit : O disciple d'un prophète qui a rendu la tyrannie sacrée et qui fait un devoir de l'esclavage ! tu parles dans tes vers aux rois et aux grands : quelle est la vertu que tu veux leur inspirer? La bienfaisance. Malheur aux nations qui obéissent à des rois et à des visirs dont on vante la bienfaisance! Vois sur qui tombent les bienfaits des rois : sur cette foule corrompue qui environne, sollicite, et corrompt le prince. Vois sur qui tombent les bienfaits des grands : sur les vils instruments de leurs plaisirs, sur les flatteurs de leur orgueil, sur les complices de leur bassesse. La bienfaisance des cours enrichit des misérables de la dépouille de l'homme vertueux ; elle peut secourir quelques infortunés, mais elle les multiplie. Réponds-moi : Quelle est la source de ces trésors que les grands peuvent répandre? Leurs rapines, et les dons des rois. Quelle est la source des trésors des rois? Le champ du pauvre.

O Saadi ! regarde quel esprit donne aux nations la magnificence, la bienfaisance des rois et des grands : celui de la paresse et de l'esclavage. L'homme souillé de leurs bienfaits perd le sentiment de sa dignité ; le peuple tend des mains oisives et suppliantes aux brigands qui l'ont dépouillé ; sous les griffes du vautour il gémit comme l'agneau, il murmure comme la colombe : c'est le cri de l'aigle, c'est le rugissement du lion, que l'opprimé doit faire entendre.

O Saadi! c'est la justice, oui, c'est la justice qu'il faut inspirer à tous les hommes; elle épure, elle élève les cœurs des peuples et des rois, elle leur rappelle sans cesse leurs devoirs mutuels, elle entretient dans les princes les égards pour les hommes, elle nourrit dans les peuples l'amour de la liberté et des lois; que dis-je? elle inspire même la bienfaisance, mais une bienfaisance utile, modérée, et non fastueuse. Toutes les vertus sont fondées sur la justice; elle est la seule des vertus dont l'excès n'est jamais à craindre.

A ces mots Nessir s'arrêta. Je baissois les yeux, et je sentois qu'ils se remplissoient de larmes. Nessir me regarda, et me dit en soupirant: O Saadi! sont-ce mes paroles ou l'état de la Perse qui t'affligent? La soif de l'or, le luxe, la mollesse, l'amour du faste et des vains plaisirs, ont-ils fermé les cœurs des grands de Schiras au sentiment de la justice? l'habitude de l'esclavage, l'abattement de la misère, ont-ils fait perdre à vos peuples le sentiment de leurs droits? les grands sont-ils incapables de se souvenir de leurs devoirs et des droits des peuples? ne peut-on plus exciter dans leurs cœurs que la compassion qui commande à l'injuste même? Si la Perse est parvenue à ce degré de corruption, Saadi, je cesse de te faire des reproches, je plains ton pays, et je te plains.

Peu de jours après cet entretien je revins à Schi-

ras. J'ai quitté depuis cette ville opulente, j'ai délivré mes yeux du spectacle de nos mœurs : dans la campagne où je me suis retiré, souvent je me rappelle malgré moi le discours de Nessir, et je verse des larmes.

LE DANGER.

L'ANGE qui marque les pas du sage m'avoit ramené de la maison d'Abunecker à Schiras, et mon ame s'y nourrissoit du souvenir des plaisirs que j'avois goûtés dans la délicieuse Cachemire.

Un soir, en entrant dans ma maison, je me trouvai dans les bras d'un homme qui baignoit mon visage de ses larmes; c'étoit Zuleïman.

La tyrannie, me dit-il, m'a séparé du sage Abunecker, et je viens l'aimer avec l'homme que préfère son cœur.

O Saadi, me dit Zuleïman, tu le sais, j'ai voulu détourner les sources empoisonnées qui se mêlent aux eaux pures dont l'être des êtres veut abreuver les hommes.

J'ai attaqué les erreurs qui infectoient les mœurs de Cachemire.

On y avoit donné le nom de vertu à ce qui n'est

point la vertu; et les hommes, de ce moment, y avoient cessé de connoître la paix et le bonheur.

On y avoit mis au rang des devoirs des actions inutiles ou vicieuses, et les hommes ont méconnu les vrais devoirs.

O Saadi, tu le sais, lorsque j'attaquai ces erreurs je devins cher aux grands, aux femmes, aux hommes de loi, aux négociants, aux receveurs des deniers du prince. Tous étoient ravis de se voir délivrés des faux devoirs, et plusieurs se crurent affranchis des devoirs véritables. Les femmes sur-tout étoient charmées de n'être plus obligées d'être chastes et dociles.

Lorsque je voulus apprendre aux peuples de Cachemire les lois que leur imposoit la nature, ils trouvèrent ces lois trop sévères.

Lorsque je voulus les convaincre que leurs vains plaisirs et leurs injustices étoient pour eux des sources d'amertume, ils refusèrent de m'entendre.

Il s'éleva contre moi un cri universel le jour où je voulus leur persuader qu'ils étoient obligés, pour être heureux, d'être modérés, laborieux, bienfaisants, et justes.

O Saadi, avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes! la course du temps est rapide; mais il semble qu'il se traîne lorsqu'il méne à sa suite la vérité. Qu'il est dangereux de vouloir con-

duire à la vertu un peuple attaché à ses vices et accoutumé à ses misères!

L'ESPÉRANCE.

Que le prophète soit avec le célèbre Aïsher! Voici ce que m'a dit Aïsher dans les jours de sa vieillesse:

Le ciel a béni le cours de mes années: si mon pays est devenu la proie des enfants d'Omar, et si j'ai cessé d'avoir une patrie; retiré dans la Perse, j'ai cherché à être utile aux hommes en leur inspirant les vérités et les sentiments qui servent par-tout au bonheur. Le roi des rois m'a comblé de ses graces; mon épouse et mes enfants ont joui de mes richesses et de mon cœur. Le temps qui a courbé mes reins et sillonné mon visage ne m'ôta jamais le doux souvenir de ma vie passée, mais il me déroboit l'avenir. J'ai senti que je perdois l'espérance.

La perte de l'espérance est le tourment de la vieillesse.

Le printemps ramenoit aux environs de Schiras les parfums, les couleurs, et l'harmonie: j'allai à la campagne; et les délicieuses sensations que me donnoient toutes les beautés et tous les changements de la nature rajeunissoient mon cœur.

Je portois souvent mes pas vers une métairie située au bord d'un petit lac couronné de bois et de coteaux. J'étois charmé de ce paysage, et j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs et de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là je fis planter des arbres qui devoient dans peu me donner des fruits savoureux; ici je fis semer des grains qui pouvoient me rendre cent fois la semence que je confiois à la terre. Au pied de ce coteau, je vis fleurir une vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du roi des rois. Dans le terrain le plus près de ma maison, des légumes croissoient pour ma table, et à ces légumes d'autres devoient succéder.

Le Dieu du ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours, il ne remplaçoit pas une saison par une saison, sans me faire jouir de quelques biens et sans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'espérance; je la trouvai cette source des pensées, cette ame de la vie, ce charme de tous les âges. Au pied de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me présente ne me tromperont pas davantage.

Vivez, ô jeunesse, dans le sein des villes opulentes; elles sont le séjour de l'instruction et des plai-

sirs. Jouissez-y des délices de votre âge, instruisez-vous avec les hommes dans l'art de les servir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mûr, habitez les camps et les cours, remplissez les tribunaux, volez sur les mers, servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens.

Et vous dont la course s'est ralentie, et qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards, habitez les champs. Là, dans un repos interrompu par de douces occupations, vous jouirez du passé, vous saisirez le présent, et les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le temps ouvrira pour vous les portes du tombeau.

LE VOYAGE DE LA MECQUE.

Je faisois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables; j'admirois leur gaieté, leur sensibilité, leur penchant au plaisir et à la vertu : ce caractère me charmoit, et cette société me rappeloit aux sentiments agréables et aux pensées de ma jeunesse. Ils chantoient tantôt leur maîtresse, tantôt les charmes de l'amitié, quelquefois ceux de la bienfaisance, et l'auteur de la nature; ils se trouvoient

comblés de ses bienfaits, et ils étoient heureux avec reconnoissance.

Il se joignit à nous un santon de la montagne de Pétra; il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne, de la continence, des macérations, et quelque satire de la nature humaine et du plaisir. Les cris de joie le révoltoient, notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La seule marque d'intérêt qu'il nous donna fut de prier à haute voix l'Être suprême de nous tirer promptement de notre ivresse.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakias, fils d'Hélal, nous vîmes accourir à nous des enfants et de jeunes filles qui nous apportoient, en chantant et en dansant, du fruit, du laitage, et du pain: on voyoit le plaisir dans leurs yeux, et leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la saison où le soleil entre dans le signe du bélier; les feuilles des roses avoient écarté les filets verts qui les enveloppoient, et les rameaux des grenadiers en fleurs éclatoient comme le feu; le soleil alloit se coucher, et ses rayons étoient déja interceptés par les montagnes de l'occident: nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondissant, de jeunes gens les conduisoient; les uns jouoient de la cornemuse, d'autres chantoient; les oiseaux de la campagne n'avoient point encore cessé leurs chants, et le rossignol avoit commencé les siens.

Je jetai mes regards sur le santon farouche; il étoit morne au milieu de cette allégresse universelle; il arrachoit pour son souper quelques racines insipides, et se disposoit à passer la nuit sur le sable. Je lui dis : Malheureux ennemi de l'homme, ennemi de toi-même, es-tu sourd à la voix du plaisir qui retentit dans toute la nature? Peux-tu entendre sans émotion les chants de ces jeunes gens satisfaits, et l'alouette qui descend des cieux en répétant ses airs gais, et le rossignol qui a commencé sa chanson voluptueuse et tendre? Ne sens-tu pas que leur chant te dit qu'ils sont heureux ? ne vois-tu pas les bonds légers des béliers, et les mouvements de ces chameaux qui s'égaient sous le fardeau qui les couvre? De quelle espéce es-tu donc, si tu ne partages pas le sentiment de tout ce qui respire? Regarde ces arbres utiles, vois le zéphyr agiter leurs branches fleuries; il n'imprime aucun mouvement au rocher, auquel ressemble ton cœur aride et dur. Oh! si tu n'aimes pas le plaisir, quel motif as-tu donc de faire le bien? Porte tes yeux autour de toi, vois ces campagnes fertiles, ces cieux, et ces mers : qu'est-ce que le monde? l'ouvrage d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi sa bonté? ton plaisir et une action de graces. Quel devoir t'impose sa bonté ? le plaisir des autres. Jouis, voilà la sagesse, fais jouir, voilà la vertu.

O mes frères, élus de Mahomet, disciples fidèles, disciples d'Hali, de Brama, ou de Zerdust, écoutez les paroles de Saadi, écoutez-les des oreilles de l'ame.

Quand Dieu commanda au soleil de porter le jour dans l'immensité des cieux, et de répandre la fécondité sur le globe de la terre, il dispersa les hommes et leurs compagnes au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, et il leur dit : Jouissez des éléments et des délices de l'ame; par-tout où vous porterez vos pas vous rencontrerez vos frères : soyez-vous utiles les uns aux autres, et la terre fleurira sous vos mains; et les lions, les panthères, et les tigres, respecteront votre union.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut; le frère voulut commander au frère, et ils furent ennemis; les armes de l'injuste furent employées contre l'innocent, et le soumirent; l'injuste fit des lois, et ses esclaves dociles lui firent de nouveaux esclaves.

Dieu daigna sortir encore du nuage lumineux qu'il a placé autour de son trône; il descendit entre la terre et les sphères, et le tonnerre de sa voix se fit entendre.

Il dit aux hommes : Vous voilà rassemblés en grands peuples : ô peuples, soyez-vous utiles les uns aux autres, et que les productions du midi passent au nord; que les lumières de l'orient éclairent

l'occident : restez unis, c'est votre intérêt et celui de vos chefs.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut; des esprits pervers semèrent la défiance d'un bout du monde à l'autre, et la crainte arma les nations contre les nations : bientôt les peuples ne virent plus dans leurs chefs que des ennemis, et les chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles et dangereux.

Rois, califes, sultans, princes de la terre, fermez l'oreille aux discours de vos flatteurs; écoutez la nature, elle vous crie que nous sommes tous les membres d'un même corps. O arbitres des hommes, descendez en vous-mêmes, lisez dans vos cœurs, et vous y retrouverez les paroles du Très-Haut, elles y sont gravées.

Faites grace au foible; soulagez le pauvre; honorez l'homme utile; récompensez l'homme laborieux; consultez le sage; éloignez l'insensé; rendez justice à tous; et vous n'aurez pas d'ennemis.

O arbitres des hommes, craignez les plaintes des malheureux; elles parcourent la terre, elles traversent les mers, elles pénètrent les cieux, elles changent la face des empires. Il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé pour remuer le monde.

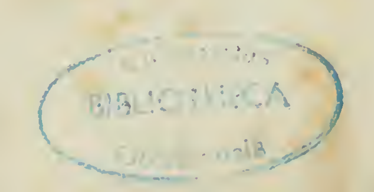
FIN.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.



LES SAISONS

POEME

SUIVI DE POÉSIES FUGITIVES ET DE CONTES

PAR SAINT-LAMBERT.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE D'UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

Un volume in-8°, orné d'une jolie vignette de Desenne, gravée par Roger.

Il y aura un petit nombre d'exemplaires en grand papier vélin satiné, dont le prix sera de vingt-un francs; et avec l'eau-forte, tirés à petit nombre, vingt-quatre fr.

On a imprimé quatre exemplaires sur pap. carré vélin de couleur (rose, hortensia, lilas); on y joindra la vignette sur papier blanc, papier de la couleur du volume, et papier de Chine, plus l'eau-forte. Prix d'un exemplaire, quarante-cinq francs.

Ce volume paroîtra à la fin de septembre 1822.

On souscrit à Paris chez les éditeurs JANET et COTELLE, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

ÉLISABETH
OU
LES EXILÉS EN SIBÉRIE
SUIVI DE LA PRISE DE JÉRICHO
POEME

PAR MADAME COTTIN.

Nouvelle édition, imprimée par J. DIDOT L'AÎNÉ, ornée de trois jolies vignettes, dessinées par Colin, élève de Girodet, et gravées par MM. Roger, Leroux et Touzé.

Un volume in-18 ou in-12.

TOUT éloge seroit ici superflu à l'égard d'une production généralement considérée comme le chef-d'œuvre de son auteur.

Cette édition est imprimée dans les deux formats in-12 et in-18, et en totalité sur papier vélin.

On n'a rien négligé pour la rendre digne du suffrage des amateurs. Ce volume est en vente.

Prix des différents formats et papiers:

In-18, papier vélin des Vosges, satiné . . . 5 fr.
In-12, papier vélin d'Annonay, satiné . . . 7
—— Idem, figures avant la lettre. 10
—— Idem, les eaux-fortes en outre. . . . 15

Il y a cinq exemplaires sur pap. coquille vélin de couleur (rose, lilas, etc.), avec les trois vignettes sur papier blanc, papier de la couleur du volume, papier de Chine, et les eaux-fortes, chacun 45

On souscrit à Paris chez les éditeurs JANET et COTELLE, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;
On les voit s'épaissir, s'élever, et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre;
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout-à-coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre en grondant roule dans l'étendue:
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enléve un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu, vois à tes pieds leur foule consternée

De l'imprimerie de J. Didot l'aîné, imprimeur du Roi.

